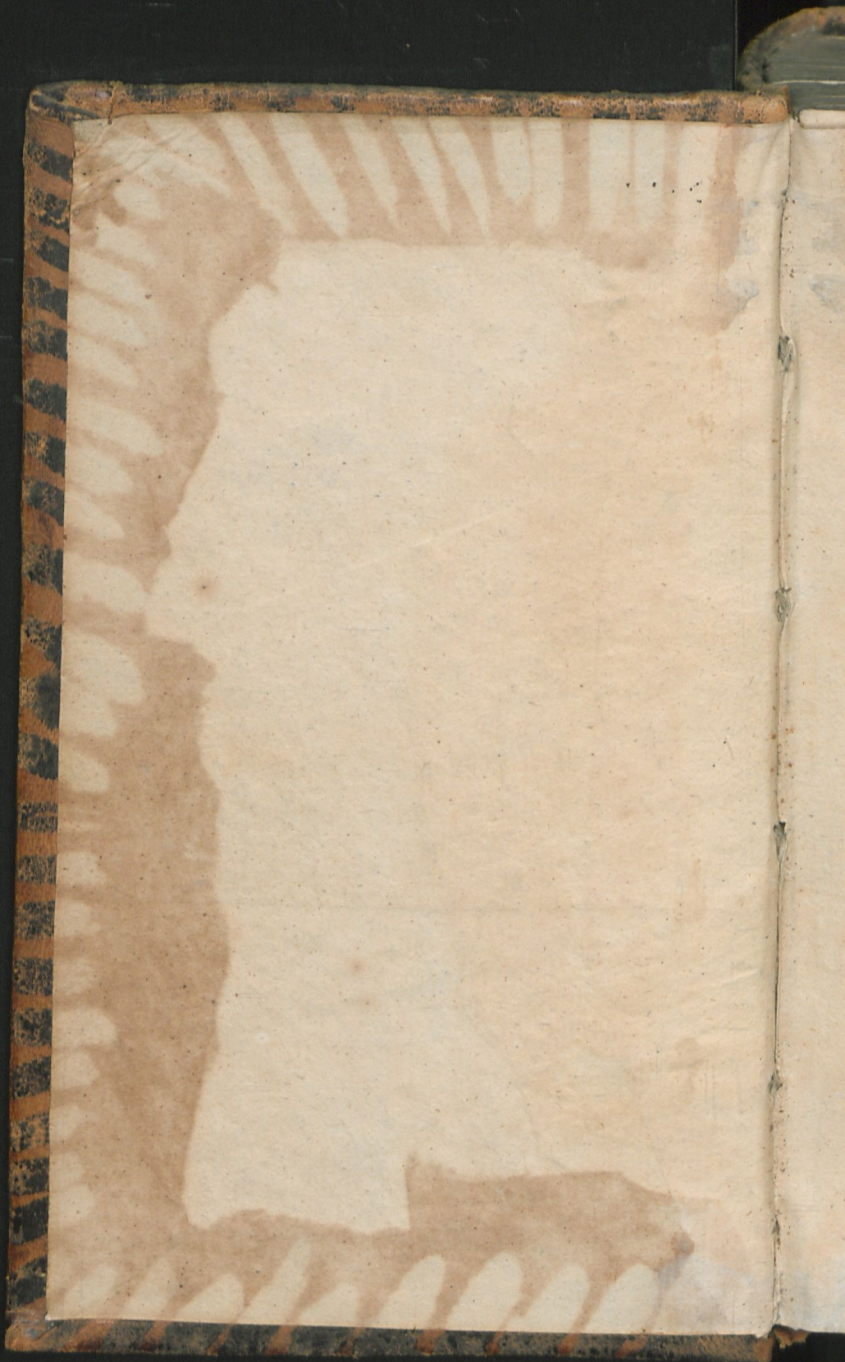




[Faint handwritten text on a paper label]

Ha
539 a





2

LETTRES CURIEUSES

d'un

Gentilhomme Allemand,

Pour l'Année 1741.

touchant

Les Moeurs & les Affaires du Tems.

Tome II.



A FRANCFORT sur le Mayn,
Chez Antoine Heinscheit Imprimeur.



Aux Lecteurs.

Quoique l'auteur du I. Tome des
Lettres curieuses nous ait re-
fusé de les continuer : nous nous
flattons pourtant, qu'il ne voudra pas s'en
dédire tout a fait, pour nous envoyer
de tems en tems un petit secours; vûs l'
approbation generale qu'on a accordé à
ses pensées & l'utilité que le public en a
tiré.

En attendant nous communiquerons
aux Lecteurs, qui ont temoigné un em-
pressement si singulier de voir continuer
ces lettres, quelques pieces nouvelles : Les
premieres n'ont point paru encore qu'en
Manuscrit & comme on dit sous main.
Nous ne nous rendons point responsables
de leur contenu : Il sera permis à cha-
cun de nous en envoyer des pareilles, pour
les inserer dans les lettres curieuses, pour-
vu qu'elles soient écrites dans le même
goût & sans que personne y soit choquée.

A FRANCOIS
MON-

LETTRES CURIEUSES

Pour l'Année 1741.

Oportet agrum imbecilliorera esse quam agricolam & turpe habetur committere capiti pondus quod nequeat ferre Columel lib. 1. 3.

Lettre I.

Sur l'Etat present de l'Empire.

MONSIEUR !

FAitez grace, s'il vous plait, aux reveries de mon imagination : elles roulent sur l'état present de l'Empire. Le grand theatre de cette redoutable Monarchie paroît se changer tout d'un coup par la mort de l'Empereur Charles VI. Les pieces qu'on se prepare d'y jouer seront d'un gout nouveau. Les principaux acteurs m'ont tout l'air de brusquer les regles & les observances antiques, qui jusqu'ici ont eu force de loi.

Spectateur impartial de ce que je vois arriver, j'espere, qu'il me sera permis de faire là dessus mes petites remarques. Je prens la Liberté de vous les communiquer & de les soumettre à votre sage critique.

Il y avoit une femme de qualité, qui

A 2

étoit

étoit devenuë veufve. Elle avoit des fils, qui étoient en âge d'être peres & des filles dont les enfans l'honorioient deja du tendre nom de grand mere. La bonne veufve après avoir pleuré amérement la mort de son cher mari, ne crût pas qu'il lui fût possible de rester longtems dans un état si triste : elle vouloit se consoler par un second mariage : ma maison, dit-elle, ne sauroit se passer d'un Chef pour la gouverner : quoi qu'agée, je ne manquerai point d'amans : j'ai du bien : on ne laissera pas de respecter ma naissance : cela suffit. Tout ce qu'il y avoit de plus noble & de plus galant parmi les hommes se presenta à elle : Les fils ainés ne le voyoient pas de bon oeil ; mais les cadets s'en rejoissoient. Les fêtes, les cadeaux, les habits neufs qu'ils esperoient d'avoir à cette occasion, remplissoient leur esprit de joie & de satisfaction. Bientôt on vit les rivaux s'entrefaire la guerre & les fils de la Dame en rebellion contre ses amours ; Ah ! ma chere, s'ecriat-elle un jour en presence de sa fille de chambre, que je suis malheureuse ! je vois toute ma maison en brouillerie & en confusion, parceque je veux me re-
ma-

L E T T R E S 5

marier. Je suis moi-même encore incertaine sur le choix que je dois faire : le cœur se déclare pour l'un, & la raison pour l'autre : je crains une revolte de la part de mes plus chers enfans : ils ne respecteront point le pere que je leur donnerai : je ne vois devant mes yeux que jalousie, que chagrin, que malheur. Ah ! ma bonne fille ! poursuivit elle, que me conseillez vous dans les agitations où je suis ? Madame, reprit la confidente : je pourrois bien faire une folie par amour, si j'étois en votre place ; mais libre d'une pareille passion, je resterois comme je suis : je partagerois mon bien entre mes enfans, & je leur ferois respecter les conditions de paix & de concorde, que j'établirais pour leur bien & pour mon repos.

La veufve représente ici l'Empire : ses amans sont les Pretendans à la couronne imperiale : ses fils ainés sont les Rois, les Electeurs & les Princes d'Allemagne : Les Cadets sont les Ecclesiastiques & les favoris de la fortune, qui se rejouissent à l'ordinaire le plus à l' Election d'un nouvel Empereur.

La maison d'Autriche, qui a possédé la dignité imperiale plus long tems qu'aucune autre avant elle, est enfin arrivée à son periode ; & il y a apparence, que le Destin par l'extinction de cette race auguste fera des grands changemens dans l'ancienne Monarchie du saint Empire. Toutes les circonstances paroissent nous marquer l'époque d'un événement si considerable.

Vous conviendrez, Monsieur, que l'Etat de l' Empire étoit bien différent, lorsque Charles IV. composa la fameuse Sanction pragmatique de la

Bulle d'or, Il n'y avoit alors que sept Electeurs. Aujourd'hui nous en avons neuf, & si l'Empereur eût encore vecu dix ans, nous en aurions eu, peut-être douze ou treize. Plusieurs Comtes sont devenus Princes : un grand nombre de Nobles ont été elevés à la dignité des Comtes, & la vanité des particuliers s'est portée au suprême degré.

Nous avons trois Religions dominantes au lieu d'une : ces trois Religions ont des droits nouveaux : droits sur les quels les contestations & les disputes seront infinies, ou qui dureront au moins aussi longtems que les Ecclesiastiques, plus savants, qu'ils ne devroient être pour le repos public, ne cessent de crier les uns contre les autres, pour faire honneur chacun à son système.

Joignez y le changement des Offices attachés aux maisons des Electeurs ; sur tout à l'égard du Vicariat dans le país du Rhin de la Suabe, & de la Franconie, qui selon la Bulle d'or, Chap.V. n'a pû être alienable de la personne de l'Electeur Palatin.

Il y a bien d'autres endroits dans la Bulle d'or, aux quels il a été derogé de même par l'usage. On ne s'en sert presque plus, que comme d'une vieille étandarte, percée de trous & dans la quelle on en fait tous les jours encore d'autres. Il est vrai on ne laisse pas de respecter encore ce vieux code : on lui fait encore l'honneur d'en alleguer les loix : on fait plus : on menace les Princes refractaires de mettre l'exécution en jeu, pour les faire revenir à leur devoir ; mais tout en demeure là. C'est en vain, que les politiques se rompent la tête, pour inventer des moyens touchant la maniere d'exécuter les décrets du S. Empire :

pire : il n'en fera rien ; on fera mille beaux projets : chacun tachera de faire valoir le sien : on disputera là dessus, & on se separera en paix, après avoir bien bû & bien mangé, sans rien conclure.

Mais Supposons , que l'ordre de l'exécution fut mis en mouvement, que les Princes, Executeurs dans les Cercles , s'y laissassent aller d'une maniere efficace : que les autres Princes, les Comtes, les Barons, les villes imperiales en ressentissent tour à tour les effets foudroïans : On se donnera bien garde de s'en prendre à ces têtes couronnées, à ces Electeurs & Princes puissans, qui sont membres de l'Empire. Tous les mandemens, Rescripts - Decrets de commissions &c. qui emanent de la Chancellerie Imperiale, & qui se donnent au nom de l'Empereur & du Corps germanique, fussent ils les plus justes & les plus loüaux, n'auront jamais plus de poids & de force, que les Puissances en question voudront bien leur en laisser.

Du tems jadis les Electeurs & les Princes de l'Empire n'étoient des Souverains que par la grace de l'Empereur. Ils n'entretenoient point d'armées sur pied : & pour peu qu'ils fussent les mutins, l'Empereur les faisoit emprisonner sans façon. Un Electeur de Saxe & un Landgrave de Hesse, également respectables par leur naissance & par le grand pouvoir qu'ils avoient dans l'Empire, en firent la triste experience, il y a deux siècles : Nous avons vû encore le dernier éclat de cette vive autorité Imperiale dans le siecle passé : ou malheureusement l'Electeur Palatin se fit élire Roi de Bohême ; il fut mis au ban de l'Empire & chassé de

de toutes ses provinces par l'Empereur Ferdinand second. Ce n'est plus le même tems, l'Empire a bien changé de face depuis : Les Electeurs & les Princes se sont prévalûs de leur autorité : ils ont fait souscrire successivement aux Empereurs des capitulations, qui privoient la couronne imperiale de ses plus beaux fleurons ; & quoique de nos jours les Electeurs de Cologne & de Bavière ayent subi le même sort de Frederic Comte Palatin ; cela ne se fit pourtant que du consentement unanime de tous les Etats de l'Empire, qui avoient pris les armes contre la France, dont les deux Electeurs en question favorisoient les intérêts.

Enfin, nôtre système dans l'Empire prend de plus en plus la sifionomie de ce monstre republicain, auquel Puffendorff, sous le nom de Monzambano, l'avoit comparé. Ce savant Politique decouvrit deja, il y a 60 ans, toutes les tristes maladies de ce grand corps d'Etat : Nous le voions à ses derniers momens, & prêt d'expirer, après être parvenu à une extreme vieillesse. La mort du dernier Empereur Charles VI. paroît entrainer la sienne. Nous nous opposerons en vain aux vicissitudes des choses humaines, elles nous entraineront malgré nous.

A Dieu, mon cher Monsieur. J'espere que le tems ne fera point de changement dans nôtre amitié : je suis de trop bon coeur

Monsieur.

*Vôtre tres humble & tres
obeissant serviteur.*

LETTRES CURIEUSES

Pour l'Année 1741.

Consuetudinis, ususque longævi non vilis aucto-
ritas est : verum non usque adeo sui valitura
momento ut aut Rationem vincat aut Legem,
L. 2. Cod. Lib. 8. t. 53.

Lettre II.

Sur la Bulle d'or.

MONSIEUR !

Vous m'avez quelque fois bien fait rire,
en me parlant de la Bulle d'or d'un
air aussi grave & serieux que Vous faisiez.
Ne diroit on pas qu'un livre, qui a tant de re-
putation dans le monde chrétien, qu'on allegue
comme le S. Evangile, & dont l'original à Franc-
fort ne se montre pas à moins d'un beau du-
cat d'or, devrait renfermer des tresors de sa-
pience ? Cependant, Monsieur tout y sent en-
core son siecle obscur & barbare.

Vous me direz, Monsieur, que c'est un grand
Empereur qui a etè Auteur de ce vieux code ;
mais il ne s'agit pas ici de l'Empereur, son li-
vre n'en vaut pas plus pour cela. On peut
être un tres grand Prince & un fort petit Au-
teur.

Ce que j'y trouve de plaisant, c'est que les
savans, jaloux de voir tant d'erudition dans un

Tom II.

B

Em-

Empereur se sont mis en mouvement, pour lui disputer cét avantage. Goldast & plusieurs autres soupçonnent Bartel de Saxe ferrato d'être l'auteur de la Bulle d'or, parce qu'il passa dans ce tems là, pour la lanterne du droit. Monfr. Thulemaier, qui nous a laissé un savant traité *de Bullis*, argumenta, de cette façon : Quoi qu'il soit constant-dit il, p. 30. que l'Empereur Charles IV. fut un fort savant Prince, qui fut cinq langues, comme l'Italienne, la françoise, la bohémienne & la latine ; il n'est pourtant pas croiable, qu'il se soit chargé lui même d'un si grand travail, bien qu'il se dise l'Editeur de ces merveilleuses loix, à l'imitation du bon Empereur Justinien, qui s'arrogea la même gloire à l'égard du droit civil. Il n'est pas étonnant, qu'un Prince, qui en savoit tant dans un siecle des plus tenebreux, fût soupçonné d'être un peu forcier comme une vielle chronique de Cologne en fait mention : les paroles sont trop memorables pour me dispenser de les alleguer ici :

Ind was ein geleirt vvyss Fürste. He hadde lange zo Pariss in Franckrych gestandten ind studiert : ind konte di Schwartzte konst, als ezliche sagen.

N'est ce pas nous donner une tres grande idée de l'auguste auteur de la Bulle d'or. Remarquons en passant ici, qu'il étoit deja la mode dans ce tems là, que les Allemans alloient à Paris pour y prendre de l'esprit.

Quoique l'Empereur prefera la langue allemande à toutes les autres, il fit pourtant l'honneur à la latine de s'en servir pour la composition de son livre ; mais celleci par rancune sans doute, rendit à l'Empereur de si mauvais

services, qu'on a de la peine d'en fortir en plusieurs endroits, Stile embrouillé & grotesque: aussi digne que les lettres des hommes obscures, de faire rire un Erasme.

Mais sans nous arrêter plus longtems à l'auteur & au stile de cette fameuse sanction pragmatique; voions un peu ce qu'elle contient; ou plutôt ce qu'elle devoit contenir, c'est le sisteme politique du S. Empire.

L'Empereur commence son livre par une declamation fort pathetique contre Lucifer: au quel il fait une vive mercuriale de ce qu'il a osé troubler la paix dans l'Empire, en mettant la discorde entre les sept colonnes & chandeliers, qui sont les Electeurs. Les loix, qu'il vouloit donner à l'Empire, y devoient mettre fin. Ces loix regardent le convoi des Electeurs, quand ils viendront à Francfort elire un Empereur. Ensuite il est parlé de l'election, ou les principaux points ne touchent que la preséance des Electeurs & le ceremoniel: quelques droits particuliers sont néanmoins réservés à l'Electeur Palatin & à celui de Saxe. Le chapitre VII. traite de la succession des Princes & le suivant recommence à parler du Roi de Bohême en particulier; Il s'agit dans les titres suivans des mines d'or, de la monnoie, de la Diète des Electeurs, de la revocation des privileges, des fiefs, des conspirateurs, des phalbourgeois, des diffidances, des lettres d'intimation, des Plenipotentiaires, de l'union des principautez des Electeurs, des processions des Archeveques, de leurs diverses ceremonies, & enfin de l'obligation ou sont les fils des Electeurs d'apprendre la grammaire.

Voilà Monsieur, l'ordre & la suite des matieres, contenües dans la fameuse bulle d'or. Si

P'on avoit raffiné exprés à mettre tout péle méls, on n'auroit pu reussir mieux. Les ceremonies, qui se doivent observer par les Electeurs seculiers à la cour imperiale conformément aux loix prescrites dans la Bulle d'or, sont trop remarquables, pour les passer ici sous silence.

Il est difficile de concevoir comment la tres venerable antiquité s'est avisée de pourvoir si bien aux offices de l'Empereur, qu'un Roi de Boheme & les premiers Princes de l'Empires se mettent à conte d'honneur de les exercer, quand ils sont à la cour de l'Empereur. Voici comme ils s'y doivent prendre selon l'ordonnance de la bulle d'or :

L'Electeur de Saxe, én qualité d'Archi Marechal, sauté à cheval dans un grand monceau d'avoine, en remplit une mesure, la rase avec un bâton d'argent & la donne au premier palfrenier qu'il rencontre. Puis, fichant le bâton dans l'avoine, il se retire, & l'avoine est donne au pillage.

L'Electeur de Brandebourg, comme Archi-Chambellan, va chercher de l'eau à cheval avec un bassin & une aiquière d'argent, aiant sur son bras une belle serviette & mettant pied à terre, il donne à laver au Seigneur Empereur, ou au Roi des Romains.

Le Comte Palatin, comme Archi-cuisinier, paroît de même à cheval avec quatre plats d'argent. Il s'approche de la Cuisine, où il y a un boeuf roti tout entier farci de volailles & de petits Cochons de lait, dont il se fait couper un morceau & le porte sur la table de l'Empereur, ou du Roi des Romains.

Le Roi de Boheme, en qualité d'Archi Echançon, étant aussi à cheval, porte une coupe, ou goblet d'argent, rempli de vin & d'eau ; Et aiant mis

mis pied a terre, il présente à boire à l'Empereur, ou au Roi des Romains.

Dans les revolutions du siecle passé, la charge du Comte palatin fut transmise à l'Electeur de Baviere & après que le premier fut restitué, il exerca la fonction de l'Architresorier & jetta de l'argent au peuple au couronnement de l'Empereur Leopold I.

On est encore fort embarassé aujourd'hui quelle charge on donnera au Roi d'Angleterre, comme Electeur d'Hannovre, la bulle d'or n'ayant pas prévu cette augmentation du collegé electoral. On lui destina l'Enseigne imperial, mais le Duc de Wirtemberg y opposa son titre de possession ancienne. On vouloit ensuite le faire archi Ecuyer; mais l'Electeur de Saxe, comme Archi-Marechal, protesta contre: A Savoir donc quelle charge cet Electeur aura au couronnement prochain d'un Empereur? Dignes objets pour occuper l'esprit de nos savans Jurisconsultes, qui ont deja perdu bien de peines & des veilles, pour inventer des moiens capables à lever des difficultes d'une si grande importance.

O Vous! hommes sensés! partisans rélés de cette liebrte raisonnable, qui fait le bonheur des nations polies; tremblerez Vous encore, de voir enfin arriver l'heureux periode, où les hommes, après avoir aquis plus de lumières & plus de sciences, se gouverneront, j'esperé, avec plus d'humanite, de justice & de sagesse. Dieu le veuille.

Voici une especé de Plan sur l'arrangement d'un nouveau sisteme de l'Empire, en cas que les Puissances Electrices ne puissent être d'accord sur le choix d'un Empereur.

B 3

Mais

Mais comme ces ne sont que des traits lâchés à la volée ; Vous aurez la bonte, Monsieur, de les lire avec un esprit de condescendance : Je ne pretens pas, qu'on y fasse d'autres reflexions que sur un jeu dehecs, auquel on aime quelque fois de s'amuser.

Peut-être que mes pensées exciteront celles des autres : je souhaite de pouvoir admirer leur solidité, & jouir avec Vous & avec tous nos compatriotes de douces influences d'une paix durable, fondée sur une liberté Chrétienne & raisonnable. J'ai l'honneur d'être avec une consideration parfaite.

Monsieur.

*Vôtre tres humble & tres
obeissant serviteur.*

Préliminaires.

D'Un Projet d'association perpetuelle, pour tout le louable corps germanique, y compris les Etats voisins, qui souhaitteront d'y entrer.

I.

Tous les Etats grands & petits resteront en possession de leurs terres, droits & prerogatives qu'ils possèdent actuellement,

II.

Il y aura un congrés general, pour traiter à l'amiable, selon les regles de la justice & de l'équité naturelle, tous les differens actuels & qui pourront naître à l'avenir entre les Etats de l'Empire,

III.

III.

Ce Congrès formera une Diète perpetuelle, où chaque Etat aura ses Deputés, selon la pratique observée jusqu'ici à la Diète de Ratisbonne & de la chambre imperiale à Wetzlar.

IV.

Ces Deputés resideront dans le lieu où la diète se tiendra; & chacun tirera sa pension de la part de l'Etat qu'il representera.

V.

Les Deputés seront des hommes choisis, d'une probité reconnuë & d'une prudence consommée: ils formeront ensemble ce corps de juges, qui fera le plus respectable & le plus relevé du monde. Comme il y a des personnes tres habiles dans les deux supremes tribunaux de l'Empire, ou pourroit les employer ici.

VI.

Un Deputé, qui n'aura pas les qualités requises, ou qui se rendra indigne de ce haut rang, par des malversations, ou par une mauvaise conduite, ne sera point admis à cette illustre assemblée.

VII.

Tout s'y decidera à la pluralité des voix & sous serment que chacun suivra dans ses decisions les regles de la justice & les mouvemens de sa conscience, pour être responsable un jour devant le tribunal souverain de Dieu.

VIII.

Les Souverains & les Etats des cercles y enverront leurs Ambassadeurs, Plenipotentiaires &

& Agens, pour solliciter leurs droits & pretensions respectives. Ils auront leurs conferences avec le corps des Deputés, & les aideront par leurs sages conseils pour entretenir la paix & la concorde entre les Etats confederés.

IX.

Comme le corps des Deputés formera un conseil souverain, qui doit subsister toujours, pour decider en dernier ressort de tous les griefs & differens qui naissent dans l'Empire ; on y choisira des Orateurs, des Chanceliers, des Syndics & des Secretaires, qui auront l'expedition des affaires & qui exerceront leurs charges pendant leur vie.

X.

On n'admettra point de gens d'Eglise au conseil ; étant difficile, que des hommes qui se sentent prevenus d'un autre intérêt, que de celui du bien public, puissent faire valoir des droits concernans la tranquillité générale des hommes.

XI.

Pour eviter les disputes funestes sur la Religion, qui troublent le monde & fomentent les dissensions & la haine dans la société civile, elles seront généralement défendues, & chaque Souverain ou Magistrat, pourra protéger une de ces religions, qu'il estimera être la meilleure, sans prejudicier néanmoins à cette liberté de conscience, que chacun de leurs sujets pourra prétendre pour son particulier ; mais, il dependra de leur Souverain, ou Magistrat, de leur accorder un exercice public avec ce qui en depend, ou non.

Le reste suivra.

Suite de la lettre précédente.

XII.

Il sera pourvu par une loi universelle, qu'on supportera avec charité & avec une patience chrétienne tous ceux, qui acceptent pour regle de foi les livres sacrés de la Bible ; quoi qu'ils different en quelque points des opinions communement recuës ; Il n'y aura de l'exclusion que pour ceux, qui entretiennent les troubles, la discorde & l'esprit de révolte par l'indiscrétion de leurs disputes, ou par leur fanatisme.

XIII.

La religion Chrétienne & la liberté de conscience ainsi réglée, on procedera à l'établissement des loix civiles, dont on formera un nouveau corps de droit, accommodé aux moeurs & aux usages de nôtre tems : on prendra la dessus les avis des plus habiles Jurisconsultes, & on se donnera toutes les peines possibles de rendre les loix sensées, claires, expressives en peu de paroles & en petit nombre.

XIV.

Sur tout on retranchera l'abus horrible des formalités du barreau, & on rendra justice à chacun d'une maniere conforme au bon sens & à l'équité naturelle.

XV.

Les Deputés de la part des Rois, qui ont des terres dans l'Empire, n'y représenteront que les Provinces qui appartiennent à leurs maîtres ;

Tome II.

C

mais

mais leurs Ambassadeurs se cederont le pas les uns aux autres alternativement ; parce qu'entre les têtes couronnées le droit de préséance ne sauroit avoir lieu ; n'y ayant aucune sujettion, ni droit de vassalage, ou autres egards de dépendance.

XVI.

Après les Rois suivront les Electeurs, les Archi Ducs d'Autriche, le Grand Duc de Toscane, les Anciens Ducs & Princes, avec les Evêques du S. Empire. Les Republicques de Venise, de Hollande & la Suisse ; Les Princes d'Allemagne de la seconde classe, les Comtes de l'Empire avec la Noblesse immediate, réunis en cercles avec les villes imperiales &c.

XVII.

On choisira pour le lieu du congrés une des villes imperiales, qui sera le mieux située & pourvuë de toutes les Commodités nécessaires à la vie. Telle sera, par exemple, la ville de Francfort, qui est située au bord d'une fleuve navigable, au beau milieu de l'Europe, ou tout peut être commodement apporté par eau & par terre ; ou le climat est sain, le terroir fertile, & la campagne charmante.

XVIII.

Pour prévenir autant qu'il sera possible, toutes les mes intelligences, disputes & brouilleries, qui pourroient se manifester entre les Etats associés, il faudra tacher de regler en tems & avant que les cas arrivent, toutes les concourances, droits, pretensions & successions de leurs terres & maisons respectives ; Enfin, pour empêcher

pecher toutes les voies du fait. On y pourvoira même en cas de nécessité par une sequestration formelle, qui se fera au nom & par autorité du conseil general des Confederés.

XIX.

Afin que tout ce qui sera réglé & décidé par le su-dit conseil general reponde au grand dessein, qui regarde l'union & le maintien de la paix, on s'y prendra d'une maniere serieuse & efficace. On ne commettra point l'exécution à un Prince foible ininteressé ou indulgent. Il y aura des troupes que chaque Etat ou cercle sera obligé d'entretenir en forme de contingent, tant pour la seureté au dehors, que pour remedier aux desordres en dedans. Ces troupes seront commandées par des officiers, qui ne recevront leurs ordres que du conseil general des confederés.

XX.

En cas de rénitences & de revolte, on fera valoir tous les moiens possibles, pour faire revenir un Prince de son égarement : mais quand il refusera avec obstination de se rendre à toutes les rémonstrances, on le traittera comme un ennemi du repos public : on le demettra de ses dignités, & on le declarera incapable de gouverner son pays, lequel sera gardé pour ses Successeurs legitimes. On agira d'une maniere conforme à l'égard des Republicues.

* *
** *
** *
*

Je n'aurois pas beaucoup de peines,
Monsieur, pour Vous demontrer l'
utilité

C 2

utilité & les avantages, qui resulteront d'un pareil sisteme à tous les Etats confederés du corps germanique. On n'a qu'a examiner toutes les incommodités & disgraces qu'ils ont essuiés jusqu'ici sous la domination d'un chef entièrement inutile à des Souverains, alliés ensemble pour le maintien de leur liberté & de leur bien commun.

L'Empereur même, ce chef respectable, auroit sans doute gouverné ses propres roiaumes & pays hereditaires avec bien plus d'avantage, si les affaires de l'Empire n'avoient pas tant distrait ses soins & son application. *Chi troppo abbraccia male stringe*, dit l'Italien : pour mettre une maison en confusion, il ne faut que beaucoup de domestiques. Je sai un tems, où les Etats de Hongrie, de Boheme, des Pays bas Autrichiens & ceux de Milan furent dans un mecontentement extreme, pendant qu'ils avoient un des meilleurs Princes sur le Throne. L'argent manqua par tout, & les caisses de l'Empereur étoient vuides, malgré les sommes immenses qui lui revenoient de tous côtés. L'Empereur fut obligé d'entretenir un ministere à proportion de
la

la quantité des affaires de la cour, qui furent d'une étendue extreme : & la Majesté imperiale, selon eminence parmi les autres couronnes, exigeoit un certain éclat & magnificence ou l'on emploia des Princes & des Comtes de l'Empire pour figurer ceux ci recevoient des pensions, qui repondoient à leur rang. Les Ministres & les Officiers d'une naissance inferieure, mais nécessaires aux affaires, se voiant élevés aux mêmes postes d'honneur, furent entretenus avec les mêmes dépenses: cet argent ne resta pas dans le pays, une bonne partie fut employé pour acheter des terres dans l'Empire. De là tant de nouveaux Princes, Comtes & Barons qui derivent tous l'origine de leur élévation & de leur immedieté de cette source heureuse dont je viens de parler.

L'entretien des Commissaires à la Diète de Ratisbonne & à la Chambre imperiale de Wezlar, le conseil aulique, les Envoies & Residens dans les endroits principales de l'Allemagne; Tout cela couta plus à l'Empereur, qu'il ne lui en revenoit de toute sa dignité Imperiale, *Les reservata Imperatoris*

zoris à l'égard de l'util ne signifient plus rien; Le plus grand mal, qui en resultoit encore à l'Empereur, c'est qu'il donna ombrage à ses voisins par l'excès apparent d'une puissance qu'il n'avoit pas réellement. Cela lui attira des guerres avec la France & la Porte Ottomane, où les Etats de l'Empire furent obligés de le secourir, pour s'abimer avec leur chef. Ah ! si la paix nous a tant coûté, combien ne devons nous pas conter les fraix de la guerre ? combien de braves gens, combien de sommes sacrifiées mal à propos ? Je m'abstiens d'entrer plus avant dans l'histoire de notre siècle, où nous voions la France presque maître de nôtre sort, pour avoir secondé trop vivement les vûes de la maison d'Autriche, aux depens de nôtre propre intérêt.

Ce ne sont pas là que des pertes en general. Combien n'a-t-il pas coûté à chaque Etat en particulier de soutenir cet ordre confus, qui regnoit depuis longtems dans l'Empire ? Combien de familles ont été ruinées par les fraix, par les longueurs & par les formalités affreuses des procès ? combien

bien de pais desolés par la tyranne de leur maitres despotiques ? combien de villes tombées en decadence par une mauvaise œconomie ? combien de pauvres fujets reduits à la derniere misere par les grandeurs affectées de leurs petits Souverains ? spectacle affligeant ! tristes circonstances ! Si ces sont là les avantages de la liberté germanique, avouez qu'ils nous coûtent cher, & que nous n'avons pas raison d'en être si jaloux.

Le nouveau sisteme nous mettra au dessus de tous ces inconveniens. La religion, la justice & l'humanité previront des loix aux grands & aux petits: bëntretien d'un Deputé & d'un Agent au congrés general, avec un certain nombre des troupes réglées, servira à la seureté d'un Etat & a celle de ses voisins. Nos Princes & nos Etats ne seront plus entrainés dans des guerres onereuses malgre eux : Ils ne seront pas obligés d'envoier tant d'Ambassades aux autres cours, ni de paier à large main les traitres & les espions. Toutes les affaires se traiteront au congrés general, sans
intri-

intrigues & sans trames & nous voila
tous, s'il plait à Dieu, en paix, & en
état de pourvoir chacun à ses be-
soins.

Quoiqu'il en arrive, je suis toujours
avec une estime parfaite

Monsieur.

*Vôtre tres humble & tres
obeissant serviteur.*

*Chez Antoine Heinscheit Imprimeur
de Francfort sur le Mayn.*

LETTRES CURIEUSES

Pour l'Année 1741.

Errant consilia nostra, quia non habent, quo
dirigantur. Seneca ad Lucil. ep. 38.

Lettre III.

*Sur les conseils qu'on donne dans les Let-
tres précédentes.*

MONSIEUR !

J'ai vu, il y a déjà trois mois, les lettres,
que vous venez de nous communi-
quer. Notre gazetier nous les a envoyé
de Ratisbonne. Je n'y ai pas fait assez
d'attention pour en garder une copie :
ces sortes de pieces ne courent pas
longtems le public, sans être im-
primées. Il me semble cependant, qu'il
y a du changement, & que l'auteur y
a adouci quelques termes, qui me paroif-
soient trop vifs.

Je ne doute pas qu'un projet d'Anar-
chie ne plaise à la plupart de nos
Princes, qui ont temoigné en plusieurs
occasions, que l'autorité d'un Empe-

Tom. II.

D

reur

reur les génoit. Comme je suis d'un pais composé de plusieurs petits États, j'avoue, que ce projet ne me plait pas. Chacun juge selon ce qui lui convient: La prévention est le fruit de l'Amour propre, qui veut que tout ici bas se régle selon son petit intérêt; quoiqu'on en dise, tous les hommes en sont logés-là, & il y en a bien peu, qui dans leur conduite fassent exception à une regle si générale.

L'Auteur des Lettres en question s'émancipe à montrer le ridicule de la Bulle d'or: il en blame le stile: il dit qu'il y a plusieurs bagatelles, qui ne méritoient pas d'être inserées dans un code de Droit comme celui-là. J'en conviens, le stile ne vaut rien: il y a plusieurs minucies de peu d'importance; mais cela ne déroge rien à ce qu'il y a d'essentiel: ses loix sont sages: elles sont accomodées au bien de l'Empire. Si nos illustres Ancêtres n'ont eu que des legeres teintures de la belle littérature: si leurs manieres étoient moins faites à une galanterie naturelle: Si l'on ne soutenoit pas la Majesté de l'Empereur avec tant de magnificence & de pompe: manquoient-ils pour cela de bon sens? étoient-ils

ils

ils moins instruits des regles d'une bonne & saine politique ? Non vraiment ; quoiqu'on en dise , le systéme de la Bulle d'or me paroît toujours un des meilleurs pour former un heureux gouvernement. Il représente un corps d'Etat sain & robuste , dont les membres se soutiennent dans une juste proportion & dont le chef n'a de pouvoir que pour le bonheur des membres. Il ne peut rien faire sans eux : Ils ne peuvent rien faire sans lui : les loix lient les uns & les autres. Il y a de la subordination pour soutenir le bon ordre. Il y a des rélations , pour garantir la liberté. Il y a de la force, pour être redoutable à ses voisins. Les changemens qu'on y a fait ne sont que des effets de ces revolutions inévitables du tems ; mais ils n'ont point creusé encore les fondemens du S. Empire, qui pourroit subsister jusqu'à la fin du monde, pourvu que la concorde s'y maintienne. j'avoue, ce *pourvu* dit beaucoup ; mais il prouve en même tems, qu'il n'y a aucun établissement politique, qui ne soit assujetti aux mêmes revers. Il ne tient donc qu'aux principaux Etats de l'Allemagne d'entretenir chez eux cette

D 2

union

union & cette harmonie, qui les fera subsister en dépit de ces puissances, qui ne sont que trop habiles, pour y semer la discorde, & pour en profiter. J'espere que vous m'entendrez. Il est vrai, que depuis environ cent ans l'Empire a changé de face à plusieurs égards; mais ce changement s'est fait, non par le défaut des loix, mais parcequ'on n'étoit pas d'humeur de les observer plus longtemps. Ah! si le bon Empereur Charles IV. eût pû exorcer les mauvais esprits, qu'il provoque d'une maniere si pathétique au commencement de son livre & les bannir à jamais du S. Empire; nous ne serions pas dans les troubles, ou nous nous voions. Qu'est ce qui nous empêche, je vous prie, d'élire un Empereur, selon le droit & l'usage établi par la Bulle d'or? Depuis quand allons nous prendre conseil à Versailles, pour ce que nous avons à faire en Allemagne? Nous respectons le Roi de France comme un grand & puissant voisin: Voila qui est bon: Nous cherchons son amitié, sa protection & son alliance: cela est encore digne de nous: Mais n'allons pas plus loin: & s'il s'agit d'élire un Empereur, n'attendons pas que la France

ce

ce nous en donne un. Recevons ses bons conseils, mais refusons nous à ses ordres.

Le bien & la force du corps Germanique consiste dans l'union des membres, qui le composent. Il doit être libre dans ses conseils, & ferme dans l'exécution. S'il y a des disputes & des controverses entre nos Princes & nos Etats, nous avons des loix, des juges & des tribunaux établis parmi nous; pourquoi ne pas s'y tenir?

Encore une fois, ce n'est pas la faute de notre système: Voyez, je vous prie, si l'Etat de l'Empire est devenu plus heureux & plus puissant, depuis les innovations & les changemens qu'on y a faits? Si l'on eût toujours suivi les ordonnances de la Bulle d'or, l'Empire n'auroit pas été divisé, & la France n'auroit pas étendu ses conquêtes aux dépens de nos frontières. Nous aurions fait des loix aux Musulmans, aussi bien qu'à tous nos Voisins. L'Italie seroit encore soumise à l'Empire, & Rome, la superbe Rome, auroit pu devenir le siège du plus grand des Princes & du premier des Pontifes. La République Romaine auroit repris son lustre ancien, sous le Chef des
Ger-

Germaines , & on auroit vu fleurir les beaux arts & les sciences sous un regne sage & chrétien. Mais l'esprit de jalousie, la discorde & un despotisme outré a mis obstacle à tous ces heureux progrès. Vous voyez , que Charles IV. a eu bien raison de dire au commencement de son livre , que tout Royaume divisé en soi-même sera défolé. Telaété le sort de toutes les grandes Republicues. Tel sera encore le notre, si nous ne mettons pas bientôt fin à nos dissensions. On a beau mépriser les conseils & les écrits du tems passé; j'estimerois un homme qui par ses lumières & par sa sagesse sauroit remédier aux maux présens.

Les projets de notre Anonyme ne sont guere propres à cela. Un conseil souverain, tel que l'auteur se l'imagine, seroit bon; mais quand il parle de la manière dont il faudroit mettre en éffet les decrets de cette illustre assemblée, le voila aussi embarrassé que les autres, qui ont écrit sur cette matière. Nos loix sont bonnes; il nous manque seulement l'heureuse adresse de les faire observer. Si je passe à notre homme son projet touchant le
con-

conseil souverain, je suis fort éloigné
 de souscrire à cette anarchie dangereu-
 se, où, sans avoir un Chef puissant,
 les petits seroient toujours en proie
 à l'avidité des Grands. Où en se-
 rions nous avec notre liberté Germa-
 nique? La puissance nous prescrirait
 des loix, & nous n'aurions pas seule-
 ment la liberté de nous plaindre des
 injustices qu'on nousferoit. Non Mon-
 sieur, croyez moi, il nous faut un
 Chef, un Protecteur & un Juge suprême,
 pour donner du poid à nos loix,
 pour en soutenir l'autorité & la ju-
 stice, & pour entretenir entre les
 membres de l'Empire l'ordre qui nous
 a conservé jusqu'ici. Il nous faut non
 seulement un Empereur puissant; mais
 un Empereur religieux & bon, ami
 de la vertu & de la justice, instruit dans
 l'art de gouverner & tel enfin que la
 Bulle d'or impose aux Electeurs d'en
 élire un. C'est de ce côté-là que je tourne
 tous mes voeux & j'espère que tous
 mes compratiores, qui sont portés pour
 le bien de notre chère patrie, y join-
 dront les leurs. Puisse la fatale guerre
 de Silesie finir bientôt & le congrès
 de

de Francfort comencer sous les heureux auspices de la paix. Le Dieu de paix être avec nous & dans nos conseils. Je suis avec un cœur qui ne desire que de voir tous les hommes heureux & vous en particulier, dont je connois la probité & le mérite.

Monseur

*Votre tres-humble & tres
obeissant serviteur.*

LETTRES CURIIEUSES

Pour l'Année 1741.

Les hommes la plupart sont étrangement faits,
Dans la juste nature on ne les voit jamais,
La raison a pour eux des bornes trop petites,
En chaque caractère il passe ses limites;
Et la plus noble chose ils la gâtent souvent,
Pour la vouloir outrer & pousser trop avant.
Molliere.

Lettre IV.

à l'Auteur des Lettres curieuses.

DE grace, Monsieur, pourquoi
avez-vous eu l'impitoyable
complaisance pour moi, de fai-
re insérer dans vos Lettres ma descri-
ption de Francfort? Je m'e serois bien
contenté de votre aprobation en parti-
culier, sans provoquer celle du public.
Quoi, dit l'autre jour un homme
de grand sens, en me faisant l'honneur
de parler de moi: cet étranger, qui
ne regarde les gens qu'avec des lu-
Tom. II. E nettes

nettes d'aprophe , cet homme si ennuyant & si des-agréable dans son babit, se méleroit-il de faire le bel esprit, pour critiquer nos moeurs & pour nous apostropher comme bon lui semble? c'est ma foi bien téméraire. Cependant, reprit un autre: Il nous a dit bien des vérités: Il a fait de mon Oncle un portrait si ressemblant, que tout le monde le reconnoit. Midas, Damis, Lisandre & Bonnecher y sont peints au naturel. J'étois sur tout charmé de voir si bien raillé Mr. de Plisac, qui ne fréquente plus les amis anciens, depuis qu'un pergament nouveau a ennobli sa race roturiere; Mais Monsieur, intérompit un troisiéme ce faiseur d'aplication, savez-Vous bien, que l'auteur de la lettre en question ait voulu caractériser les personnes que Vous nommez? Oh! Vous me la baillez bonne, répondit l'autre: je parie dix contre un, que j'ai deviné juste: On voit bien que l'Auteur a travaillé sur des originaux.

Me voilà, Monsieur, bien des gens sur les bras, que je n'ai pas une fois l'honneur de conoitre. Ce n'est pas tout. Une Dame des plus aimables trouva le
secret

secret de me toucher: Je n'ai pu résister à ses charmes: j'y devins sensible: son esprit & sa vertu légitimèrent mon gout. Je lui dis tout ce que la vivacité de ma passion me mit dans la bouche: elle m'écouta avec un souris malin. L'Amour, me demandat, elle, est-il un grand sentiment? Le plus grand de tous, lui dis-je avec précipitation: Eh bien, reprit-elle fort tranquillement, si cela est, Monsieur, Vous Vous adressez fort mal à moi: Vous savez bien, que les grands sentimens ne troublent pas le repos des Dames d'ici. J'eus beau m'expliquer là dessus, point de quartier: son frère, qui est de mes amis, m'avoit trahi: que faire? Je Vous supplie, Monsieur, faites encore imprimer cette lettre, ou je révoque publiquement tout ce que j'ai dit au sujet des Dames d'ici. Un homme brouillé avec sa maitresse a été encore assez malheureux pour me donner un avis si contraire à la vérité: On sait bien, qu'un homme tel que lui, n'est jamais discret, quand il parle du beau sexe. J'espère de trouver mon excuse dans cette circonstance. Je tâcherai de faire à toutes les Dames, qui ont été choqués de la liberté de mes expressions,

fions , une réparation d'honneur , telle qu'elles voudront exiger de moi : fût-ce même par tous les sentimens, dont je les ai cru incapables. J'agirois avec la même sincérité dans les cas, où d'autres perſones s'imaginent d'avoir quelque raifon de ſe plaindre de moi. Il y en a qui prétendent, que je les avois voulu railler ſur leur goût de propreté; mais c'eſt bien injuſte : Je penſois leur faire ma cour, en aprenant aux étrangers , qui logent dans leurs belles maifons, les égards qu'ils doivent aux Dames ſur un point ſi délicat: Je tâche au moins de leur donner un bon exemple. Je ne vais jamais en compagnie, que je n'aie trois ou quatre mouchoirs dans mes poches; afin , que je puiſſe m'en ſervir, en cas que quelque rhume me ſurprenne & me tente de gêter le plancher. Mais ce qui paſſe toute mon atente, c'eſt que mon Savoyard y eſt plus atentif encore que moi : jamais je ne décends du caroffe, qu'il ne mecrie : Monsieur , n'oubliez pas de décroter vos fouliers. Il n'y a pas longtems, que j'ai couru riſque de me caſſer le cou ſur un eſcalier qu'on avoit drapé de toile de lin, dans laquelle un de mes piés

s'étoit entortillé ; mais grace à ma-bonne étoile , j'en fus quitte pour ne tomber , que sur un ami , qui marchoit devant moi. J'ai été encore censuré de ce que je n'avois excepté, que huit ou dix maisons du gout général des édifices ; que j'ai taxé ici d'être fort mauvais. J'ai demandé là-dessus au gentil-homme , qui m'en fit le raport , s'il en favoit plus, qui fussent belles & d'une construction solide ; il commença à conter, & il se trouva, qu'il y en avoit douze. Je dois donc réparation d'honneur à deux maisons, que je n'avois pas encore vues, sauf meilleur avis. J'espère Monsieur , qu'en faisant imprimer cette lettre, j'apaiserai bien des gens , qui sont de mauvaise humeur contre moi. Je serois mortifié, s'il y avoit véritablement quelques-uns, qui s'imaginassent , que j'avois voulu les choquer d'une manière ou d'autre. Ce n'est pas naturellement mon caractère.

Je Vous ai dit bien de choses au sujet de cette charmante ville ; mais il s'en faut beaucoup , que je vous eusse tout dir. Les habitans ne conoissent pas leur félicité : ils en seroient trop heureux : ils n'a pas tenu même à eux, qu'à diverses
oca-

occasions, ils n'eussent subi de tristes revers. Mais le bon ange, qui préside au sort de cette ville, en a toujours encore détourné les mauvaites influences d'un astre ennemi.

Le Magistrat se choisit à l'aide du sort, qui décide entre trois Candidats. Si Vous conoissiez ces Messieurs là, Vous seriez d'accord avec moi, qu'il n'auroit pu décider mieux. Il faut qu'il y ait bien de gens de mérite dans cette ville, pour fournir les sujets dont on a besoin, parcequ'on y conte encore plus de 200 personnes toutes habiles, & toutes dignes d'y entrer ; mais qui ne sont pas éligibles, à cause du parentage, qui s'étend jusqu'à tous les cousins germains. Contez encore le grand nombre de Reformés & de Catholiques romains, qui ne sont pas admis aux charges publiques, la Religion influant toujours sur la Politique & la Politique sur la Religion. J'ai fait encore une remarque, qui n'est pas fort avantageuse pour la Ville : La Jalousie y régne : un voisin envie le sort de l'autre : on est ingénieux à rendre suspects ses desseins, ses affaires & ses sentimens.

Cest

C'est le malheur ordinaire de ces Etats, où l'égalité des citoyens a prescrit des bornes à leur ambition. On est choqué d'y voir l'élévation d'une maison, & on se réjouit souvent à la décadence des autres. Les moindres distinctions, que l'acquisition des richesses, ou une charge dans le conseil paroissent donner, y sont regardées comme des usurpations: une coëffure de plus ou de moins à la mode engendre une jalousie parmi les femmes, qui crie vengeance au tribunal des maris. Point de graces aux dentelles plus fines, aux étoffes plus riches & aux habits bordés.

Vous entendrez aussi tôt parler de la coquetterie des unes & de la généalogie des autres. Voilà des zélés Républiquains, qui aimeroient mieux, que toute la Ville fût pauvre plutôt que de voir des gens qui fussent mieux logés & mieux équipés qu'eux. Toutes les grandes familles font bande à part: des distinctions infinies séparent leur comerce: la différence des religions y accède. C'est un crime, si l'Amour s'avise quelques fois de traverser l'usage en unissant des personnes des différentes maisons & d'une différente église. O
Vous!

Vous! Habitans d'une ville, que le ciel a gracieufé de tout ce que la terre a de précieux & d'aimable, que votre fort feroit digne d'envie, fi la concorde, l'union & belprit de focieté régnoit entre Vous.

Mais trêve à mon babil : je m'en reviens à Vous Monfr. Pauteur des lettres curieufes. Puiffiez-Vous être chez nous un autre Socrate & l'Addiffon d'Allemagne : Voici une noble carriere, qui vous eft ouverte ; pourfuiuez-la, s'il vous plaît, & ne fouffrez point, qu'on nous donne à leur place des pièces politiques de je ne fai quel gout, pour compofer le fecond Tome de Vos lettres. On n'y reconoit ni Votre ftile, ni Vos tours, ni Vos penfées; & quoique favantes, elles ne plaifent pas.

J'efpère, que Vous voudrez bien nous donner la fatisfaction, de continuer Vous même ces feuilles hebdomadaires. Il y a bien des auteurs qui ne fe laifferoient pas tant prier que Vous. Si mon petit fecours Vous pouvoit foulager dans un travail de cete nature, je Vous le promets, & fuis avec une eftime parfaite

Monfieur.

*Vôtre tres humble & tres
obeiffant ferviteur.*

*Chez Antoine Heinscheit Imprimeur
de Francfort fur le Mayn.*

LETTRES CURIIEUSES

Pour l'Année 1741.

Si l'on peut pardonner l'effort d'un mauvais livre
Ce n'est qu'aux malheureux, qui composent pour
vivre

Croyez moi, résistez à Vos tentations
Derobez au Public ces occupations.

Et n'allez point quitter, quoique l'on vous
somme,

Le nom que dans la cour vous avez d'honête
homme,

Pour prendre de la main d'un avide Imprimeur
Celui de ridicule & miserable Auteur,

Molliere.

Lettre V.

L'amour propre necessair aux Auteurs.

MONSIEUR,

L Es lettres curieuses n'avoient pas
sitôt parües, que mes amis en
disoient du bien. Je leur avois
fait comprendre que c'étoit de moi
qu'elles venoient. Leur complaisance
ne permettoit point de m'endire du
Tom. II. F mal.

mal. Le premier semestre fini, Mr. l'Editeur, qui est un fort galant homme, les régala d'une preface, qui ne soutenoit pas mal mes petits airs d'Auteur. J'avois mes raisons de finir ce commerce avec le public; mais, on me sollicitoit de continuer, & quoi que distrait par d'autres affaires, j'étois pourtant resolu de ne m'en laisser pas priver long tems.

Dans ces dispositions, il arriva un de ces tristes jours, ou, attaqué d'un certain mal hypochondre, au quel les Auteurs à l'ordinair sont assujettis, j'étois fort critique. Tout me déplaisoit, & ce qui est rare, je me déplaisois à moi même. Je cherchois en vain un antidote contre une melancolie si farouche: reveche, bizarre & Misantrope, je ne voiois par tout que de defauts. Enfin, humilié plus que jamais, je vis mon amour propre dans un derangement qu'il me fit pitié. Il n'y a rien, qui remette mieux un courage abatû que l'opinion qu'on a de son propre merité. Je pris mes lettres curieuses; ces lettres, me dis
je

je à moi même, ont été asses goûtées, pour soutenir la bonne opinion que je dois avoir de moi même : allons, lisons y un peu.

Tout prêt d'accorder à mon pauvre amour propre cette petite consolation, voilà la raison qui parût avec un air grave & pedant. Il y a, comme Vous savez, une antipathie naturelle entre ces deux especes d'originiaux. L'amour propre épouvanté à l'aspect de sa terrible ennemie, voulût aussitôt prendre la fuite; mais je le retins avec courage, en defiant la raison de pouvoir nous brouiller ensemble. Je me mis sous un arbre, couché sur un gazon relevé, mon livre à la main. Là, plein de ma suffisance, je commençois hardiment la lecture de la premiere de mes lettres.

Bientôt nous n'aurons plus de vices : ils degenerent tous en vertus. L'origine du caprice est des plus infames : son pere descend de la famille des diables : il s'appelle orgueil, qui épousa la vanité, sa propre soeur. Cela n'est il pas beau, demandai-je à la raison : pas trop, me repondit elle : ce n'est qu'un galima-

thias, pour dire que l'orgueil vient du diable ; mais poursuivez : *De cette noce incestueuse sortirent plusieurs enfans, comme la presomtion, la fierté, la jalousie, la dissimulation, le mensonge, l'impieeté & la folie.* Cela est magnifique, interrompit ici la raison, pour dire que le caprice est en relation avec plusieurs autres vices. Comment, repris je, avec emportement, Vous ne trouvez pas cela beau : Non, dit la facheuse, non, dussiez Vous cent fois Vous plaindre de moi. Vous ne savez pas encore ce que c'est que le vrai simple & le beau naturel ; mais lisons ce qui suit.

Le caprice, fût l'aîné de la famille : il avoit une tres mechante education ; ou plutôt il n'en avoit point du tout. Voila du sublime, dis je ; fort sublime, repartiç la raison. Vous en avez bientôt honte Vous même ; puisque *Vous descendez enfin de Vôtre Phebus pour parler en style vulgaire.* Mais qu'est ce que Vous apprenez à Vos lecteurs ? *La triste aventure d'un amour capricieux.* Que cela est mince pour un homme comme Vous ! un conte, un petit conte, fait à plaisir, qu'on n'auroit pu achever de lire, s'il avoit

avoit été plus long : ah ! digne ambition d'un gentilhomme ! bel amusement pour un savant, pour un philosophe.

Honteux & confus de me voir cha-pitré de cette façon, je jettai là mon livre : je me levai avec précipitation. Va, dis je, tout indigné contre moi, va, petit auteur, amuser le public à tes dépens, tu feras encore sifflé, comme tu le merites. Je regardois là dessus l'amour propre avec un grand mépris : retire toi de moi, sor, lui dis-je : je t'abandone pour jamais.

Nous ériens ensemble dans ces termes & passablement mortifiés tout deux de notre rupture : quand j'ai reçu, Monsieur, Votre très agréable lettre. Que d'obligation ! que de reconnoissance Vous ai - je de vos aimablés flateries : Sans elles, que fai-jè ! j'aurois peutêtre été brouillé toute ma vie avec l'amour propre. Je sentis de nouveau toutes les douceurs & tous les agrémens dont il assaitone la vie. Je reconnus que la raison n'est qu'une facheuse, une trouble-fête, une insolente ; qui n'est jamais contente de rien , qui gronde

toujours & qui envie tous les plaisirs à l'homme. La religion même n'est pas à couvert de ses impertinentes réflexions. Tout l'Empire va changer de face, parceque son caprice la porte à disputer les droits des Souverains : elle ne cause pas moins de troubles dans l'état du mariage, ou elle fomente toujours mille disputes & mille querelles. Que de mouvemens ! Que de médifances parmi la nation savante, depuis que la raison s'efforce des'y introduire ; tout fourmille sur le Mont Parnasse de censeurs & de critiques. Autre fois on pouvoit rimer en paix & faire d'assés méchans vers, sans que personne s'y scandalisât : quand on savoit écrire de vieux contes, ou un Roman, on étoit regardé comme un bel esprit, & moyénant quelques fleurs de Rhétorique, qu'on n'entendoit pas souvent soi-même, on emportoit tout l'honneur d'un homme éloquent. Heureux siècle ! tu n'es plus ! la raison, la fatale raison trouble tout le monde : il n'y a plus de plaisir à écrire ; il n'y a plus de gloire à aquérir. Ne devoit-on pas brusquer des usages si dures ? ne devoit

vroit on pas défendre la liberté de penser & d'écrire au dépit de la raison, pour se rendre aux douces imaginations de la fantaisie ? source féconde de toutes les belles rêveries, qui divertissent l'esprit, sans le gêner. A quoi bon cette raison importune ? ce goût fin ? cette critique sévère ? croyés moi, Monfr. Les plus grands savans, ces hommes si fameux dans la république des lettres, ne sont pas les plus heureux. Un peu de folie & d'extravagance, ne gâte rien aux agrémens de la vie.

Pour moi je veux bien me racomoder avec l'amour propre : Il n'y a point de vrai plaisir sans lui. Il faut se plaire à soi-même, pour oser plaire aux autres : la méfiance de soi-même est une foiblesse, ennemie de toutes les grandes entreprises.

Enfin, Monsieur, je me rends à vos prières : Vous aurés de moi la continuation des lettres curieuses. Vous trouverés peutêtre moins d'orgueil dans ma complaisance, ou je risque de me prostituer un peu devant le public,

public, que si je voulois soutenir des grands airs de sagesse avec trop de présomption. J'accepte avec plaisir le secours que Vous avez eu la bonté de me promettre : sans lui j'ennuierois bientôt mes Lecteurs de ma Morale, que Vous divertirez par Vos nouvelles. Je suis avec un sentiment qui interesse fort mon amour propre

Monsieur.

*Votre tres humble & tres
obeissant serviteur.*

*Chez Antoine Heinscheit Imprimeur
de Francfort sur le Mayn.*

LETTRES CURIEUSES

Pour l'Année 1741.

Hic regere imperio populos sciat.

Virgil.

Lettre V.

Sur l'Education d'un Prince.

MONSIEUR,

JE prens part à vôtre élévation, come si le fort m'avoit élevé avec Vous. Quoique je n'ambitione plus rien dans le monde, je ne saurois me refuser la douce vanité de me mêler de vos affaires. La dignité qu'on vient de Vous conferer ouvre un vaste champ à mes reflexions. On Vous confie l'education d'un jeune Prince, destiné à gouverner un jour un grand Etat. Quoi de plus important? C'est Dieu qui Vous appelle à un si grand ouvrage : il connoit la bonté de Vôtre coeur & l'étendue de Vôtre esprit. Il faut l'un & l'autre pour remplir dignement le poste, où sa Providence Vous a mis.

Tom. II.

G

C'est

C'est ici où Vous aurés l'occasion de faire valoir les belles leçons de feu Mr. l'Archeveque de Cambrai & de son digne disciple le Chevalier de Ramsay. Puissies Vous inspirer à Vôtre jeune Prince la vertu d'un Telemaque & l'esprit d'un Cyrus. Faites lui bien connoitre la beauté de ces deux charmans ouvrages. Pour lui former le goût, les exemples seront d'un admirable secours : Des raisonnemens trop fréquens ennuient : l'histoire excite nôtre attention, elle nous parle de faits, & ces faits nous servent d'experience. Si Vous voies, Vôtre Prince touché de quelques beaux traits de vertu ; ou frappé d'horreur à la vuë de quelque action infame, Vous Vous saisirés de cet heureux moment, pour entrer avec lui dans une conversation familière, Vous tacherés de lui épilucher les motifs, qui le doivent porter à pratiquer les vertus qu'il admire, & à fuir les vices qu'il deteste. Que son coeur s'enflame de cette noble ardeur, pour imiter les grands exemples, & pour se rendre digne un jour de commander aux hommes. La pieté y entrera d'elle

elle même, quand Vous lui ferés connoître, que Dieu est la source de cette aimable sagesse, qui peut seule nous rendre heureux, & que nous ne saurons acquerir sans lui.

Inspirés sur tout à vôtre Prince ces sentimens d'humanité, qui font le plus beau caractère d'un homme destiné à gouverner les autres. Faites lui envisager le sort des miserables avec pitié; afin qu'il ne trouve jamais du goût, que pour en diminuer le nombre. L'art de bien gouverner un peuple, c'est son metier qu'il doit apprendre à fond. Faites lui connoître la difference qu'il y a entre une bonne & mauvaise politique: La bonne politique est une science pour rendre les hommes heureux; & la mauvaise enseigne l'aggrandissement des Tyrans, au depens du bonheur public: l'une a pour principe l'humanité, la raison, la justice; & l'autre la volonté absolue des Princes.

Pour mieux inculquer encore ces importantes verités dans le cœur de Vôtre Prince, faites lui souvent écrire de petites lettres, pour lui donner occasion de développer ses propres pensées, & de les exprimer naturellement. Pour cet effet donnés lui encore a

traduire quelques uns de ces précieux morceaux de l'histoire, que Vous jugerés convenables à ses études; Vous fixerés par là son attention, pour examiner les choses de plus près & pour en faire usage.

Pour Vous menager l'amitié de Vôtre illustre Eleve, Vous n'avez qu'à l'approcher toujours de cet air gracieux & poli qui Vous est naturel. Il n'y a rien qui rebute plus un jeune Seigneur, qu'un visage refroidné & obscur : nous naissons tous avec une certaine liberté, qui n'aprehende rien tant qu'un maitre. Un Prince sur tout ne fait pas si tôt qu'il est Prince, qu'il a une aversion terrible pour tout ce qui sent la contrainte. Reduit pourtant à plier sous la conduite d'un Gouverneur, il le fait d'assés mauvaise grace, & son coeur se revolte en secret contre un homme, qui veut diriger ses actions.

Nous avons vû un grand Prince, qui par le seul defaut d'un Gouverneur trop austere & trop impoli, prit en aversion tous les hommes de lettres, parce qu'il s'imaginoit, que tous les gens de cette profession ressembloit a son gouverneur, qui passa dans son tems
pour

pour un fort savant homme : son air rebarbatif & dogmatique lui revenoit incessamment devant les yeux ; c'étoit auprès de lui une tres mauvaise recommandation, quand on vantoit un homme à cause qu'il étoit savant.

La sagesse est, à ce qu'il me semble, fort mal copiée, quand on la represente sous la figure d'un Anachorete, qui ne paroît être sage, que par une espece de desespoir. Loin de nous ces idées farouches & trop peu naturelles. La vertu n'a que de la douceur : elle a un visage ouvert, des manieres naturelles, la joie dans les yeux & la candeur sur les levres : ennemie de la diffimulation & des grimasses, elle ne songe pas seulement à se donner des airs : une charmante simplicité, qui regne dans toutes ses actions, la fait connoître & aimer en même tems.

Quand Vous aurés gagné l'amitié de Vòtre Prince par Vos manieres douces, polies & prevenantes ; Vous aurés soin de lui faire comprendre, que ce n'est que par un fond de zele & de tendresse que Vous agissés pour lui, que Vous reprennés ses défauts, que Vous donnés des regles à sa conduite, & que Vous etés jaloux de le voir le plus dig-

ne & le plus aimable Prince de la terre.

Sensible au plaisir & à l'honneur, Vous profiterez sagement de ces deux inclinations, pour lui faire connoître la belle volupté & la véritable gloire : celle-ci ne consiste que dans les actions de vertu & de sagesse ; & l'autre dans la jouissance legitime de ces biens, que la nature a produit, pour rejouir le coeur de l'homme : c'est ce sentiment agreable, pour le quel l'homme paroît être né. L'orgueil, la vanité, l'envie, la jalousie, l'avarice, l'intemperance y sont tous contraires : ces sont des maux, parce qu'ils causent des douleurs : ces sont des crimes, parce qu'ils troublent l'ordre de la société. Mais le vrai, l'honête & le digne plaisir de l'homme lui rend des forces nouvelles, eveille son esprit, forme son coeur à la vertu, & lui fait trouver des douceurs dans la vie, à l'honneur du Createur & pour le bien de la société.

C'est une devotion purement chimerique, qui sous le specieux pretexte de nous rendre Chrétiens, veut que nous cessions d'être hommes, & qui, comme s'exprime Mr de Voltaire.

Nous preche la vertu, pour la faire bair.

Si

Si Vous parlés à Vôtre jeune Prince sur un ton si haut, il ne Vous entendra pas. Tout ce qu'il sent, & tout ce qu'il peut penser en lui, Vous donnera le dementi ; Son cœur lui fera concevoir, qu'il est impossible d'aimer ce qui nous cause de la peine, & de hair ce qui nous fait plaisir ; mais si Vous lui faites comprendre, en quoi consiste le vray & le faux plaisir, vous lui inspirerés du goût pour l'un, & de l'aversion pour l'autre : la jouissance des divertissemens honnetes lui fera perdre l'envie pour ceux qui sont criminels. Il y en a des plaisirs, qui ne sont pas criminels, mais qui ne conviennent pas à un Prince : tels sont ceux, qui amolissent le courage, qui gâtent l'esprit, & qui nous rendent mous & effeminés ; au lieu de soutenir une vertu mâle & genereuse.

Pour distraire un jeune homme de qualité d'un pareil goût ; il ne faut jamais lui accorder des plaisirs qu'il n'ait merités par quelque travail, ou par quelque action digne de recompense. Il faut sur tout l'accoutumer aux exercices du corps, & ne point lui permettre des amusemens de femmes. J'ai goûté encore deux maximes, qui firent un effet admirable dans l'education du feu Duc de Bourgogne & de celle du Roi de France aujourd'hui regnant. Permettéz que je Vous en fasse souvenir ici.

L'Archeveque de Cambrai, feu Mr. de Fenelon, avoit

avoit le soin de l'education du premier. Quand il voyoit que son Prince s'ecartoit de son devoir, ou qu'il commettoit quelques fautes de consequence, il en temoignoit une profonde douleur : il faisoit regner en même tems un silence morne & facheux parmi tous ceux qui aprochoient de la personne du Prince, qui avoit beau rire & badiner, personne n'y repondoit. Il n'y avoit pas moien de faire revenir tous ces tristes visages là à leur composition naturelle, à moins, que le Prince ne changea de conduite & n'entra dans les desseins de son sage Precepteur.

S.E. Mr. le Cardinal de Fleury, auquel on avoit confié l'education du Roi, remarqua que le jeune Monarque aimoit beaucoup un petit Huzar, qui étoit à sa cour. Il étoit extremement difficile de châtier un Prince, enfant & Roi. Le Cardinal s'avisa de s'en prendre à ce jeune Huzar toutes les fois, que Sa Majesté commettoit des fautes dignes d'être reprises: il falloit que le petit innocent favorit essuiâ les peines, que le Roi avoit méritées.

Je voulois ajouter ici encore quelques autres maximes de ma façon; mais la mention que je viens de faire des deux plus grands hommes de notre siècle, m'impose silence: il me feroit mal de confondre mon esprit avec ceux du premier ordre. Je m'enveloppe dans mon petit Rien, & ne me reserve pour tout honneur, que la qualité d'être docile & de bonne volonté. Je suis

Monseur.

*Votre tres humble & tres
obeissant serviteur.*

*Chez Antoine Heinscheit Imprimeur
de Francfort sur le Mayn.*

LETTRES CURIEUSES

Pour l'Année 1741.

- - - Sub Principe duro
Temporibusque malis aufus es esse bonus
Claud.

Lettre VII.

Le Chrétien à la cour.

MONSIEUR,

JE viens de lire les piéces que Vous m'avez envoyé touchant les nouveaux Apotres, qui se trouvent dans Vos quartiers. Plus fatigué qu'édifié de leur lecture, je regrette le tems que j'y ai perdu. Tous ces gens là se croient engagés au service de Dieu, pour convertir le genre humain; mais jaloux les uns des autres, ils se contentent leur vocation prétendue d'une maniere, qu'on n'y voit pas un ombre de charité ni de modestie. Chacun s'estime le plus en grace auprès de Dieu, & exige par cette raison qu'on témoigne une soumission entière à ses lumières. Non content de plaindre l'aveuglement de ceux, qui lui refusent

Tom. II.

H

leurs

leurs hommages, il entre dans une fureur devote, il les damne. Jamais la medifance se pouffe plus loin qu'entre ses devots de profession. Ils s'entre-dechirent non seulement fur leurs actions & fur leurs dogmes ; mais ils se chicanent auffi fur les penfées les plus secretes, que Dieu feul s'est refervé de juger.

J'ai roulé plus de dix ans dans le monde, & je n'ai vu que fort peu de ces Chrétiens, qui portoient les traits aimables auxquels le Seigneur dit que nous devions connoitre les fiens. J'ai hanté les gens d'eglise, j'ai été en commerce avec les Philofophes, j'ai fréquenté même les Devots ; mais je n'ai trouvé par tout que des hommes, & des hommes plus foibles toujours à mefure qu'ils s'estimoient plus forts, plus fages & plus regenerés que les autres. Je fus par tout la dupe de leurs faux airs & de ma credulité.

J'ai trouvé quelque fois à la cour & parmi les gens du monde plus de religion & de bonne foi, que dans ces états finguliers, ou l'on affecta d'en avoir le plus. Je me fouviendrai toute ma vie du Marquis d * * General & Capitaine des Gardes du corps à * *

Je

Je me trouvois un jour à table chés lui avec plusieurs Seigneurs & Officiers de la cour: Il parla à deux jeunes Comtes, qui étoient ses neveux, au sujet de nôtre Secretaire de Legation. Messieurs, leur dit il, voici, un jeune gentil-homme, qui accompagne Mr. l'Ambassadeur. Il ne s'y prend pas comme Vous: Il travaille, pendant que Vous ne songés qu'à Vous divertir. Il apprend à connoître les cours, les hommes & les affaires; & il sera dans le cabinet de son maitre, quand Vous ne serés encore qu'à la chambre du Vôtre. Imités son exemple, attachés Vous à une vie réglée, évités la mollesse, appliqués Vous au service, perdés plutôt la vie que de consentir à une action lache, ou criminelle. Il n'y a rien de digne dans l'homme que la vertu.

Le Marquis étoit d'une des premières maisons en * * né pour la cour & pour les affaires, il fût élevé d'une maniere conforme aux vues de la Providence, qui le destinoient d'être un jour l'appui de l'innocence & le protecteur de la vertu. Il avoit quelque chose de grand & de noble dans sa physionomie, & son coeur repondoit à

tous les traits d'un extérieur aimable. Doux, poli, sage & modéré dans toutes ses passions, il n'offensa non seulement personne, mais il fût encore l'ami de tous les hommes : il excusa avec charité leur défauts & réleva leur mérite avec beaucoup de complaisance : Il s'employa au service des malheureux, & ne porta jamais envie à ceux qui étoient en place. Il fût pardonner les injures & se vanger de ses ennemis par des bienfaits. Sincere autant que genereux, il ne connoissoit ni dissimulation, ni mensonge, ni flatterie. Il encourût la disgrâce de son Prince, parce qu'il avoit blâmé son malheureux attachement pour une certaine Comtesse. Peu en peine d'avoir déplu à son maître, il alla toujours son train. Il ne se plaignit jamais ni de ses ennemis, qui tâchoient de profiter de la mauvaise humeur du Roi pour le faire tomber, ni du Roi même, qui se crût en droit de le hair. Il soutenoit toujours qu'un Roi devoit être le modele des hommes ; aussi supérieur en vertu & en bons exemples, qu'élevé en dignité & en puissance.

Le Marquis me fit l'honneur de me mener chés un de ses amis, qui vivoit
à

à la campagne à trois lieux de. * *
C'étoit le Baron de * * J'y trouvai
un Saint, au lieu d'un homme du monde,
dont il avoit encoré gardé tous les traits.
Il avoit l'air charmant & spirituel, le maintien
doux & modeste & des manieres pleines de
politesse. Sa maison étoit située au milieu
d'un jardin, cultivé par ses propres mains &
couvert par derrière d'un bois touffu, où il
y avoit de fort belles promenades pour un
aimable solitaire.

Je priois le Baron de m'apprendre le
sujet d'une retraite, qui me parut si peu
convenir à sa naissance & à son naturel.

Je suis Languedocien, me dit il, & le
cadet d'une maison fort connue chez nous.
Mon père me destina à l'épée, quoi que ma
mere eût infiniment plus souhaitté de me
voir établi dans la robe. J'aimois fort
l'étude & les sciences; cela n'empecha pas
que je ne fusse Enseigne à l'âge de 15 ans
& Capitaine à 25. Je me conduisis dans
mon service d'une maniere qu'on n'avoit
rien à me reprocher. J'étois exact à en
remplir les devoirs; du reste un peu trop
vif, je raisonnois fort librement & pour
peu qu'on

me voulut du mal, on trouvoit de quoi donner un mauvais tour à mes reflexions. Un Officier, qui ne pouvoit me cacher sa haine, m'accusa d'avoir parlé contre le gouvernement. Je lui reprochai sa medifance, & après un defi que je fus obligé de lui faire, nous nous battimes & je couchai mon ennemi sur le carreau.

Fugitif, errant & plein de chagrin, je ne favois où mettre le pied. Je vins dans ce pais ci : Le Marquis de * * * me prit sous sa protection. Il avoit le dessein de me placer dans son Regiment ; mais la Providence avoit bien d'autres vues sur moi. Je me trouvai par hazard à un sermon du fameux Pere * * . Il precha sur l'homicide. Il en demontra l'horreur ; j'en fus frappé : je quittai l'église avec un fond de melancolie. J'allai trouver le bon Pere : il me recût avec les temoignages d'une veritable tendresse. Je lui fis connoitre l'état, ou je me trouvois, & les remords de conscience qui me bourrelloient. Bon, dit il, mon enfant : Dieu, Vous annonce sa grace : ne resistés pas aux mouvemens dont il Vous provoque : jettés Vous entre ses bras : reconnoissés l'enormité de Votre crime :

me :

me: renoncés au monde & à ses vanités, pour lui offrir V^{otre} cœur en sacrifice.

Je suivis ce conseil: je decouvris mes sentimens au Marquis, mon Protecteur: il les aprouva & me fit present du jardin & de la maison où Vous me voies. Ce Seigneur vient souvent ici m'honorer de ses visittes, & je sens la plus grande douceur dans la conversation d'un homme, qui ose soutenir les maximes de l'Evangile aux yeux d'une cour corrompue & dereglée.

Je retournai diverses fois chés cet aimable Anachorete: je le trouvois toujours egal, toujours content de son sort & toujours occupé à travailler. Pénétré de l'amour divin, il en parloit avec une force qui frappoit. Il avoit souvent des visittes des premieres personnes de la cour: on respectoit ses lumières & on se plaisoit dans sa conversation. Il ne haïssoit rien plus que les disputes sur la Religion. Croiés Vous, me dit il un jour, que Jesus Christ nous ait prêché l'Evangile, pour nous exercer dans la controverse & pour nous fournir des pretextes de discorde? Il nous enseigne l'amour, la patience, la moderation, la justice, & l'humilité. Aimés le Seigneur,
Vous

Vous ferés plein de charité, plein de support & plein de modestie. Vous ne Vous mettrés point en peine d'être un grand Theologien: content des lumieres, que Dieu Vous accorde de jour en jour pour la nourriture de Vôtre ame, Vous en parlerés avec un cœur humble & docile. Vous ne cherchéres point d'amener les hommes à vos opinions: Vous ne leur parlerés point de faire Secte à part: Vous ne damnerés point ceux qui s'expriment autrement que Vous. Vous tacherés d'unir tous les hommes dans la seule verité qui est en Christ, & qui se manifeste par l'esprit de charité. Dieu jugera nos actions: il recompensera le bien par le bien, & il punira le mal, par le mal: tel est l'ordre de l'œconomie qu'il a établi une fois dans la nature; & tel est le grand sisteme, où la raison, la foi, le secours de la grace, & toute la revelation conduisent.

Auoués, Monsieur, que sur ce pied là les Chretiens sont tout un autre peuple que nous: gouvernés & soutenus par l'esprit de leur Maître, ils ne font aussi que ses actions. Nous autres au contrair. hrouillés ensemble par l'esprit de sectes & d'opinions, & plongés dans le dereglement de nos passions, de quelle religion, dites moi, sommes nous? Je suis. &c.

Chez Antoine Heinschen Imprimeur de Francfort.

LETTRES CURIIEUSES

Pour l'Année 1741.

Nec aliud quidquam per fabulas quæritur,
Quam corrigatur error ut mortalium.

Phædr.

Lettre VIII.

Sur les spectacles.

MONSIEUR,

ON voit ici toutes sortes de spectacles : Les François nous en ont donné, il y a trois semaines, de fort magnifiques ; c'étoit au sujet de la S. Louis, fête du Roi, qui fût célébrée trois jours consecutifs : il y avoit des feux d'artifice, des illuminations, des exercices des bateliers sur le Mayn, & un grand repas suivi d'un bal. Le concours du monde y fut extraordinaire, & je vous avoue, que depuis la mort du grand Auguste I. je n'ai rien vu de plus galant & de mieux imaginé. J'aurai l'honneur de vous en envoyer une ample description. On va l'imprimer.

On n'a plus tant de prevention ici

Tom, II.

I

con-

contre les François, qu'on en avoit ci-devant. La Maison de Mr. le Marechal de Belisle est une maison d'ordre, & composée de gens choisis, très propre à lever aux habitans d'ici les méfiances & les scrupules, qu'ils s'étoient formés, au sujet d'une nation avec laquelle on a été presque toujours en guerre. Vous pouvés bien Vous imaginer, qu'on aime beaucoup mieux de voir ici Monsieur de Belisle en qualité d'Ambassadeur, où il nous fait plaisir, que sur les bords du Rhin, à la tête d'une armée, où il nous feroit peur.

Voici le commencement de la foire: toute la ville fourmille de comedians & de charlatans: on pourroit même y comprendre un grand nombre de gens, qui n'en portent pas le nom. Tout s'agite, tout crie ici pour avoir de l'argent. Il y a un bruit & un fracas dans les rues, que la tête y tourneroit à un Peripathericien. On diroit, que c'est ici le rendés vous des Grands Seigneurs, des Laquais, des Chevaux, des Marchands, des Juifs & des Mendians. Un habit galonné ne paroît presque jamais en public, que la misere ne cherche aussitôt quelque soulagement à son coté: c'est comme l'homme dans

un

un tableau, qui relève les objets lumineux. Cent livrées bizarrement magnifiques y sont entremelées des hillons & des figures affreuses. La vie humaine n'a jamais été mieux représentée que dans cet assortissement confus de pauvreté & de richesse. On y voit de mille choses inutiles un étalage brillant, & on entend par tout des voix qui nous prient d'acheter quelque chose. C'est toujours à bon marché, que ces bonnes gens se défont de leurs marchandises, & que les chalans leur restent obligés de retirer encore la moitié de valeur pour leur argent. C'est un bonheur qu'on n'a que parmi ces honêtes Chrétiens; car on n'est pas quitte à si bon marché, quand on tombe entre les mains des Juifs, dont cette ville abonde. Entre plusieurs mauvais spectacles qu'on voit ici pour de l'argent, la comédie françoise est bonne: c'est Mr. Cherardi qui en a la direction; cet homme, fils ou neveu de ce fameux Cherardi, qui nous a donné le Theatre italien, est un homme d'esprit, qui entend fort bien ce qu'il faut pour l'ornement d'un theatre. Il y a dans sa troupe une des meilleures Actrices: j'en ai oublié le nom. Le premier

Acteur est Mr. LeCocq, homme né pour la tragédie. Samedi passé il representa Samson : il s'y distingua : tout le monde fut charmé de son action, & on ne remarqua presque point, que cette piece eût autant de fautes contre les regles du theatre, qu'elle en avoit les beautés. L'unité des lieux, la durée du tems, la vraisemblance, sur tout le respect qu'on doit à l'histoire sainte n'y fut point observé. C'étoit une tragicomédie, où l'on fit intervenir les scènes d'Arlequin fort mal a propos pour rurlipiner les faits heroiques de Samson, qui y adressa des prières ardentes au Dieu d'Israel. Je me souviens dans cette occasion de la lettre XIV. que vous nous avés donnée dans le I. Tom. au sujet d'un Oratoire sur la passion du Sauveur. Le contenu de cette Lettre pourroit encore trouver lieu ici.

Le Lendemain je dinai chés Mr. le B. de - - Un Ecclesiastique respectable par son habit & par le poste, qu'il occupoit dans l'Eglise, fût du nombre des convives. On parla des nouvelles : bientôt on tomba sur les divertissemens : l'un fût béloge du quadrille, un autre de la musique, un troisième de la
pro-

promenade : je me declarai pour les spectacles. Je n'eus à peine lâché le mot, que notre Ecclesiastique me regarda avec des yeux de surprise. Comment, dit-il, Monsieur, vous aimés les comedies? Je lui repondis, que je connois au nombre des spectacles non seulement la Comedie, mais tout ce que la vue offroit à l'esprit de singulier & d'agreable; & comme le plaisir du theatre n'avoit guere d'autre but, que de divertir pour être utile, je regardois une bonne comedie come une école de bonnes mœurs. Comme l'école du diable, voulés Vous dire, interrompit brusquement l'Ecclesiastique. Y a-t-il quelque chose de plus impie & de plus abominable, continua-t-il, que ces amours malhonnêtes & impurs qu'on y représente? quel scandale! d'y voir les actrices habillées comme des courtisanes publiques, qui ne cherchent qu'à séduire les hommes par leurs airs enchanteurs & par leurs postures licencieuses? quelle depravation! de voir là des Jean potages, des Arlequins & des Hanswurft, qui mettent de l'ordure par tout, & qui ne disent presque rien, sans blesser la pudeur & la modestie. Je balançois, si sur un discours si pathétique je devois

prendre le parti de Thalie & de Melpomene. On imputoit à ces pauvres Muses, qui président aux jeux du theatre, des abus & des desordres qu'elles condamnent elles mêmes : Leur innocence reclama mon secours, j'allai les proteger.

Apparemment, Monsieur, dis-je à cet adversaire zelé & mal instruit, Vous n'avez guere encore vû de bonnes comedies? moi, reprit il, en colere, moi, voir des comedies? Dieu m'en garde. Excusés, Monsieur, pour suivis je. Il y a bien de gens d'eglise en France, qui vont à la comedie, & il y en a même, qui ont composé de fort bonnes pieces pour le theatre. C'est en France, s'ecria mon homme avec son air decifit, c'est en France, graces à Dieu, on ne reprochera pas une pareille folie à un Theologien protestant. Pardon, Monsieur, y repondis-je, je tiens d'un homme fort savant, que Luther même a recommandé les comedies, que Melanchton & Beze en ont composé de fort belles; & que Calvin, ce grand ennemie de tout ce qui sent le theatre au service divin, ne laissa pas d'approuver l'usage des comedies. Cette remarque deconcerta un peu mon adversaire: il n'étoit pas fort fami-

mi-

milier dans l'histoire des Savans. Revenons, lui disje, à nôtre question. Il n'y a rien de si bon, qui ne devienne mauvais, quand on s'y prend mal. *Nil prodest, quod non lædere possit idem* ; dit le poete ; & si nous voulions abolir tout ce qui peut nuire par l'abus qu'on en fait, Dieu ! où en serions nous ? Il y a des choses nécessaires, il y en a d'utiles, il y en a d'agreables. Si l'on peut joindre l'utile à l'agreable, le plaisir en devient non seulement raisonnable, mais nécessaire. Qu'on procure à l'homme des plaisirs qui sont bons & permis ; il perdra peu à peu le goût de ceux qui sont mauvais & defendus.

Le theatre est le meilleur moien de reprocher aux hommes leurs crimes & leurs sottises, sans les facher & sans les mettre de mauvaise humeur. Jamais honête homme ne parlera en faveur de ces troupes vagabondes, qui courent le pais, pour infecter les habitans de leurs infames bouffonneries. C'est toute autre chose qu'un theatre réglé. Vous y verrés dans la tragedie de grandes actions soutenues de grands sentimens, exprimés avec force & avec Majesté. Vous y verrés une intrigue menagée avec beaucoup d'art, derangée tout d'un coup par des accidens imprevus : Vous y verrés l'aimable & le charmant caractere de la Vertu peint avec toutes ses graces ; & Vous serés choqué de la laideur du crime jusqu'à le detester. La comedie n'a pas mo-
ins

ins de bonté & de merite, quand elle tourne spirituellement en ridicule les sottises des hommes, pour les corriger; & quand elle fait avec adresse nous inspirer du mepris pour tout ce qui sent la bassesse & la folie. Qui voudroit blamer un plaisir si digne de l'homme? Ah! Monsieur le Ministre, interrompit ici l'hôte, si le theatre étoit rangé sur ce pied là, n'est ce pas, Vous n'y trouveriez rien à redire? Non, reprit le zelé Prédicateur, non, je n'approuverai jamais tout ce qui porte le nom de comédie. C'est à la seule religion de convertir les hommes & de leur apprendre la véritable sagesse.

Bien loin de disputer ici à la religion ses droits & ses prerogatives, j'ajoutois encore que l'amour du bon étoit la meilleure disposition pour en avoir, & que par consequent, nous devrions tout mettre en usage, pour nous remplir de ces beaux sentimens de vertu, qui sont si agreables à Dieu.

Nous en étions là, comme on se leva de table, je recommandois au bon Ecclesiastique la lecture de quelques petits traités sur le theatre; mais il n'en vouloit rien entendre: il aimoit mieux de rester pieusement ignorant.

Vous nous avés donné, Monsieur, vos observations sur la poesie & sur l'éloquence; accordés nous encore celles sur les spectacles. Je suis avec beaucoup de deférence à Vos lumières.

Monsieur.

*Votre tres humble & tres
obeissant serviteur.*

*Chez Antoine Heinscheit Imprimeur
de Francfort sur le Mayn.*

LETTRES CURIEUSES

Pour l'Année 1741.

Humani generis mores tibi nosse volenti,
sufficit una domus.

Jouvenal.

Lettre IX.

L'usage des spectacles.

MONSIEUR,

L'Usage des spectacles est presque aussi ancien que le monde. Les sages de tous les tems ont reconnu, que les hommes sont plus faciles à toucher par des objets, qui tombent sous les sens, que par des demonstrations abstraites, qui n'entrent que dans les conceptions de l'esprit; ils se sont prevalu de cette disposition pour leur enseigner, avec les verités les plus importantes, les devoirs de l'humanité & de la vertu.

Dieu même eût cette grande condescendance pour les hommes : il leur laissa des images pour les rendre sensibles à son culte. Il les frappa par le merveilleux : il leur ordonna des sa-

Tom. II.

K

crisi-

crifices & des ceremonies pour leur enseigner ses misteres.

Le culte idolâtre des payens n'étoit qu'un spectacle, donné par les prêtres. Bachus présida à la tragedie, Apollon à la comedie : on dressa des autels au milieu des temples, & on les dedia à un heros, ou à quelque divinité, selon le dessein de la fête qu'on voulut celebrer.

Dans le gouvernement civil on se prit de la même façon : il y avoit du spectacle par tout. Les meilleurs livres ont été écrits dans ce goût-là, ces sont des Poésies, des Fables, des Romans, des Dialogues tous imaginés, ou composés, pour être représentés & vus. Pour toucher les hommes, il falloit s'accommoder à leur foiblesse. La methode purement demonstrative n'avoit pas assez de force sur des esprits indociles & enfoncés dans la matière. La verité n'étoit connue qu'aux sages, dont le nombre a été toujours fort petit. Il falloit provoquer la raison de l'homme & lui former des sentimens à force d'idées & d'un dehors frappant. Les grands exemples mis devant leurs yeux, dans une action éclatante, & avec des circonstances extra-
ordi-

ordinaires y firent bientôt leur effet. Le peuple accourut en foule à tout ce qui avoit l'air du spectacle : Epicharme, Aeschile & Crates furent les premiers qui y donnerent une certaine forme & des regles : on y recita les faits des Dieux & des Heros, on emploia des decorations de toutes especes, pour rendre la declamation plus magnifique & plus surprennante : on y méla des chants & des danses. &c. Voici l'origine de la tragédie ; La satire y méla dans les choeurs son sel attrique : les plus grands hommes ne furent pas à couvert de ses piquantes morsures : cela fit rire, & donna la comédie au peuple. Cet usage alloit si loin, sur tout chés les Atheniens, que les plus beaux esprits de la République se raillerent de cette façon : les politiques y tacherent de gagner la voix du peuple & de rompre les desseins de leurs adversaires. Enfin, Platon, choqué d'une pareille licence, la condamna par une loi.

Voilà, Monsieur, le theatre des Anciens, où l'on voioit représenter de grandes actions dans la tragédie & les vices tournés en ridicule dans la comédie.

Nous lisons avec admiration les

oeuvres de Pyndare, d'Euripide, de Menandre, de Sophocles, d'Aristophanes, de Lucien &c. écrits dans ce goût là en grec; & ceux de Plaute, de Terence & de Seneque le tragique en latin. Sylla, Cesar, Auguste, Germanicus & Titus aussi bien que Scipion, Lelius & Furius, à ce que nous apprend Cicéron, ont composés des pieces de theatre; mais dont on ne voit plus aucun fragment. C'étoit là le tems, où les grands sentimens furent au goût des hommes, & où l'on sçut encore les exprimer avec élévation & avec force.

La decadence des Grecs & des Romains fût le tombeau de tous les beaux arts. Des siècles obscurs & barbares suivoient l'éclat d'un tems si lumineux: les sciences furent exilées de l'Europe. Tout l'univers alloit croupir dans une profonde ignorance: un goût bizarre, moitié sauvage & moitié fantasque, s'introduisit dans toutes les grandeurs des hommes & se mêla à leurs plaisirs. Le theatre des Anciens, superbe par sa structure, ravissant par la magnificence de ses représentations, & brillant par tout ce que l'esprit humain avoit de plus sublime, devint enfin un jeu abominable de farce & d'obscénité. Les
acteurs

acteurs de ces indignes comedies furent des gens perdus de reputation, qui n'avoient ni feu, ni lieu, & qui ne firent qu'errer d'un pais à l'autre. Le droit civil & canon les declara infames, & donna aux peres une cause legitime d'exheriter ceux de leurs enfans qui leur suivoient. Au retour des siecles plus eclairés, les sciences & les beaux arts reprirent leur cours: on vit l'agrément & l'utilité du theatre: les pieces dramatiques des Anciens furent goûtées des savans modernes: on vit bientôt paroître ce vieux codes respectables dans un nouveau monde, traduits, commentés, critiqués & imprimés de toutes fortes des manieres. On les mit entre les mains de la jeunesse. On se piqua de les imiter. Erasme, Melancton, Beze, Pontanus, Buchananus, Schoeneus, Grotius & plusieurs autres, nous donnerent des dialogues & des comedies travaillées dans le gout des Anciens; on jugea même le theatre propre à exercer la jeunesse dans l'art de la declamation & à former les moeurs.

Les Italiens, qui furent les premiers à rétablir les belles lettres, composerent des pieces magnifiques pour le theatre, tant par rapport à la poesie, que par

K 3

rap-

rapport aux decorations & à la Musique. Les Taffo, les Petrarques, les Marini, les Guarini, les Bonarelli &c. y furent briller leur genie avec l'élégance d'une langue, qui ne doit sa beauté qu'à ces grands Maitres. Mais ils se laisserent trop emporter par la vivacité de leur imagination. Ils négligèrent la belle nature, & à force d'être brillans, ils donnerent souvent dans le Phœbus.

Les Allemands ne laissoient pas de travailler aussi dans leur langue pour le theatre; mais avec peu de succès. Lohenstein, un de nos savans de la premiere Classe, nous donna des Tragedies, où il imita les Italiens, & où il fit fort mal. Son style extrêmement quindé, figuré & allegorique embrouille tout ce qu'il y a de grand & de noble dans ses pensées. Gryph, son compatriote & son imitateur approcha plus de l'action dans ses poemes dramatiques: ses expressions sont plus naturelles & ses comedies les meilleures que nous avons. Mais il s'en faut beaucoup qu'il eut aussi l'elevation du premier. Weis étoit un homme fort lettré, qui avoit du genie, mais il manquoit du feu: c'est le poete le plus prosaïque j'ai jamais lu. Il composa des comedies: mais toutes ingenieuses qu'elles sont, elles feroient languir un auditoire. Bostel, Hunold, Feind & Mr. König ont mieux reussi pour l'Opera. Mr. Godsched, Professeur à Leipzig, travaille actuellement pour l'establisement du theatre allemand; & nous avons lieu de nous promettre beaucoup de son application & de son genie, assisté d'une Muse aussi spirituelle qu'est Madame la femme.

Les Anglois, originaux en tout, les sont encore dans le goût des spectacles: ils étoient les premiers qui composerent des pieces dramatiques dans leur langue. Schackespar, homme d'un genie

genie extraordinaire, y reussit d'abord mieux que les auteurs, qui travailloient dans son tems chés les nations voisines; mais peu en peine de foumettre son esprit aux regles du theatre & de la bienséance, il lui laissa prendre des excursions telles qu'il vouloit. Un siecle plus poli suivoit au sien: les Anglois composerent des pieces qui étoient plus dans les regles du theatre & mieux rangées; mais avec moins d'esprit & de feu: Dryden, Addison, Vanbruch, Steele, Wicherley & Congreve s'y firent admirer. Si l'on pouvoit leur ôter le goût meurtrier dans le tragique, & celui de basses bouffonneries dans le comique, le theatre anglois seroit excellent. Ils ont beaucoup de cet air grand & heroique des Romains; mais ils n'en ont pas la grace & l'humanité: ils confondent trop la magnanimité avec le desespoir, & la bravoure avec le carnage. Il y a de la cruauté jusques dans les poetes, qui s'efforcent de plaire par des actions, qui inspirent naturellement de l'horreur.

Les Hollandois, ont un goût agreable & bouffon pour la satyre; cela fait, qu'ils ne reussissent pas mal dans le genre comique; mais leurs tragedies font qu'on a pitié du heros & du poete: il y a une certaine mollesse dans leur langage, qui paroit degrader l'un & l'autre. Un de leurs meilleurs poetes est Vondel: il avoit pour predecesseur le pensionnaire Cats, qui mit la poesie flammande en vogue: c'étoit un genie aimable & simple: il composa des dialogues & des comedies, qui n'avoient pas l'elevation de ses successeurs; mais qui montroient des beautés naturelles dans un tems, où tous les poetes des autres nations sembloient se perdre dans le haut stile & dans un superbe galimatias.

L'hon-

L'honneur du retablissement du Theatre a été donc reservé aux seuls François. Le siècle de Louis XIV. si favorable à tous les beaux arts, le fit encore pour le spectacle. Cette Nation élevée & ingénieuse nous donna les meilleurs poëtes dramatiques & les meilleurs acteurs. Ils rangèrent le Theatre selon les regles des Anciens & le soumirent en même tems à celles de la bienfiance & de la modestie.

Molliere, ce genie rare & sublime, ce grand connoisseur du coeur humain & du ridicule, fit si bien, qu'on le préfera dans le genre comique aux anciens. Regnard & des Touches furent ses heureux imitateurs. Corneille, Racine, Crebillon & Mr. de Voltaire éléverent la tragedie à un point qu'on y admire les vertus des heros & l'esprit des auteurs.

Un troisième genre dramatique se fit connoître à Paris, sous le nom du theatre italien : l'Arlequin y dominoit : les nouvelles pieces représentées sur le theatre de la comédie & de l'opéra y furent tournées en ridicule & travesties comme Virgil, par les mains de Scarron : au commencement ces n'étoient que des impromptus, où l'on mêla les bouffonneries de la comédie italienne avec la gravité burlesque de la tragedie.

Ce spectacle plût d'abord par plusieurs raisons : il faisoit rire les plus sérieux : les beaux esprits trouvèrent une vive satyre. Les ballets & les chants en vaudeville y accedèrent. Cherardi, Dominique & quelques autres composerent enfin les pieces, & les assaisonnèrent des traits de morale pleins d'esprit & de goût. Plus de vingt volumes en parurent imprimés : l'obscenité & le scandale en furent bannis. Un honête homme peut assister à la representation de ces pieces : on y peut goûter un plaisir spirituel, sans choquer les bonnes moeurs : on y peut rire de ses sottises, & se corriger, si l'on veut.

LETTRES CURIÉUSES

Pour l'Année 1741.

Hic magnus sedet Æneas, secumque volutat
Eventus belli varios. *Virgil.*

Lettre X.

Sur les affaires du tems.

MONSIEUR !

Vous me demandés encore des nouvelles. Vous me croiés ici à la source ; mais si je me laisse persuader de Vous en donner, qui me fera caution qu'elles ne transpirent aussitôt dans le public ? Vous êtes un peu indiscret làdessus, permettés que je Vous le dise. Vous m'avez brouillé ici avec le beau sexe. Gare, pour les Grands Seigneurs, les Politiques & les gens d'Eglise. Rions des sottises des hommes, si Vous voulés ; mais faisons toujours une exception honorable à l'égard de ceux, que le sort a mis au dessus de la verité & de la critique.

Vous saurés après tout cela, que nous avons un congrés ici ; mais que les affaires se traittent encore ailleurs ; on ne fait ici que de se communiquer les re-

Tom. II.

L

solu-

olutions des cours respectives. Pour les misteres, il ne me convient pas de les sonder: & s'il y en a qu'on me confie, ne croiés pas que jeme fasse honneur de les trahir. Vous serés satisfait, si je Vous envoie ce qu'on ose ipublier: Voici un petit écrit, qui Vous mettra assés au fait du present sisteme. Il a paru imprimé dans une des feuilles volantes, que nous recevons chaque semaine d'Amsterdam, normmé le *Magazin*: il fera de vôtre goût, j'en suis seur.

Extrait d'un papier trouvé par un tailleur dans la poche de la veste d'un Ministre actuellement à Francfort.

Pro Memoria.

1. Toutes les Cours Electorales, à l'exception de *Bobeme*, *Mayence* & *Treves* sont entrées dans les dispositions qui leur ont été insinuées.
2. Celle de Brandebourg a le plus résisté, mais enfin la fermeté de la Cour de Vienne l'a comme contrainte de passer du côté le plus fort. On assure qu'il y a une Convention signée le 17. du mois dernier entre Sa Maj. Pruf. comme Electeur de Brandebourg, & la Cour de France, comme garante du
Traité

Traité de Westphalie, uniquement pour presser l'Élection d'un Empereur en faveur du Prince, dont le choix s'accordera le plus avec les intérêts de l'Empire &c.

3. On a longtems été en suspend qu'elle maison prendroit la place de celle d'Autriche sur le Trone Imperiale. Celles de Saxe & de Baviere sont venues en considération. Le parti de la première a d'abord été le plus puissant, d'autant que s'il l'eut emporté, le Roi *Stanislas* eut été rapellé par les Polonois ; &c. Mais ce plan a rencontré des Difficultés, 49. 552. 795. 5231. &c.

4. Le Parti de S. A. E. de Baviere l'a emporté, & le plan est de s'asseurer premierement de la Couronne de Boheme avec les Troupes Auxiliaires, que S. A. E. attend. La chose est d'une execution d'autant plus facile, qu'en imitant la manoeuvre du Roi de Prusse, entrant en Silesie, on se trouvera dans Prague avant de trouver la moindre résistance, & l'on est assuré d'avance d'une révolution dans ce Royaume, qui n'a obéi que par force depuis la fameuse Bataille de Prague.

5. Le nouveau Roi sera déterminé

à se contenter de cette Couronne & de quelques petites portions des Etats d'Autriche en Suabe & sacrifier le reste de ses Pretensions au bien de la Paix, qu'une Puissance, également alliée des deux Cours, moyennera aisément ; & il se formera une Alliance étroite entre l'Empereur, l'Empire & la Maison d'Autriche, pour assister celle-ci en tous tems contre les Entreprises de la Porte.

6. Comme la Silesie & la Moravie font partie du Royaume de Boheme, on y trouvera de quoi reconnoître le secours de quelques Puissances.

7. L'Empire étant pacifié, il ne sera pas difficile de regler les autres pretensions, sur tout celles du Roi Catholique, qui se trouvent contradictoires avec celles de Bavière, car il n'y a que l'un des deux qui puisse être le véritable héritier.

8. Suivant un Plan dressé à ce sujet, il en coutera quelque chose en Italie, où on rétablira le Trône de Lombardie en faveur d'un Infant d'Espagne ; mais l'exécution rencontrera des difficultés de la part de la Cour de Turin.

9. Pour l'exécution de ces divers projets, il s'agissoit d'empêcher la Cour de

de Vienne de recevoir des secours de tant d'Alliez ; on y a pourvû par un Traité avec celle de Saxe ; en faisant déclarer la guerre à tems à la Russie ; & en envoyant une Armée dans la basse Saxe & une autre au delà de Rhin, pour couper le passage aux secours des autres Alliez de cette maison ; & pour déterminer en même tems &c.

10. On nous a déjà insinué d'écrire à nos Cours afin que tous les Plenipotentiaires se trouvent ici rassemblez, sans perte de tems ; ainsi l'Élection ne tardera plus, on prepare tout pour la Reception de S. A. E. de Mayence.

11. Tout ce grand projet raporté ci-dessus va peut-être être renversé au moins en partie, puisque nous recevons des avis que la Reine de Hongrie & le Grand Duc son Epoux, ont enfin écrit au Roi de France, & qu'ils provoquent à son Alliance dans les conjonctures présentes, en lui rapellant la confiance que le feu Empereur a toujours eue en Sa Maj. Très-Chrét. &c. Comme la Cour de France avoit été piquée de ce que la Reine de Hongrie, avoit temoigné plus de confiance pour ses anciens Alliez que pour elle, il pouroit ariver que, l'aïant amenée au point où

on la vouloit, on enramât une Négociation, qui pouroit donner le tems de prendre d'autres mesures.

Memorandum. L'arivée du C. Colloredo à Breslau, 2^o. propositions envoyées à Paris. 3^o. Entretien de Mr. Wasner avec son Emin. 4^o. Déclaration qui lui est remise par Mr. Arnelot à qui il avoit demandé une réponse Cathégorique au sujet de la marche des Troupes Françoises, & qui contient 7. points. I. La fidelité du Roi à remplir ses Engagemens. II. Les Traitez en vertu desquels il est lié à la Maison de Bavière. III. Que l'Electeur à réclamé le secours & l'appui de Sa Maj. pour obtenir justice sur les pretensions de sa Maison. IV. Le Traité de Westphalie dont le Roi est garanz. V. En vertu duquel Sa Maj. est obligée d'assurer la liberté de l'Electon de l'Empereur. 5^o. Liste de Hanovre pour former une Armée de 100. mille hommes. 6^o. Projets contre Bremen & Verhden . . par raport à la Pomeranie par raport à Berg & Juliers par raport à la Courlande . . Guerre entre la Perse & la Turquie certaine . . Affaire de Russie &c.

Les

Les tristes nouvelles de Vienne provoquent nos larmes. Helas! quel catastrophe! demolir les maisons, & renverser les plus beaux édifices pour se mettre à couvert d'un Ennemi qui ne pense peut-être pas si mal, & qui se feroit contenté d'investir cette pompeuse Residencé des Empereurs defuncts, sans y faire d'autre dégât; n'est ce pas un peu trop precipiter le malheur de tant de bons sujets qu'un pareil sort accable.

Comme j'étois à Vienne & que je fus que ces magnifiques Fauxbourgs fûrent deja ravagés de cette facon à l'approche de l'Armée Turque l'année 1683. je m'échappois de dire à un ami, qui fit le tour avec moi: s'il n'étoit pas possible de les faire environner par un bras de la Danube: vût que la ville étoit située dans une plaine, & que le prix des maisons, qu'on alloit abattre, eût suffi pour creuser un lit à recevoir de l'eau.

Je suis seur qu'on ne rasera jamais les fauxbourgs de Paris, de Londres & de Berlin, en cas d'un siege; On laissera prendre l'habit, avec le manteau, pour les conserver tous deux.
Les Capitales ne sont pas faites pour
tenir

tenir tête à une Armée. L'ennemi même a un intérêt secret pour en empêcher la ruine. La fureur, qui mêt tout en sang & en cendres n'est plus à la mode. On fait, graces à Dieu, entre les Chrétiens, que l'humanité est une vertu. On fait qu'on doit de l'honneteté même à ses ennemis. Il n'est pas non plus d'une sage politique de ruiner un ennemi dont on prétend tirer des avantages. Plus on lui laisse & moins de pertes qu'on lui cause plus il peut se relacher en nôtre faveur. Les humeurs ne s'aigrissent pas tant : on se traite sur le pied des ennemis, qui tôt ou tard seront obligés de faire la paix & de redevenir amis. Voilà mes reflexions sur les cris & sur les allarmes de Vienne, qui me penetrent jusqu'au coeur.

Je finis & suis,

Monsieur.

Le 9me d'Octobre.

*Vôtre tres humble & tres
obeissant serviteur.*

*Chez Antoine Heinscheit Imprimeur
de Francfort sur le Mayn.*

LETTRES CURIEUSES

Pour l'Année 1741.

Servare modum finemque tueri naturam-
que sequi.

Lettre XI.

Du Regime.

MONSIEUR !

J'Ai voulu Vous rendre visite avant hier ; on me dit que Vous aviez pris medicine. Je demandai d'avoir l'honneur de voir Madame : on me repondit qu'elle ne se portoit pas bien, & qu'elle étoit auprès d'un enfant, qui avoit la fièvre. Je m'arrettai dans vôtre basse cour, ou je vis Vôtre laquai tenir un cheval malade, que le marechal fit saigner. J'entrai dans l'écurie, pour voir l'autre cheval : j'y trouvai vôtre cocher étendu sur son lit & près de rendre l'ame. Me voilà dans un hôpital, me dis-je en moi même, sauvons nous. Je gagnai la porte, je rencontrai là une grande fille à l'air pâle & étiq̄ue : elle avoit Vôtre aimable petit . . . à la main. Eh! ma bonne fille, lui disje, qu'est ce que Vous faites dans

Tom. II.

M

vôtre

vôtre maison? Vous êtes presque tous malades? Oui, Monsieur, me repondit elle: il y a deux ans que nous n'avons point donné relache aux Medecins & aux Apoticaire; & cependant il n'y a peut être aucune maison en ville, où bon soit mieux soigné, & ou l'on fasse moins d'excés.

Voilà, Monsieur, une charmante vie pour un galant homme. Est ce pour faire honneur à la belle philosophie que Vous êtes toujours valetudinaire, & que Vous ambitionnés tant de ressembler à Caton, à Ciceron, à Seneque? Si Vous continués, que deviendrés Vous? Un Ombre entre les manes des beaux esprits? Un esquelette pour orner la bibliotheque de Vôtre *Æsculape*: que dites Vous? Ne vaudroit il pas mieux d'être un aimable ignorant? Vous connoissés plus de deux mille auteurs, & Vous oublies là dessus Vos plaisirs, Vos amis & Vous même. Vous savés tant de belles choses & vous ignorés le veritable usage de la vie? Ah! souvenés Vous de ce que dit Horace, Vôtre grand ami.

Inter cuncta, leges & petennctabere doctos

Qua ratione queas perducere leviter avum.
 Sans la fanté il n'y a aucun bien pour nous, plaisirs, honneurs, richesse, sciences;

ces, rien ne peut nous satisfaire.

Cependant, quand on est jeune on se pique d'être robuste : on fait une dépense généreuse de sa santé: les exercices les plus fatiguans, les voyages hors de saison, le goût de s'habiller à la mode; mille excès & debauches n'ont rien pour nous effraier. Toutes sortes de passions y accèdent & dérangent par leurs impetuosités une santé minée déjà par le mauvais régime. L'âge où il s'agit de vivre & d'être utile à la société, à sa famille & à soi même vient: mais les forces sont épuisées, le corps est languissant, l'esprit a perdu sa vivacité.

Nôtre devoir, la bienséance, l'amour propre, tout nous engage à nous occuper, à vaquer aux affaires, à ranger nôtre maison, à élever nos enfans. Voilà des soins, de l'embarras, des distractions, des chagrins. Mille maux se jettent sur nous dans l'état de mariage, & nous n'avons plus aucune vigueur pour y résister: nous sommes comme un foible roseau, que le moindre vent fait plier.

Ce n'est pas le cas, Monsieur, où Vous êtes: Vous souffrés en galant homme: Vous portés encore la sérénité de Vôtre esprit aussi loin qu'on peut. Vous

ne songés qu'à le nourrir ; il n'y a que le pauvre corps qui s'en trouve mal. Permettés que je prenne ici son parti : Oui, Monsieur, Vos livres & Vos études Vous font tout le tort, ces sont là vos debauches & vos excés contre la sobriété : si Vous persistés dans ce goût là, Vous gagnerez en moins d'un an tous les maux de la migraine, & Vous deviendrés à la fin hypochondriaque jusqu'à voir des lutins & des spectres, Revelations fort divertissantes pour un homme comme Vous.

Croiés moi, Monsieur, il est tems d'y mettre ordre, ne tardés plus : toutes charmantes, toutes dignes que sont vos Muses, brusqués les sans facon & attachés Vous à des creatures moins spirituelles, si Vous voulés, mais plus salutaires pour Vôtre santé.

Tout ce qui existe tire sa conservation d'un ordre immuable. C'est là le grand sisteme de la nature. Vous voiés que je Vous parle en termes de philosophie. Chaque individu y a sa modification, sa propriété & sa relation avec d'autres individus, qui y influent, ou pour le detruire, ou pour prolonger son existence. Tachons de nous connoître : éloignons de nous tout ce
qui

qui nous menace de nôtre ruine, & n'appetifons que ce qui est convenable à nôtre conservation.

J'ai remarqué que les gens les plus sains & les plus robustes font à l'ordinaire d'un temperament qui profite d'un certain flegme, où les grandes passions ne dominent pas : j'en tire la consequence : qu'il faut, pour se bien porter, avoir l'ame tranquille & l'esprit en repos ; mais c'est là la grande science : elle est sur tout fort rare parmi les gens d'esprit, qui ont des grands sentimens & beaucoup de vivacité. Si vôtre philosophie ne vous en a rien appris encore, je vous renvoie à l'école des Chrétiens, qui en savent plus loin que Platon, Zeno, Socrate, Epicure & Senéque.

Vous êtes né sensible : la moindre chose vous peut mettre en mouvement, la raison y intervient, elle vous ordonne de plier & de moderer vos transports. Vous le faites ; mais vous enragés en secret. Vous voies tout ce qu'il y a de plus touchant dans les injustices des hommes, Vôtre cœur s'en ressent avec tant plus de peine, une malheureuse delicateffe vous expose à tout ce qu'il y a de plus vif dans les senti-

M ;

mens,

mens, Vos livres & Vos études ne vous font ici d'aucun secours, vous en nourissez encore cette sensibilité qui Vous prépare des nouveaux maux & cause enfin la destruction de vôtre existence.

Pour le rétablissement & la conservation de vôtre santé, je ne vous adresse ni à Hippocrate ni à Galene: je ne connois ces grands hommes que par renommée, c'est à Louis Cornaro, que je Vous renvoie: c'est son exemple que je Vous propose aussi bien qu'à moi. *L'homme dit il, ne peut avoir de meilleur Medicin que soi même, ni de preservatif plus souverain que le régime, chacun doit se connoître & régler sa vie sur le niveau de la raison.*

La nature qui conserve tant qu'elle peut tout ce qui a l'estre nous apprend, elle même, comment nous devons nous gouverner. . . Une vie frugale & réglée nous preserve des humeurs qui causent nos infirmités, elle nous garantit par consequent des maux qu'elles engendrent. La sobriété, qui sert de frene à nos passions conserve la santé & elle est aussi aussi sainte qu'utile &c.

Sans vous conseiller de peser, comme ce sage, la balance à la main, ce
que

que vous mangerés , imitons son régime en general : proportion nons la quantité & la qualité des alimens à nôtre temperament & à nôtre besoin. Retranchés pour cette fin Vôtre cuisine : les jours maigres valent mieux que les jours gras : La cucina piccola fa casa grande & les Espagnols disent : *Si disminuyes las cenas, disminuyeras tus enfermedades, aumantaras el ingenio, evitaras la luxuria, alargaras tu vida.* Des gens, qui ne travaillent pas beaucoup ne doivent manger que peu. Vous vous abstiendrés des viandes salées, des fricallées, des ragoûts, des patisseries des gâteaux, des confitures, des fruits crus : ii. du vinaigre, du sucre, du laitage, de la graisse, du poivre, du gingembre & de toutes les aromates qui nous viennent des Indes. La plus simple nourriture est toujours la meilleure : du pain, des potages, des oeufs frais, du chevreau, du mouton, du volail, des poullets, peu de poisson, beaucoup de gibier, peu de viandes cuides, beaucoup de rotis : Le tout uniforme & sans melange, assaisonné d'un bon vin de Bourgogne. Voilà vôtre table.

Pour

Pour le Théé & pour le Caffée je ne
fai qu'en dire :

Il m'a fait trop de bien, pour en dire du mal.

Il m'a fait trop de mal, pour en dire du bien.

Il y a des gens qui pretendent, que depuis que la mode ait introduit cet usage fatal, nous avons tous des esto-macs de papier, en comparaison de ceux de nos venerables aieux : que le nombre des medecins & des Apoticaï-res s'éroit accru au double, & que nous avons des maladies d'un genre nouveau inconnues aux Anciens. On n'en meurt pas, à ce qu'ils disent, mais on traîne une vie foible & languissante. Moderons en l'abus, si nous ne voulons pas augmenter le grand nombre des valetudinaires.

Pour bien diriger l'oeconomie de Vôtre corps, donnés lui de frequens exercices Sortés souvent & profités sagement des plaisirs de la vie. Fuiés sur tout le chagrin, & repouffés avec un coeur ferme & relaché les tristes accès de la melancolie. Il n'y a rien tel que le contentement : Tachés d'aquerir ce grand tresor & croiés moi qu'il vaut toutes Vos sciences. Je suis avec un grand envie de Vous donner un bon exemple.

Monsieur.

*Vôtre tres humble & tres
obeissant serviteur.*

*Chez Antoine Heinscheit Imprimeur
de Francfort sur le Mayn.*

LETTRES CURIÉUSES

Pour l'Année 1741.

Dum pacis amans intueor agrum
Odi civitatem & rus meum defidero.
Injustissima hominibus possessio est ager ;
Ea enim quibus eget natura profert abunde :
Triticum, oleum, vinum, caricas, mel.
Argentea autem vasa atque purpura
Ad Tragoediam usum habent idoneum, non
ad vitam

Aristoph.

Lettre XII.

De la vie champêtre.

MONSIEUR !

JE Vous vois dans cette condition
heureuse, où le sort a mis de dis-
tance entre les grands & les petits.
Vous n'avez pas cet embarras de
richesses, qui accable les uns ; & Vous
ne sentes pas les peines, que l'indigen-
ce cause aux autres. Un couple de
chevaux, un cocher, deux laquais, voi-
là Votre maison. Un galant homme,
qui connoit le train de la vie, n'ambi-
tionnera pas d'avantage.

Avec tout cela, Vous ne connoissés

Tom. II.

N

pas

pas encore le véritable usage de la vie, ni ses innocens plaisirs. Bien boire & bien manger est un plaisir trop sensuel, qui n'intéresse pas assez l'esprit de l'homme: il faut le mettre de la partie, si bon veut le contenter: il lui faut pour cela des choses qui se rapportent à sa nature. L'étude des belles lettres, la recherche de la vérité, la connoissance d'un Dieu tout puissant & tout adorable, l'amour de s'attacher à lui, le plaisir d'admirer ses ouvrages: La sagesse d'observer ses loix voilà des sujets, qui attireront son attention, & qui rempliront ce vuide, que nous sentons toujours au fond de notre ame, au milieu même des plus grands divertissemens: Joignez y la liberté & l'indépendance, avec tout ce que la vie a de plus doux & de plus aimable. Ou croiez Vous, Monsieur, que Vous puissiez goûter ces avantages avec moins d'empêchement & de trouble? Sera ce dans la ville, ou à la campagne? mettons le genre de vie de l'une de niveau avec celle de l'autre, & voyons le quel de deux emportera.

Dans la ville Vous ne recevez les influences du ciel que par une espèce de tuyau. L'air y est presque toujours

in-

infecté par les exhalaisons de Vos voisins & par les ordures qui coulent dans les rues. Un humide sensible & desagréable, qui sort des murailles, pénètre jusques aux os, & rétrécit les pores, qui font transpirer le corps. Pendant le jour Vous apprehendés des visites, qui Vous ennuient ; & pendant la nuit Vôtre sommeil est troublé par les cris des yvrognes & quelque fois par des allarmes de feu : les voleurs y sont plus frequens ; & le bruit des charriots, des carosses, des chevaux, des anes & des hommes, qui occupent les rues, ne cesse jusques abien avant dans la nuit, & revient souvent avant l'aube du jour. Boileau nous en fait une description pathetique danssa VI satyre, quand il parle du fracas qui regne à Paris

Qu'un affreux ferrurier, que le ciel en courroux
A fait, pour mes pechés, trop voisin de chés nous.
Avec un fer maudit, qu'a grand bruit il aprete,
De cent coups de marteau me va fendre la tête.
J'entens déjà par tout les charetés courir :
Les massons travailler, les boutiques s'ouvrir &c.

La mode, ce tyran des hommes, y
exerce son ridicule empire : la bourse,
la commodité & la santé en souffrent ;

N 2

mais

mais n'importe : il faut faire comme les autres, fissent ils aussi le plus mal du monde. Il y a des politesses, qui coûtent le repos aux honêtes gens ; & des bienseances, qui font mourir les malades : Enfin, il y a des ceremonies, des facons, des riens, qu'on y observe avec plus de rigueur que la religion, l'humanité & la justice. Voilà le train de la ville.

A la campagne on peut vivre comme on veut : sans s'embarasser de ce miserable qu'en dirat, on on est son maitre, & la nature nous sert pour nous procurer tous les agrémens d'une innocente vie. On n'est responsable de ses Actions qu'a Dieu : on jouit de cette heureuse liberté, qui est le grand bien de l'homme sage : La société des mechans n'infecte pas nos coeurs de ces passions turbulentes, qui nous rendent malheureux. L'attrait des faux biens n'irrite pas nos desirs : on vit content de son sort, & on ne craint pas l'avenir, parcequ'on attend tout de la providence : On n'y brule que de chastes amours : on n'y connoit ni les sales voluptés, ni la coquetterie : les visages s'y montrent sans fard, embellis de la seule nature : on
se

se lie à une femme fidele & on élève ses enfans dans l'innocence. Les variétés continuelles de la compagne nous tiennent lieu des plus beaux spectacles & des plus brillantes assemblées ; l'oëconomie fait nôtre occupation & nous divertit en nous faisant travailler : Si nous voions augmenter nos biens & nos revenus, nous en sommes redevables à nôtre menage, à nôtre industrie & à cet esprit d'ordre, qui peut enrichir le sage à peu de fraix. C'est un vrai plaisir de contribuer ainsi à son propre bonheur, sans bassesse, sans fraude & sans avarice. L'équité & l'amour du prochain sont les regles de nos actions. Un campagnard fait proportionner sa dépense à son revenu, & quand il jouit de ses biens, il en fait jouir toute sa famille, toute sa maison & souvent aussi tout son voisinage. Tous ses plaisirs sont naturels : la folle ambition ne trouble point son repos : il n'est pas embarrassé de ses richesses ; & quand il donne des repas à ses amis, il n'y cherche pas à briller par des mets nouveaux & recherchés : Son étable, son jardin, sa cave & sa basse cour fournissent

abondamment dequoi faire bonne chere. Ses habits portent l'air de la saison : ils dementent quelques fois la mode; mais ils ne laissent pas de bien vestir le corps & d'etre propres. L'air, l'exercice, le contentement & la frugalité entretiennent le corps dans sa vigueur naturelle, & si par accident quelque maladie survient, on ne devient pas d'abord la proie des medecins qui avancent nôtre trespas, par des remedes, qui leur sont aussi inconnus que nos maux. On se traite de regime, on y joint quelques simples domestiques, & si l'on meurt enfin, on meurt, je crois, avec moins de peines; & l'ame, en sortant du corps, n'est pas angoisée par mille maudites politesses, que l'usage a introduit dans les villes. Enfin, c'est à la campagne, où l'on peut vivre & mourir tranquillement. C'est là aussi où je me prépare de passer, le reste de mes jours, & où je racherai au moins d'imiter les grands hommes, auxquels le sort m'a refusé de ressembler d'une autre façon.

Remo-

Mais je ne finirois point, si je devois Vous citer les beaux passages de ces grands Poetes où je pourrois encore ajouter les belles pensées de Cicéron, de Pline, de Senéque & de Columella, au sujet de la campagne Voilà mes sentimens : mon exemple Vous en prouvera la sincérité. Vous ferés ce quil Vous plaira ; mais crorés moi, un beau bien de campagne, dans le voisinage de la ville feroit Vôtre affaire. Vous y pourries jouir en même tems des agrémens de la société & des douceurs de la retraite. Je suis toujours

Monsieur.

*Vôtre tres humble & tres
obeissant serviteur.*

*Chez Antoine Heinscheit Imprimeur
de Francfort sur le Mayn.*

LETTRES CURIEUSES

Pour l'Année 1741.

Utilitatem publicam, diuturna non convenit
iudificatione differri. *Cassiod.*

Lettre XIII.

Nouvelles de Francfort.

MONSIEUR !

Fatigué enfin de tant de spectacles qu'on a vu ici depuis peu, je me donne du relache pour Vous écrire. Mon imagination est encore si troublée par la diversité de ces pompeuses ceremonies, que je ne sai ou commencer, pour Vous en donner une description exacte. L'entrée de S. A. Electorale de Majence a été des plus superbes, elle sera mise en taille douce. de même que les divertissemens que S. E. Monfr. le Marechal de Belisle donna ici à la fête de son Roi. J'aurai l'honneur de Vous les envoyer aussitôt que les estampes seront achevés. Les desseins de ces planches, ne sont pas géométralement exacts : On a ag-

Tom. II.

O

gran-

grandi les objets en quelques endroits & on les a diminués en d'autres: Cela me fait connoître, qu'il y a peu de foi historique dans ces sortes d'ouvrages.

S. A. El. de Majence n'a reçu les visites de la part des Ambassadeurs étrangers, que trois ou quatre semaines après son arrivée: soit, parce qu'elle étoit incommodée d'un hume, ou parce qu'il se rencontreroient plusieurs difficultés touchant le ceremoniel. Enfin le 8^{me} de ce mois les Ambassadeurs Electoraux, étant en conference, il fut résolu entr'autres, qu'on accorderoit à l'Ambassadeur de France le même ceremoniel, qu'on a accordé ici l'an 1657. au Marechal Duc de Grammond, à la diète de l'élection de l'Empereur Leopold I. En conformité de cette conclusion le Maréchal Comte de Belisle, donna la premiere visite à S. A. Electorale le 10^{me} à 11 heures le matin; & comme le ceremoniel fût réglé, à l'égard de l'Ambassadeur d'Espagne, sur celui du Comte de Penaranda, qui étoit ici dans la même qualité à la susdite diète; & que celui qui fût observé avec le Nonce du Pape

Pape, revient à peu près à la même chose ; je Vous donnerai une petite description de la visite, que ce dernier rendit à l'Electeur le même jour, que Mr. le Marechal lui fit la sienne :

Le Nonce envoya le matin chés le Grand Chambellan de S. A. El. pour à sçavoir à quelle heure il pourroit avoir l'honneur de la voir. L'Electeur lui envoya une demie heure après un de ses chambellans, pour lui demander s'il seroit de sa commodité de le venir voir à 4. heures l'apresmidi. Le Nonce s'y rendit à l'heure marquée, dans un carosse à 6 chevaux, orné de peintures & de sculptures le plus artiffement du monde & garni en dedans & eun dehors de velours rouge brodé en or relevé en bossé : les harnois étoient aussi couverts de velours rouge, brodés en or. Le Nonce étoit en robe violette rochet & mossette. Quatorze valets de pied, habillés de verd avec des galons d'or, entremelé de velours sur toutes les tailles, precedoient le carosse du Nonce. Deux autres valets de pied marchoient aux porrières du carosse & aux deux cotés 6 pages, dont les justau corps étoient de velours

verd garni d'un point, d'Espagne d'or, & la veste de drap d'or. Deux autres carosses chacun à 6 chevaux, suivoient dont le premier étoit garni de velours jaune brodé d'argent & occupé par le Comte de Piazza, l'Abbé de Gyrami & deux Gentilshommes. Dans le second étoient les 2 Secretaires & le gouverneur des pages. La cour de S. A. El. étoit en habits de Gala: la livrée étoit rangée d'un côté, de la porte, & un detachment de Dragons à pied étoit posté de l'autre côté le mousqueton sur le bras & l'officier qui salua l'épée à la main. A l'approche du Nonce l'Electeur se trouva à la descente du carosse avec toute sa cour, rangée de deux côtés de la porte & derriere la garde du corps. Les deux Abbés Emaldi & Mansi, Cameriers d'honneur du Pape, avec d'autres personnes de la suite du Nonce, avoient pris les devants & le rejoignirent en cet endroit. Après les premiers complimens faits de part & d'autre, l'Electeur & le Nonce se couvrirent & monterent l'escalier de front. Celui-ci aiant la main & le pas aux portes. Il y avoit deux fauteuils sous un Dais dans la cham-

chambre d'Audience, dont le Nonce prit le premier & l'Electeur le second. Ils se decouvrirent tous deux & resterent decouverts jusqu'a la fin de l'audience. S. A. El. reconduisit S. E. à son carosse, & ne se retira qu'après qu'elle l'eut vu partir : L'Electeur étoit en robe *Talare* & en manteau, dont la queue étoit portée par un page, de même que celle de la robe de Monseigneur le Nonce. Tout le monde y admira la magnificence & le grand goût italien.

Le Comte de Montijò fit sa visite solemnelle à S. A. El. le 15^{me} le matin à 11 heures: ses gens n'étoient que dans leurs habits ordinaires, à l'imitation de ce que fit dans cette occasion le Marechal de Belisle. Cela n'empecha pas qu'il n'y eut du brillant dans son train & dans ses equipages ; Deux carosses à 6 chevaux prirent le devant : 4. Courreurs avec 20 Laquais suivirent, 12 pages avec leur gouverneur & quelques gentilshommes précéderent à pied le carosse de l'Ambassadeur : un ecuyer de la Reine marcha à côte de la portière

O ;

avec

avec 6 Heiduckes, suivis de deux autres caroffes à 6 chevaux, dans lesquels étoient les principaux Seigneurs de la Suite de l'Ambassadeur. L'Ambassadeur fût recû de S. A. El. de la même maniere que le Nonce & le Marechal de Belisle.

Le 14^{me} le même Ambassadeur eût son entrée publique, il fut recû du Comte de Pappenheim à un coup de mousquet de la ville : & de la cavallerie de la bourgeoisie à une demi, heure deici, où l'Ambassadeur avoit diné à la maison du maitre des forers. Le train y commença & fut conduit en bon ordre jusques dans la maison de l'Ambassadeur. L'affluence du peuple fût par tout extraordinaire, car on s'attendoit à quelque chose de grand & de magnifique de la part de cet Ambassadeur. Il y avoit véritablement de la grandeur & de la richesse en tout : l'Ambassadeur, étoit dans un caroffe à 8 chevaux, l'equipage & la livrée étoit superbe, de même que l'habillement de ses Officiers & de ses Pages,

Mais rien n'approchoit à la magnificence de la fête, qui se donna les deux
jours

jours suivans, pour célébrer celle de la Reine d'Espagne. Comme il y en aura des descriptions imprimées, j'aurois l'honneur de Vous les envoyer.

Il ne me reste que de Vous communiquer mes petites observations, que j'ai fait au sujet de ces grandeurs humaines, pour en tirer un peu dans V^{otre} esprit philosophique : je ne Vous cache pas ma pensée, que malgré ce goût extrême, qui m'entraîne encore pour tout ce qui est beau & magnifique ; je ne laisse pas d'y entrevoir quelquefois un peu de ridicule, & souvent même de la petitesse, où il me semble que la raison de l'homme se dégrade en quelques manières de cette élévation, pour laquelle il me paroît qu'elle devoit s'employer. J'aime qu'on donne quelque fois du spectacle au peuple : il y a des raisons politiques, qui engage les Grands à lui donner ces sortes de plaisirs ; mais il faut. 1.) qu'il n'y ait rien de pueril 2.) que le bon ordre y brille avec le bon goût 3.) Que la dépense ne soit point à charge au public. Sans cela, je ne saurois les approuver. Hier on vit ici la première conférence solennelle de la part de S. A. El. & des
Am-

Ambassadeurs électoraux à la maison de Ville pour l'Élection d'un nouvel Empereur. On y remarqua une véritable magnificence & un ordre charmant. Le train de l'Électeur sentoit son Prince: les Ambassadeurs de Hanovre avoient les plus beaux chevaux, les Bavarois les plus lestes équipages. Ceux de Treves la plus riche livrée & ceux de Brandebourg le moins de suite. Ces derniers supposent apparamment qu'on fait assés que le Roi leur maitre ne manque point d'argent, dont il fait un tres excellent usage & que ses armées font la plus belle figure au monde. J'ai l'honneur d'être.

Monsieur.

*Vôtre tres humble & tres
obeissant serviteur.*

*Chez Antoine Heinscheit Imprimeur
de Francfort sur le Mayn.*

LETTRES CURIIEUSES

Pour l'Année 1741.

O fortunati Mercatores !

Horat. Lib. Sat. 1.

Lettre XIV. *

Éloge du Banquerouttier

MONSIEUR !

ON m'a écrit, que scandalisé des
frequentes banqueroutes arri-
vées depuis peu à . . . on tra-
vailloit à y remedier par des loix ri-
goureuses & par une meilleure poli-
ce. Hélas ! A quoi s'amusent ces Ma-
gistrats ? Si on vouloit réformer les
grands abus dans une République, on
en banniroit les plus grands plaisirs,
& les plus aimables désordres.

Rien ne contribue plus à la circula-
tion des especes qu'un luxe bien étendu.

Tom. II.

P

dû.

* Cette lettre avec la réponse, est du même Auteur, qui vient de nous donner les lettres curieuses : elle la paru dans les Amusemens Littéraires imprimées ici & en Hollande.



dû. Je regarde un Marchand, qui fait une belle dépense, sans risquer que le bien d'autrui, comme un fort galant homme ; il fournit un entretien honête à nombre de bonnes gens, qui vivent pour les plaisirs des autres & qui n'ont que cette ressource, pour ne pas crever de misere. Ma foi, si nos Peres revenoient au monde, ils seroient charmés de nous trouver une figure si brillante avec le peu de biens qu'ils nous ont laissé. Heureux siècle ! où un simple Particulier, qui entend le negoce, peut se procurer les mêmes avantages des personnes du premier ordre. C'est une preuve incontestable, que les sciences se perfectionnent de jour en jour, & qu'à la fin un habile Négociant fera figure, sans avoir un fou, qui lui appartienne.

Vous me direz, que ce Négociant fait banqueroute, qu'il trompe le monde, qu'il vole le bien de son prochain ; mais n'en soiez point fâché : il ne fait qu'en decharger charitablement des gens, qui n'ont pas tant d'esprit que lui, pour le depenser, & pour contribuer à la circulation des espèces. Jugons un peu mieux de ces habiles gens, qui par leur finesse font sauter
des



des coffres forts les beaux écus, tous prêts à se rouiller entre les mains de quelques Avars, qui n'entendent rien à la circulation.

Regardez le pauvre Alpin : il me fait pitié : il a le corps sec, le visage maigre, les yeux enfoncés. Il ne sort jamais, qu'il n'ait toute sa garderoble sur lui. Toujours réduit à sa maigre cuisine, toujours obligé à un travail pénible pour subsister. Le corps de l'Etat deviendrait hypochondre, s'il y avoit beaucoup de membres comme lui ; & qui est cet Alpin ? C'est un homme de mérite, un homme savant, un très habile Avocat ; mais de ces Avocats Chrétiens, intègres & scrupuleux, qui ne se chargent jamais d'une mauvaise cause. Quel innocent ! S'il étoit sage, il apprendroit le commerce, il seroit bientôt une autre figure.

Voiez un peu Clitandre. Quel air empressé, quelle industrie, quelle vivacité ! Les yeux lui roulent dans la tête, il appelle tous les passans, il leur offre sa marchandise, il promet de vendre à bon marché, il jure de la meilleure grace du monde. Quel discours fleuri ! quelles reverences ! quelles soumissions ! pour engager jus-

P 2

ques

ques aux Juifs de faire emplettes chez lui. Mais attendez un peu : bientôt cet homme si poli, si souple, n'aura plus ces mêmes airs de boutique : bientôt l'abondance regnera dans sa maison : on mangera les plus friands morceaux à sa table ; on y boira le meilleur vin ; cette petite creature ne cèdera plus au premier Gentilhomme de la ville.

Voilà Lyfias qui vient de mourir. Jamais Homme n'a mieux fourni sa carrière. Il se fit Marchand, sans avoir rien à lui. Il gagna l'entrée dans une bonne maison, il en obtint la fille ; Son negoce fut établi ; on lui offrit des marchandises de tous côtez ; des gens, qui ne savoient pas où placer leur capital, le sollicitèrent de vouloir bien s'en charger à de modiques intérêts ; il les en débarrassa genereusement & en paya les dettes. Tout alloit bien jusques-là. Madame, qui entendoit tous les jours l'aimable carillon des especes sonnantes, éblouie de cette benediction, se crut en droit de ne se rien refuser. Vaiselle d'argent, pierrieres, étoffes riches, beaux meubles, équippages, bonne chere, parties de plaisir, rien ne manquoit pour satis-
faire

faire son goût. Cependant le negocié prit des caprices, il changea de face. Lyfias fit banqueroute. Cette disgrâce ne tomba que sur quelques benêts, qui furent les dupes de leur credulité. Il promit de les paier; mais il n'en fit rien. Depuis sa mort, la Veuve se tient à ses droits; droits fondez sur certains privilèges, que jadis un fort galant homme, nommé Vellejus, a accordé au sexe. Elle reclame non seulement sa dot, qu'elle fait étendre au double, selon la regle *in favorabilibus*; mais elle gardera aussi la plupart des effets & des meubles, sans compter sa vaisselle d'argent, ses pierreries, ses épargnes & autres acquisitions semblables; tout cela pour avoir employé ses soins & son esprit dans un ménage, qui a fait tant d'honneur à feu Mr. son Mari. Trop heureux les creanciers, s'ils tirent encore neuf à dix pour cent de la masse.

Voilà ce que c'est que d'avoir de l'esprit. Un homme, moiennant un fond d'environ 5000. écus, se tire de la bassesse & en fait vivre noblement. Ce n'est plus le bon vieux temps, où nos timides Ancêtres n'osoient se prévaloir de leur fortune. Ménagers à l'excès, ils laisserent le negocié dans un

état de langueur & de mépris. Un manteau noir, un habit uni, un petit collet, des bas de laine, des souliers, qu'ils portoient plus d'un an, voilà la triste figure qu'ils faisoient. Ils étoient logez dans des maisons simples, où pour tout meuble ils n'avoient que des chaises de noier couvertes d'un couffin de drap, des rideaux d'un ras fin au lit, des noces de Madame, de grandes armoires, un peu de porcellaine & quelques tableaux. Ils avoient une chambre bien nettoïée, où eux mêmes n'entroient que les jours de fête: un petit Comptoir & un Poêle, où le Mairre se trouvoit le soir de compagnie avec sa femme, ses enfans & ses domestiques, pour menager le bois & la chandelle.

C'est bien autre chose aujourd'hui. Un homme qui souvent n'a pas tant de fond, que nos ajeux avoient de revenu, loge dans un palais: ses meubles sont magnifiques, ses habits brillans, sa table est somptueuse; il roule en carosse, il entretient quantité de domestiques, en un mot, il vit dans l'abondance & jouit des mêmes distinctions, qu'on accorderoit au rang d'un Comte.

Parlez moi à present des avantages du Negoce; & direz moi s'il y a des
moïens

moiens plus doux & plus faciles de faire fortune? Le service militaire est sujet à mille dangers. L'homme de guerre expose sa vie, toutes sortes de fatigues le poursuivent continuellement, l'âge le surprend; enfin, roide, cassé, épuisé, on le réduit à une pension, qui suffit à peine pour le faire enterrer honnêtement. Qu'est ce que la vie d'un homme de lettres? S'il est Medecin, sa prospérité depend de la misere du genre humain. Il court les Hopitanz & ne hante que ce qu'il y a de plus triste & de plus affreux dans la nature. Le Juge & l'Avocat se trouvent à la vérité dans une condition plus supportable; mais à moins de se vouer au diable, ils feront toujours triste figure en comparaison des Marchands. Pour Mrs. les Théologiens, ils ont encore un bon métier. Quand on a la memoire heureuse & le son de voix agréable, on gagne aisement la chaire; & il faut avouer, que l'Eglise est une bonne mere, qui tient ses enfans bienchand, pourvû qu'ils sont docils & qu'ils se laissent gouverner.

L'homme de cour est d'une profession agréable en aparence, mais penible en effet. Esclave de la volonté d'un Prince, il ne fait jamais ce qu'il veut, & rarement ce qu'il doit faire. Entouré d'Ennemis qui le flattent, quand il est en grace, & blâmé

blâmé par ses ennemis, quand il est disgracié, brillant au dehors, pauvre au dedans, endetté sans ressource. Reste encore un Gentilhomme campagnard. Mais quelle vie que celle de la campagne! Triste demeure des Misantropes & des Anachorettes, qui ne savent ce que c'est que Plaisirs, Bals, Assemblées, Comédie., Concerts. Amourettes; *Ombre solinghe & taciturni horrori*; où l'on craint de mourir & où l'on s'ennuie de vivre.

Enfin de quelque côté que je me tourne, je ne trouve point de condition plus agréable, ni plus avantageuse, que celle d'un Marchand. N'allons pas Mr. par nos discours caustiques & sévères, troubler les principes d'une si belle vie. Ce seroit renverser le plus brillant système de notre ville.

Vous me direz peut être, qu'il est pourtant malhonnête, de briller aux dépens d'autrui, & que chacun ne devroit employer que son propre fond, sans commettre les sommes qu'on lui a bonnement prêtées. Cela est bon; mais le commerce en seroit gêné, il deviendroit languissant; il n'y auroit plus d'entrepreneurs; personne ne voudroit plus risquer la moindre somme; il n'y auroit plus de ces heureux bouleversemens, qui font que les maisons des particuliers ne s'elevent point au dessus de leur condition. Telles sont les vicissitudes du monde. Nos Aieux ont été pauvres, nos Peres ont gagné du bien, nous allons en carosse, nos Enfans seront remis à pied; & nos petits fils retabliront la qualité de nos grands peres.

Je fais

Monsieur.

*Votre tres humble & tres
obeissant serviteur.*

LETTRES CURIIEUSES

Pour l'Année 1741.

Bonos cives primum natura efficit, adjuvat
deinceps fortuna : omnibus enim bonis expedit
salvam esse Rempublicam !

Cicero.

Lettre XV.

Responſe à la précédente.

MONSIEUR !

J'É vous remercie de m'avoir communiqué la lettre, touchant les banqueroutes. Je juge assez bien de l'intention de l'Auteur. Mais je trouve que cet honnête Homme, non plus que plusieurs autres personnes, nées à la campagne, ou loin des Villes marchandes, ne fait pas bien ce que c'est que le vrai Négoce. Peutêtre, Monsieur, que mes observations là-dessus ne vous paroîtront pas ici hors de saison.

Le Négoce est le moien le plus propre pour rendre un Etat florissant & formidable. Qu'une Contrée porte

Tom. II.

Q

les

les meilleurs fruits, qu'elle abonde en toutes sortes de minéraux & de végétaux, qu'elle fournisse la plus belle laine & la meilleure soie, qu'elle ait des fabriques & des manufactures, qu'est-ce que tout cela, s'il n'y a point de mobile, qui donne le mouvement à tout & qui en distribue à chaque individu, selon le besoin qu'il en a ? Cette distribution ne sauroit se faire sans le Commerce. Un tel País a du grain, un autre de l'huile, un autre du vin ; on échange l'un contre l'autre, on y ajoute des especes ; ces especes sont employées à d'autres marchandises, qui se vendent à leur tour. Voilà la circulation, voilà le grand lien de la société universelle.

Un Marchand qui fait un grand trafic, & qui s'y conduit avec probité, est toujours un Homme fort respectable dans une République. Sa profession n'a rien qui l'avilisse, ou qui le rende incapable de ces grandes Dignitez, qui sont attachées aux autres états.

Déjà du temps de la superbe Tyr, les Marchands étoient des Princes, & leurs Facteurs les plus honorables de la Terre, selon Esaie. c. 23. 2. Les vieux Romains, quoique jaloux de la gloire

gloire de leurs armes, estimoient beaucoup le Commerce. Cicéron dans plusieurs de ses Oraisons, & principalement dans ses Verrines, parle avec les plus grands éloges de divers Chevaliers Romains qui exerçoient le Commerce il nomme entre autres Lucius Praetius, qui faisoit un grand négoce à Palerme, & Quintus Murius, qui négocioit de même à Syracuse. Mais il faisoit une grande différence entre un Marchand qui négocie en gros & un Marchand qui vend en détail, c'est à dire, entre le Négociant & le Mercier. *Marcatura*, dit-il, *si tenuis est, sordida est : si magna & copiosa, videtur jure optimo laudari.* lib. r. de offic. Cicéron avoit bien raison de parler ainsi. Car, pour faire un grand négoce, il faut avoir de l'esprit, une connoissance étendue & beaucoup de bien.

L'Angleterre, l'Espagne, le Portugal & les Républiques de Hollande, de Venise, de Genes & de Suisse, regardent le négoce comme l'ame de leurs Etats. L'Empereur Leopold accorda des titres de noblesse à tous les Négocians en gros, qui s'établirent à Vienne ; & depuis que les Fugger &

les Schmettau sont devenus illustres par le Commerce, on ne s'étonne plus de voir dans les grandes Villes d'Allemagne plusieurs Maisons Marchandes, qui se sont annoblies par le même canal. Louis XIV. établit dans les Villes franches de Normandie cinquante Nobles, avec la permission de continuer leur commerce & trafic, durant leur vie, sans que le fait de Marchandise leur pût être imputé à dérogeance ni à leurs Décendans. Dans la Suisse, d'où en partie l'ancienne Noblesse fut bannie, les meilleures Familles, à l'exception de trois ou quatre, sont dans le négoce: aussi jalouses de leurs fabriques, que des emplois qu'elles briguent dans le Sénat. En Hollande & en Angleterre, il n'y a presque point de Seigneur, qui n'emploie une portion de ses richesses dans le négoce, & qui ne fasse voler quelques pavillons sur Mer. Monsieur de Larroque dans son Traité de la Noblesse dit, que les jeunes Gentilshommes Anglois remplissoient la plus grande partie des boutiques de Londres, sans préjudicier à leur condition. Les Nobles de Venise & de Genes, qui est-ce qui leur conteste leur Noblesse, à cause

causé qu'ils négocient, si ce n'est ce nouveau Roi Romanesque des Corfes, Theodore, dans son Manifeste adressé aux Génois ? *Apud Venetos & Gennenses. dit Poggi, Nobiles quoque mercaturam exercent, citra vituperium & nobilitatis detrimentum. V. E. Tr. de nobil.*

Il est vrai que les loix & les coutumes de l'Empire déclarent qu'un Gentilhomme, qui entre dans le Commerce, est dechû de ses droits & prérogatives. *Non bene conveniunt vilis mercator & idem nobilis.* Cette opinion, comme plusieurs autres, nous vient encore du Droit Romain. *Vid. l. nobiliores 3. C. de commercio & muneribus. Id. l. 6. C. de dignitate. l. unic. C. de perfect. dignit.* Mais entrons dans la raison, qui a porté les Législateurs à défendre le commerce aux Nobles. C'est *ex lege 3. §. 1. ff. de muneribus & honoribus*, que nous la pouvons tirer. Cette Loi ordonne que les Nobles, qui ne vivent pas noblement, ne devoient point jouir de leurs privilèges ; c'est ici *ratio legis*. L'affirmative n'a pas moins lieu que la négative. C'est qu'un Gentilhomme, qui vit noblement ne perd point la jouissance

Q3

de

de ses privileges ; c'est la premiere proposition. Un Gentilhomme qui fait un grand négoce vit d'ordinaire très-noblement, & ne fait rien, qui puisse avilir sa condition. Voilà la seconde proposition ; la conclusion en est juste : donc il ne sauroit perdre ses privileges, ni déroger par là aux titres de sa noblesse. *Mercatura enim non est actus immediate nobilitati contrarius. Nolden ad l. all. 3. C. nobil.* Il est vrai qu'un Gentilhomme, qui négocioit du temps des tournois, n'y étoit point admis. vid. *Ursprung des Adels durch Reinhard Grafen zu Solms.* art. 11. C'étoit Maitre Philippe, le Secrétaire de Henri, qui fut l'Auteur de ce onzieme article. La plupart de nos Jurisconsultes se déclarent de même sur ce chapitre contre les nobles qui négocient. vid. *Tiraquel. de nobil. c. 27. n. 7. Strach de mercatura. part. 3. n. 14. id. Keckermann pol. lib. 1. c. 14. Lerch de ordin. equestr. p. 1. n. 18. Knipschild l. 1. c. 13. §. 132. & seq.* Mais tout ce qu'ils disent ne doit pas être interprété autrement, qu'entant que les Nobles cessent de vivre noblement. Par conséquent, un Marchand en gros, qui *vitam nobilitati decentem non deserit ;*
 Nol.

Nolden de statu nobilium l. 2. §. 99. ne peut pas être regardé comme dérogeant à la noblesse. v. *Bocer de regalibus, cujus verba sunt* : cap. 11. n. 55. *Si quis mercaturam exerceat valde magnam & preciosam, non vilem, nihil derogari eorum nobilitati existimat.* *Math. de Afflict. ad r. Quis dicatur* n. 16. lib. 2. feud. Cette opinion est favorisée aussi par *Stephan de nobilitate* cap. 7. n. 13. & *Braun Adel Europa* c. 9. §. 116. Remarquons bien que je parle ici d'une Noblesse, *quibus non est altis inclytum titulis genus* ; car pour ce qui est de la grande Noblesse, j'entens les Comtes & les Barons de l'Empire, qui jouissent du droit de l'immédiété, le commerce les dégraderoit sûrement ; & on n'a point d'exemple non plus que des personnes de cette qualité aient donné dans le Négoce. Quoique je connoisse des Décendans de très-illustres Maisons, qui par de grands revers de fortune dans les Pais Bas, ont été réduits à embrasser ce moien-là pour se soutenir.

Avant le temps de Charlemagne, un extreme désordre regna dans toutes les Provinces Germaniques. On ignore
plei-

pleinement ce que c'étoit que le Commerce, On vivoit dans une espece de barbarie & de rudesse. On avoit si peu de connoissance des arts & des sciences, qu'il ne nous reste pas même quelque miserable chronique d'un âge si obscur. Un Voisin ravageoit le País de l'autre. Les Hommes plus féroces que les Bêtes sauvages s'entretuoient mutuellement, sans autre formalité de droit, & sans reconnoître aucun Juge. Les grands chemins étoient couverts de voleurs & de brigands, & il n'y avoit pas de sûreté, même dans les Bourgs, ni dans les Châteaux situez au milieu des Forêts, ou sur les sommets des Montagnes. Les Hongrois, les Vandales, les Obotrites & les Danois faisoient des incursions continues sur les Terres de l'Empire. Enfin Henri l'Oiseleur, pour y rétablir l'ordre & la sécurité publique fit bâtir plusieurs Villes. Alors à la verité il n'y eut pas encore un grand commerce. Les nouveaux Habitans des Villes ne firent proprement que la Garnison du País. Tout s'exerçoit aux armes & aux tournois. Il n'y avoit que des Vivandiers & de petits Marchands, qui vendoient les denrées les plus nécessaires à la vie.

Le reste suivra.

Suite de la lettre XV.

Enfin, vers le quatorzieme siecle, l'Empire prit une autre face. Le Commerce s'établit à mesure que la Navigation se perfectionna, & lorsque la boussole montra le chemin à des terres inconnues. Un nouveau Monde fut découvert, une infinité de choses rares & utiles furent apportées aux Villes Maritimes; les Villes voisines en profiterent à leur tour. Les richesses s'augmentèrent par tout. On vit Florence, Venise, Genes & Anvers s'eriger en villes puissantes & superbes. Les Nobles, pour y soutenir l'éclat & la prééminence de leur condition, équipèrent des Vaisseaux, établirent des comptoirs & réglèrent le cours du change. Lisbonne, Seville, Marseille, Londres & les Villes Hanseatiques suivirent peu après l'exemple de ces autres Villes. On commençoit à sentir les douceurs & les agrémens d'une vie réglée & tranquille. Cette passion farouche & sanguinaire pour les combats se changea en humanité; les Moeurs, les Sciences, les Beaux Arts s'introduisirent avec le Commerce, & voilà comme, bien loin d'être contraire à la No-

Tom. II.

R

blessé

blesse, il en a relevé au contraire la magnificence & le mérite. *Divitiæ enim nobiles reddunt nobiliores*, au lieu que, selon Juvenal,

Haud facile emergunt quorum virtutibus obstat

Res augusta domi.

Un Marchand qui négocie en gros a souvent plus de revenu qu'un Noble de campagne n'a de bien en fonds de terre. Il fait vivre beaucoup de monde, au lieu que l'autre se voit souvent forcé d'être à charge à ceux mêmes qu'il devoit protéger. L'un n'a besoin que du tiers de ses rentes, pour vivre en Gentilhomme ordinaire, & l'autre, quand il dépense tout ce qui lui revient, ne vit qu'à peine en Bourgeois distingué. L'un enrichit l'Etat & lui laisse dans ses Enfans des Citoyens opulens; l'autre l'appauvrit & lui laisse souvent dans ses Fils de tristes Sujets, pour manger les pensions publiques & pour fournir des Cadets aux Régimens des Princes.

Mais où m'entraînent mes antitheses! J'imite presque l'Auteur de la lettre, qui mêt le riche Marchand en parallèle avec l'Homme de lettres indigent & misérable; il parle de même du
Gen-

„resserré, si on n'y attache pas de l'
„honneur. Il est aisé de comprendre
„qu'il n'est pas possible d'exceller dans
„le commerce, si l'on n'y apporte beau-
„coup d'esprit. Quelle habileté ne
„faut-il pas avoir, pour connoître le
„génie des différentes personnes, avec
„qui l'on est obligé de traiter, & pour
„s'y accommoder ; pour placer l'exé-
„cution de ses projets dans des temps
„propres, pour en prévoir les incon-
„véniens & pour y remédier, enfin
„pour pénétrer le secret de Concur-
„rens étrangers, qui ont les mêmes
„vûës, & pour les prévenir. Mais ce
„qui, plus que tout le reste, élève infi-
„niment le Négociant au dessus des
„Artisans, c'est qu'il n'a point de voie
„plus courte ni plus seure, pour réussir
„dans son commerce, qu'une grande
„réputation, & que cette réputation ne
„s'acquiert, que par une probité, qui ne
„se dément jamais & qui est exempte
„du plus leger soupçon. En effet l'ame
„du commerce est la bonne foi. C'est
„elle qui donne la confiance, qui fonde
„le credit, qui engage aux préférences,
„en un mot, qui forme le lien de cette
„fraternité si nécessaire entre les Cor-
„respondans. Il est donc vrai qu'on
„ne

„ne peut jamais être très-avancé dans
„le commerce, fans être un très-hon-
nête Homme.

Quant au Marchand Banqueroutier,
les Loix le condamnent, & tout Avocat
que je suis, je n'aimerois pas à me char-
ger d'une aussi mauvaise cause que la
sienne.

*Expertes furandi homines hac imbuunt arte
Mercurius Maja genitus.*

La profession ne fait par le mal
honnête homme. Un méchant Ban-
queroutier auroit mal agi dans tout
autre état qu'il auroit pu embrasser.
Il mérite d'être sévèrement puni, fans
qu'on lui fasse le moindre quartier :
Il convient, selon l'équité naturelle,
que sa Femme & ses Enfans portent
les tristes effets de sa mauvaise con-
duite plutôt, que ses innocens créan-
ciers. Car quoiqu'on en dise, la fem-
me contribue d'ordinaire beaucoup
par ses vanités & par son mauvais
ménage aux disgraces du Mari ; & les
Enfans n'ont point droit de préten-
dre un sort plus heureux que celui
qu'ils peuvent naturellement hériter
de leurs Parens. Mais je voudrois
aussi qu'on en usât selon la charité

chretienne avec un homme que des cas imprévûs & des malheurs singuliers reduisent tout d'un coup à un état, où il ne sauroit satisfaire les Creanciers; Je crois même qu'il seroit facile à un louable corps de Marchands de subvenir dans de pareilles circonstances aux necessités d'un honnête homme, pour prévenir sa chûte & pour conserver de cette manière le crédit si important à un commerce bien établi dans une ville negociante.

Mais le cœur de l'homme est ici plein de malice : on sent une affreuse douceur, quand on voit que nôtre prochain fait naufrage : nous nous prévalons mêmes de ses tristes debris, & pleins de nôtre fortune, nous ne craignons pas, que la même tempête, qui à coulé au fond l'esperance d'un autre, pourroit bien nous perdre encore nous memes.

Vous ne sauriez croire combien de jalousie, de haine & d'envie se montre ici, entre les parens, entre les amis & entre les voisins. Pendant mon séjour que j'ai fait à * * * j'ai
eu

eu occasion de faire connoissance avec les premiers Negotians de la ville. Ils firent presque tous une belle depense ; quelques uns la pousserent même jusqu'a a la magnificence & jusqu'a la grandeur. Que dis je ? ils firent des oeuvres de charité qui, m'auroient charmé, s'ils avoient pu pardonner à leur semblables d'être aussi heureux qu'eux.

Je suis

Monsieur.

*Votre tres humble & tres
obeissant serviteur.*

LETTRES CURIEUSES

Pour l'Année 1741.

Abormis sapiens, pingui crassaque Minerva.

Hor.

Lettre XVI.

Reflexions d'un Chanoine sur l'Esprit.

MONSIEUR !

JE n'aurai pas besoin d'employer beaucoup d'esprit, pour vous prouver l'heureuse situation, ou l'on se trouve quand on n'en a point. L'histoire, que je vais vous raconter de deux freres, vous mettra au fait.

Timon est un de ces heureux mortels, à qui le Ciel a destiné la fortune la plus brillante. Il a un air de prospérité & de santé, le teint vermeil, les yeux gros, sortant un peu de la tête, la bouche petite & riante. Son corps n'est pas des plus adroits, parce qu'il est un peu gros & pesant, sa démarche est même passablement lourde; mais elle a toute la gravité d'un vénérable Magistrat. Timon,

Tom. II.

S

dès

dès sa tendre jeunesse, fut doux, tranquille, sans malice, sans finesse; il ne s'amusa point à faire de grands projets; il ne se mêla d'aucune intrigue; docile en tout, il étoit véritablement ce qu'on appelle un bon enfant. Il n'y eut de difficulté, qu'à lui apprendre quelque chose. Enfin, à force de travaux on vint à bout de lui enseigner à lire & à écrire: Pour les Sciences, on eut beau faire, il n'y comprit rien; La Nature, plus intelligente que ses Précepteurs, avoit sagement prévu que toutes ces choses là ne lui seroient un jour d'aucun usage; il n'étoit donc pas assez sot pour se rompre la tête de chimeres, qui n'aboutissent qu'à nous rendre la vie difficile & inquiète. Il parloit assez bien la langue maternelle. Il ne fit pas le plus mal ses exercices; il connoissoit assez son cheval & savoit chasser son lièvre. Du reste, il étoit bon œconome & d'un fort bon commerce; quoiqu'il n'aimât pas beaucoup les grandes compagnies. Si les plaisirs ne se trouvoient point sur ses pas, la passion ne l'emporta jamais à en chercher l'occasion avec peine. Il n'alla pas non plus troubler son repos, pour faire l'amour avec ces folles délicatesses de cœur,
que-

que l'on honore du nom de grands sentimens : Il laissa à sa bonne Mere le soin de lui trouver une femme. Elle s'en acquitta dignement. Timon est le meilleur mari du monde, il aime sa femme, comme il aime son cheval & son premier chien de chasse : cet amour n'a rien de fort incommode : son mariage est des plus heureux : on en voit d'aimables fruits ; quatre enfans bien nourris, bien potelez voltigent autour d'un pere content & d'une mère amoureuse de sa production. Toute sa maison régorge de l'abondance & de la prospérité d'une famille si heureuse. Il ne falloit à Timon, qu'une charge à la Cour : mais elle auroit été pour lui trop pénible ; il en acheta une dans sa Province ; il en fait les fonctions avec honneur, tout le monde est content de lui, il ne fait tort à personne, ses décisions sont naturelles, il coupe court, il n'entre en aucune discussion, le hazard mêlé à un petit grain de bon sens le fait sortir d'affaires. Que ton sort est beau, Timon ! Que tu es heureux de n'avoir pas beaucoup d'esprit !

Philinte, frere cadet de Timon, est aussi différent de lui à l'égard de son caractère

raçtere que de sa fortune. Il a l'air noble, les yeux vifs, le nez un peu aquilin, la bouche grande, mais pas laide, la taille fine & bien prise, des manières polies & naturelles, rien de bas, rien de rampant : homme accompli, spirituel, plein d'erudition & de lumières. Il fait le Grec & le Latin, il possède la plupart des langues vivantes, il connoit les meilleurs Auteurs tant anciens que modernes. Quand il parle, quand il écrit, ce ne sont que fleurs, que sentences, que jolis tours d'esprit, que réalitez. Mais passons à sa fortune. Elle étoit brillante au commencement. Le premier pas qu'il fit dans le monde lui attira les regards & l'attention de toutes les personnes de mérite. Le Roi le distingua aisément, il l'employa bientôt. Mais élevé par son génie au dessus de tous ses Supérieurs, il s'attira leur jalousie & leur haine. Philinte ne fut pas longtems à découvrir leurs intrigues; il vit que le Prince n'étoit que le jouet de leur faux zele & de leurs cabales; cette observation fit qu'il s'attacha uniquement au maitre. Voilà un pas de clerc, direz vous. Il vaut mieux être bien avec les Ministres, qu'avec le Prince; ils ont toujours le pouvoir de nous faire
rentrer

rentrer en grace, au lieu que personne ne nous soutient, si nous faisons un faux pas & que les Miinistres soient contre nous. Il se peut que le bel esprit de Philinte fut ici la dupe de son bon cœur; marque qu'un homme est encore plus exposé aux revers de la fortune, quand il joint à de grandes lumières d'esprit une égale droiture de sentimens. Enfin, Philinte passa bientôt à la cour pour un homme inquiet, turbulent & d'un esprit dangereux. On n'aime pas à la vérité ces jeunes étourdis qui raisonnent trop & qui se faufilent par tout pour développer les mysteres des premières têtes de l'Etat. Jalouses du secret & de l'artifice, dont leurs trames sont composées, on auroit mauvaise grace d'y porter un œil trop curieux. Le mérite de Philinte lui gagna pourtant quelques Protecteurs, à condition s'entend d'être de leur parti, en épousant une de leurs filles, ou de leurs parentes. Mais le pauvre homme, sensible au vrai mérite, épousa une personne infiniment aimable, qui demouroit à la campagne, & qui hors l'avantage d'une grande naissance, n'avoit ni biens, ni amis à la Cour. Autre faute plus terrible encore que la première, & dont l'extra-

vagance impardonnable ne rejaillit que sur son esprit, son discernement & sa delicateffe ! Philinte n'avoit pas de grands revenus; ses gages n'étoient point à proportion de ce qu'il dépensoit; il avoit un goût infini pour toutes sortes de curiositez, il aimoit la musique, les chevaux, le jardinage; ses habits & ses ameublemens étoient fort propres; il tenoit table ouverte; on y mangeoit bien; le vin étoit des meilleurs; on y étoit sans façon; c'étoient souvent des festins d'Apollon pour les Gens de lettres: on y respiroit la sagesse des repas Lacédémoniens, jointe au savant luxe de Petrone; enfin tout s'y faisoit avec goût, avec modération, avec esprit. Le malheur est que tout celà coutoit. La mort du Roi survint. Son Successeur, formé entre les mains d'un Gouverneur qui haïssoit Philinte, le congédia, dès qu'il monta sur le throne. Cette disgrâce le surprit, il ne l'avoit pas prévue, il s'étoit rendu trop nécessaire; n'importe; ses ennemis le firent tomber; disgracié & dégouté de la Cour, il revint chez son frere, comme dit Boileau,
Triste, à pied, sans laquais, maigre,
sec, ruiné.
Voilà, Monsieur, le sort d'un de nos plus

plus grands hommes, dont le bonheur auroit été sans doute égal à celui de son frere, s'il n'avoit pas eu de l'esprit.

J'en viens à mon propre sujet. Je suis Théologien, & comme je crois, bon Catholique. Cependant mon vénérable Chapitre me veut un mal mortel, sur ce que j'ai pris la liberté de soutenir dernièrement que la Religion Chrétienne dans sa pureté & dans sa simplicité n'a rien que de très conforme à la Loi naturelle & aux conceptions d'une droite Raïson. Cette these a été rejetée comme scandaleuse & hérétique: je dois, ou la revoquer, ou m'attendre à perdre mes bénéfices. A vous parler franchement, l'alternative m'embarrasse; Je ne voudrois pas me voir privé de mes bénéfices, ni renoncer à ceux, que j'ai droit de prétendre aux premières vacances. Mais, c'est là mon malheur; je ne saurois me taire sur certains points de Morale & de Religion, qui intéressent le repos du Genre Humain, dont je me sens membre. Ennemi naturel de ces funestes disputes, dont l'Eglise Chrétienne est déchirée sans cesse, & que nos Theologiens poustent jusqu'à faire chacun secte à part, je deviens suspect à tous, parce que je refuse constamment de
sous

souffrance aux caprices des uns & des autres.

Qu'on étoit heureux dans les premiers tems du Christianisme! La foi se communiquoit au cœur des Fideles. La simplicité, la charité & les bonnes œuvres en faisoient les marques caractéristiques. On ne disputoit point si, pour être sauvé, ou damné, il falloit être Thomiste, ou Scotiste. Janséniste, ou Moliniste, ou Quiétiste; on ne mettoit pas en question, si l'on pouvoit haïr son frere, à cause de différentes manières de penser & de s'exprimer: on ne l'auroit sûrement pas menacé de lui faire casser le nez, ou de lui ôter ses bénéfices, s'il ne révoquoit ses erreurs pretendues.

Ah que l'on fait bien d'excommunier l'esprit, pour croire avec commodité! Que l'on fait bien de se tenir à la constitution, pour être en seureté contre toutes sortes d'heresies! Que l'on est heureux d'être membre d'un College où l'on rend tous les honneurs à l'Eglise & toutes les aises à son corps. O Paimable vie! Ma foi, Monsieur, ne soions plus embarrassé d'avoir de l'esprit. Plus de scrupules, s'il Vous plaît, plus de raisonnement: soumission, obeissance, docilité, souplesse, ignorance par tout, Voilà qu'il suffit croiezen.

Monsieur.

*Votre tres humble & tres
obeissant serviteur.*

LETTRES CURIEUSES

Pour l'Année 1741.

Cæteris mortalibus in eo stare confilia , quid
sibi conducere putent : principam diversam
esse sortem, præcipua rerum ad Famam diri-
genda, Tacit.

Lettre XVII. *

Nouvelles de Francfort.

MONSIEUR !

DEpuis l'arrivée de S. A. Electro-
rale de Majence, la ville devient
de jour en jour plus peuplée &
plus brillante. l'Electeur fit son en-
trée le 21. d'Octobre : elle a été une
des plus magnifiques qu'on ait jamais

Tom. II.

T

vu :

* Le publici qui ne se laisse pas imposer fa-
cilement, reconnût aussitôt que cette lettre
& les trois suivantes que furent imprimées
sous le titre des memoires d'un Gentilhomme
à la Diète, étoient de la même plume
qui nous a donné les lettres curieuses ; on
a cru de faire plaisir au Lecteur de les jo-
indre. is.

vu : il y avoit de l'ordre, du goût & de la richesse. Vous en auriez été frappé, tout indifférent que vous êtes à la grandeur & à la pompe. J'admire sur tout la beauté des chevaux. Vous sçavez, Monsieur, que j'aime ces creatures là, & que j'ai eu occasion d'apprendre à m'y connoître. L'equippage de Monfr. le Comte de Pappenheim, qui fit ici l'introducteur en qualité de Marechal de l'Empire, a été tout ce qu'on pouvoit voir de plus gentil & de mieux imaginé.

Quinze jours après, le feu sortit dans la rue des Juifs : Comme la cour de S. A. El. n'en étoit pas fort loin, on s'empressa sur tout pour la seureté d'un Prince, qu'on regarde ici comme le vrai Pere de la Patrie, dont Dieu veuille prolonger les jours & seconder les genereux desseins pour le bien de l'Empire. Le feu cessa en moins de deux heures, moiennant la bonne résistance qu'on y fit.

A l'occasion de ce malheur, qui arriva aux Juifs, je fus fort peu edifié du zèle de certains Chrétiens, qui, dans un parfait oubli de ce que notre religion

ligion nous preche au fujet de la charité, firent mille imprécations contre ces pauvres Israelites dégénérés, dont ils souhaiterent de voir bruler les corps, pour éteindre les flammes.

J'avoue que je fis d'un avis contraire: j'opinois en qualité d'homme, qu'on ne devoit point faire du mal à nôtre espece, & qu'il vaudroit mieux de ne point du tout souffrir les Juifs, plutôt que d'aggraver leur misere, & de les forcer par l'exces de nos rigueurs à la triste necessité de faire des coquins, & de nous voler à toutes les occasions: Je fus encore d'avis, qu'on devoit leur assigner une demeure à la campagne, & d'empêcher en même tems leur trop nombreuse propagation par des prohibitions semblables à celles qu'on fait aux pauvres Religieux, aux quels les mariages sont defendus; car cette race juive, étant fourrée ensemble dans un seul trou, & collée les uns sur les autres, se multiplie comme les insectes.

De cette manière on seroit delivré ici de cette Nation impure; & la Ville ne seroit plus exposée aux dangers continuels des incendies: dangers, qui

ne fauroient être detournés d'une rue bâtie comme celle des Juifs, où les maisons ont plus de 5. étages de hauteur, & ne laissent aucun vuide entre elles pour agir, quand la flamme s'y est prise une fois. Toutes ces humides demeures, que le soleil ne daigne jamais d'éclairer, sont remplies de figures hebraïques, semblables à un marais peuplé de crapauts & de grenouilles.

De ces lieux les plus sales, je m'en vais vous entretenir d'une contrée, dont les Anges pourroient faire un Paradis, si le Ciel ne l'avoit pas destinée à la jouissance des Hommes. C'est le charmant quartier de la maison de campagne, que Monfr. le Comte de Montijo occupe ici au bord du Main, tout près de la Ville. Ce lieu aimable, a été jusqu'ici l'assemblée de tout ce qu'il y a des personnes illustres, il sera encore le theatre des plus magnifiques spectacles. On y fait actuellement des grands préparatifs, pour célébrer aujourd'hui en huit la fête de la Reine d'Espagne. Tout ce que je pourrois Vous en dire ici, n'approchera pas de cette galanterie Majestueuse; que cet illustre Ambassa-

bassadeur fait éclater dans toutes ses actions. Les divertissemens, qu'il nous prépare, seront d'un goût extraordinaire. Leur magnificence éblouira les yeux des spectateurs. Il y en aura de tous les genres. Plus de 50000. Lampes illumineront le jardin & les environs. Un feu d'artifice sera représenté sur l'eau derrière une facade d'architecture, de l'invention d'un Gentilhomme d'ici, dont le nom est aussi connu dans le Public, que son mérite l'est à ses Amis. Des Tritons, avec d'autres figures aquatiques, voltigeront sur la rivière, & donneront à l'aide des ténèbres un coup d'oeil ravissant ; pendant que de l'autre côté du Mayn on verra plus des 3000. Lampes éclairer un espece d'amphitheatre, où l'on placera des tonneaux de vin, pour faire boire le peuple.

Mais rien ne cause ici plus de surprise qu'une grande Gallerie jointe à la maison de campagne, qui a 262. pieds de longueur & 18. de largeur. C'est édifice est comme une machine d'Opéra, qui paroît à l'imprevue, parce qu'on n'en n'a rien vû encore, il y a quinze jours. Le monde y court

T ;

cn

en foule, pour voir travailler les ouvriers, & pour se rendre une idée de la possibilité d'un si prodigieux ouvrage, fait en si peu de tems. Ce vaste bâtiment sera fourni de 5 Fourneaux, & portera sur la vûe du Mayn 60 Fenêtres à glaces de miroir.

Le dehors sera illuminé par des Flambeaux de cire & le dedans par des bougies artistement rangées. Tout, hormis le feu d'artifice, est de la propre invention de Montr. l'Ambassadeur, dont le genie heureux & brillant paroît inépuisable. Bonheur au public, que ce Seigneur y joint des richesses, qui mettent son bon goût dans le grand jour.

Les tresors de Crœsus n'ont jamais pu m'inspirer du respect. Pour être riche, il ne faut qu'être né d'une certaine façon, ou tirer par hazard un bon lôt. Mais pour bien depenser, il faut de l'esprit & du jugement, avec un cœur grand & genereux: il faut encore de l'humanité & de la politesse; & se connoitre en même tems aux arts, aux sciences, au merite &c. Tout cela ensemble forme ce caractère respectable de grandeur, qui impose, & de-

devant lequel je me sens humilié sans peine.

Hiér Monfr. le Marechal de Belle-Isle donna la premiere visitte à S. A. El. de Majence. On y observa le même cérémoniel que du tems de l'Electi- on de l'Empereur Leopold, où le Duc de Grammond a été ici en quali- té d'Ambassadeur du Roi de France. J'aurois bien souhaitté qu'on eût dispensé l'Electeur de descendre l'esca- lier, pour récévoir & pour recondui- re l'Ambassadeur Francois : vu que ce venerable Prince, qui a la meilleure tête du monde, ne laisse pas de sentir le poids de son age sur ses pieds. Mais tel est la rigueur du ceremoniel, dont l'étrude ne fût pas pousée si loin dans le tems qui précéda la Bulle d'or. Monfr. le Comte de Montijo ne prétendra pas un moindre ceremoniel pour lui, quand il lui donnera sa premiere visitte : ce fera mardi qui vient. Le Nonce du S. Siege, Monfr. le Prince Doria, a fait la sienne le même jour l'après midi. Il étoit reçu avec les même, honneurs : son cortégé étoit superbe : les gens portioient des habits neufs, qui étoient fort riches & d'un grand goût : mais

ceux

ceux du Marechall ne parurent que dans leur habillement ordinaire, parce que toute la pompe de cet Ambassadeur sera reservée pour son entré publique.

Vous saurés, que Monfr. le Baron de Brandau, Ambassadeur de la Reine de Hongrie, se vit obligé à la fin de vuider le quartier, dans le quel il s'etoit mis en possession, contre l'avis du Reichs Marschall Amt. On prit cette resolution dans une conference préliminaire, tenuë de la part des Ambassadeurs Electoraux. Cette conference fût la seconde de cette espece : l'ouverture de la Diète même se fera Lundi en huit. Voila bien de nouvelles pour un coup. Nous en aurons à present tous les jours. Quand je ne serai pas trop exact à Vous écrire, cela n'empchera pas, que je ne sois toujours du meilleur de mon cœur

Monseur.

*Vôtre tres humble & tres
obeissant serviteur.*

*Chez Jean Frederic Fleischer, Libraire
de Francfort sur le Meyn, la feuille
pour un sou.*

LETTRES CURIEUSES.

Pour l'Année 1741.

Evenit ut siquid grande inveniatur, qui semper quærit quod nimium est.

Quintil.

Lettre XVIII.

*Les Fêtes de L'Ambassadeur
d'Espagne.*

MONSIEUR !

MA dernière Vous a appris les grands préparatifs de Mr. le Comte de Montijo, pour célébrer la fête de la Reine : Il intervint un ordre de la cour, qui l'engagea en même tems à faire ici son entrée publique ; C'étoit de quoi exercer la vivacité de cet Ambassadeur. Dans un tems, où plus de 600. hommes ne paroissent occupés tous les jours que pour la fête de la Reine, & où l'on devoit croire, que ce Seigneur n'auroit le tems de penser à autre chose, il fit ranger tout, pour une

Tom. II.

U en

entrée superbe le jour même qui précéda la fête.

Tant de chevaux, tant d'habits neufs, tant d'équippages brillans, tout fût ordonné pour être prêt le 17. de ce mois.

L'Ambassadeur se rendit ce jour là à une maison des forêts, qui appartient à la Ville, & qui en est éloignée une bonne demie heure: après y avoir diné, la marche commença à deux heures d'après midi: La cavallerie de la Bourgeoisie avec deux Deputés du Magistrat, qui avoient complimenté l'Ambassadeur, se mirent à la tête du cortége. Le Comte de Pappenheim, en qualité de Marechal héréditaire de l'Empire, vint à sa rencontre à moitié chemin & l'introduisit dans la Ville de la même manière & avec la même suite qu'à l'entrée de l'Electeur de Majence.

Quatre Trompetes en habits de velours bleu, tous galonnés d'argent, avec un sous Ecuier, firent l'ouverture du cortége espagnol. Trois Suisses avec des bandelieres richement galonnés, suivoient à pié avec douze Laquais. Deux Carosses à six chevaux précéderent celui de l'Ambassadeur. Quatre
Cou-

Coueurs en habits d'ecarlare tous galonnés d'or, autant de Valers de pied aux livrées de la Reine, & autant de Couriers à cheval, en habits bleus galonnés d'argent, avec les armes d'Espagne, marchaient devant. Le carrosse de l'Ambassadeur étoit à huit chevaux, doublé de velours cramoisi, brodé d'or et les harnois de velours enrichi d'or. L'Ambassadeur étoit revêtu du colier de la toison d'or. Un Ecuier de la Reine paroissoit à cheval à une des portières en habit d'ecarlare, galonné d'or, suivi d'un palfrenier. Six Heyduques marchaient à coté avec de grandes plumes sur les bonnets. Douze Pages à cheval, avec leur Gouverneur, suivoient immédiatement le Carrosse de l'Ambassadeur. Leurs habits de velours bleu brodés sur toutes les tailles, étoient des plus magnifiques, de même que ceux du Gouverneur & de deux maitres d'hôtel, qui les accompagnèrent. Trois Gentils hommes en habits d'ecarlare, tous galonnés de points d'Espagne d'or, occupoient le quatrieme carosse à six chevaux. Ils étoient suivis de six Palfreniers à cheval & de six Valets de cham-

bre en habits bleus galonnés d'argent. Il y avoit encore trois caroffes à six chevaux ; Dans le premier étoient Mr. de Caravajal, Mr. le Chevalier de Reggio & Mr. Tyrry Conseiller du Roi : dans le second. Mr. Carpintero, Secretaire d'Ambassade, & dans le troisieme le Confesseur, le Chapelain & le Medecin de l'Ambassadeur. Vingt six Officiers & domestiques en habits bleus galonnés d'argent finissoient le cortége. Contés y encore un carosse du Nonce à six chevaux, où il y avoit quelques Gentilshommes, envoiés au devant de l'Ambassadeur. Toute la ville fit fête au sujet de cette entrée : les ruës étoient garnies de la bourgeoisie & de la garnison en parade, tambours battans, drapeaux déployés. Le monde y accourut en foule : on benissoit le nom d'un Seigneur, qui s'étoit deja distingué par sa liberalité & par sa magnificence. Le peuple ne juge jamais du merite des Grands que par cet endroit là.

Cette pompeuse cérémonie n'étoit que le prélude de la fête, que le Comte de Montijo donna le lendemain à sa maison de campagne proche de la ville.

ville. Tout ce qu'il y a du premier rang, favoir les Ambassadeurs, les Princes, les Comtes & les Seigneurs, dont le nombre, avec les Dames, se montoit à plus de 500. personnes, se rendit vers le soir dans cette grande galerie, dont je vous ai donné la description dans ma précédente, pour voir le feu d'artifice, qu'on avoit préparé vis à vis sur la rivière. Plus de trois cent carosses se rangerent sur la place, qui est devant le jardin. On joua à plus de vingt cinq tables sur la galerie, qui fut toute illuminée de bougies. Enfin vers les 7. heures on commença à tirer le feu d'artifice.

Tout succeda à souhait. La lune s'étoit cachée si à propos, comme si elle eut été paiée pour cette complaisance. On fait que l'argent ne coûte rien à cet Ambassadeur, & que ce metal peut tout sur nôtre hémisphère au moins. La pluie, qui tomba à grosses gouttes la nuit suivante, parût comme réténue, pour ne point troubler un spectacle si beau & si brillant : Ne diroit on pas, que le Ciel eût pris plaisir à contempler les jeux des hommes, dont l'artifice avoit

U 3

entre-

entrepris de confondre ici la nuit par mille raions de lumières , aussi bien que Phyper, par une belle verdure, dont toutes les allées du jardin furent espaliées.

Je Vous envoie une ample description de l'architecture & des devises , employées au feu d'artifice & aux autres illuminations. L'affluence du peuple y étoit extrême : mais l'arrangement qu'on avoit pris, & les Soldats de la garnison, qu'on avoit mis par tout, empêchèrent le desordre. Une seule fusée s'emancipa de sa destination : elle alla croiser dans l'air, & poussée d'un vent contraire, elle tomba sur la maison d'un Charpentier dans la Ville, ou elle prit feu sur le toit : mais grace à Dieu, on en fut quitte pour la peur.

Le lendemain après, jour de la Reine, l'Ambassadeur se rendit en cérémonie au Dom, pour y faire chanter la grande Messe, avec le **TE DEUM** en musique. Plusieurs Ambassadeurs & Seigneurs assistèrent à la tribune. Il pleuvoit à verse : la nouvelle livrée de l'Ambassadeur y passa l'eau ; mais les Pages furent portés en chaises. Cette
pluie,

pluie, qui tomba si mal à propos, ne cessa pas même le soir. L'illumination qu'on avoit préparée aux hôtels de France & d'Espagne, de même que sur la grande place, en fut empêchée. Enfin la pluie venoit de cesser ; mais un vent plus indiscret encore s'éleva vers les 7. heures du soir, en sorte que les pauvres allumeurs des lampions & des flambeaux furent continuellement aux mains avec ces soufflemens d'Eole. Un contre tems si fâcheux n'empêcha pas qu'on ne vit briller au fond de la cour les armes d'Espagne, ornés de trophées & de festons. La quantité de carrosses boucha la rue pendant une heure : c'étoit un bruit & un fracas, qui ne se peut exprimer.

Je ne saurois Vous donner une description de la magnificence de cette fête, qui, à ce qu'on dit, à été une des plus somptueuses. Je n'y étois pas invité. J'avois en cela le sort de plusieurs autres Etrangers de distinction, dont la maison de l'Ambassadeur n'a point pris notice. Tant d'Ambassadeurs, Princes & Seigneurs avec un grand nombre des Dames de la première condition, ne laisserent aucune

place à des gens moins titrés. Tout l'hôtel fut rempli de monde, il y avoit à ce qu'on m'adit des apartemens, où la foule étoit si grande, qu'on avoit peine de se remuer. Il faut avoir l'imagination heureuse, pour se figurer de grands plaisirs à ces sortes de fêtes. Otés y le goût de plaire & celui de paroître, il en restera fort peu. L'abondance & la bonne chere y règne ; mais la plupart de personnes, qui s'y trouvent, sont encore rassasiées des repas précédens, si par bonheur elles n'ont pas déjà l'estomac gaté. Il est de même fort difficile d'éloigner le desordre & la confusion d'un si grand concours de monde. Tout bien réglé & tout bien imaginé, que fut le festin du Comte de Montijo, il y eut pourtant quelques troubles, par rapport aux gens de livrée, dont quelques uns firent les insolens & se mirent à repousser la garde, qu'on avoit mise à la porte de l'hôtel : Un Gentilhomme du Comte de Pappenheim descendit à la cour, pour y mettre ordre ; mais il eut son bel habit gaulonné brulé & gaté par les flambeaux. On fit à cette occasion trois ou quatre prisonniers, qui furent menés au corps de garde de la ville.

Ces

Ces petits mouvemens firent naître quelques disputes entre le Marechal de l'Empire & entre le Magistrat de la ville, touchant la juridiction sur les Domestiques des Ambassadeurs. La ville, qui selon le contenu de la Bulle d'or, doit veiller à la sûreté des Electeurs & de leurs Ambassadeurs, a par la même le droit de prise de corps sur tous ceux qui commettent de desordres ; & le Marechal de l'Empire prétend celui de connoître en qualité de Juge suprême sur tous les cas qui arrivent à égard des Domestiques des Ambassadeurs. Selon le droit des gens, chaque Ambassadeur à la Jurisdiction dans sa maison ; mais à l'égard des Ambassadeurs des Electeurs, les loix de l'Empire ont transféré ce droit au Mareschallat.

Je viens enfin à l'affaire principale, dont il s'agit ici au congrés. Graces à Dieu l'ouverture en est faite. Hier, qui fut le zome de ce mois, l'Electeur de Majence & les Ambassadeurs Electoraux se rendirent en ceremonie à la maison de ville, pour y tenir la premiere conference, au sujet de l'election d'un nouvel Empereur. Vous trouverez une exacte description du magnifique cortége de l'Electeur & de
tous

tous ceux des Ambassadeurs dans l' Avant-coureur, qui est une de meilleures gazettes que nous avons.

On dit, que les Ambassadeurs d' Hannover, déclarèrent au nom de leur Maître, qu'on devoit faire en sorte que les troupes françoises quittassent les terres de l'Empire, avant que de deliberer sur l'élection d'un nouveau Chef ; vu, que cette élection se devoit faire en pleine liberté, & sans qu'aucune des Puissances étrangères s'y méla. On ajoute, que les Ambassadeurs de Saxe & de Brandebourg avoient soutenu en quelques manières cette proposition ; mais tout le monde fait à present, qu'il y a une quadruple Alliance conclue entre la cour de France, le Roi de Prusse & les Electeurs de Saxe & de Bavière.

On voit ici un manifeste de 8. feuilles & demie de la part du Roi de Pologne, Electeur de Saxe, qui prouve clairement, que la succession de la maison d'Autriche appartient à son auguste Epouse, fille ainée de l'Empereur Joseph I. On n'y trouve rien de ce savant galimathias, où l'on embrouille l'histoire & la généalogie, plus pour étaler une ennuiante erudition, que

que le veritable droit des parties. Tout y est simple & clair ; tout est convenable au sujet, & prouve que l'Empereur defunct n'a pu casser avec justice l'acte de son pere, l'Empereur Leopold, fait l'an 1703, en faveur de la succession des filles de son frere ainé, l'Empereur Joseph, dans le cas qui existe. Comme ces deux Princesses, la Reine de Pologne & l'Electrice de Bavière, apres la mort de l'Empereur Joseph, leur Pere, n'avoient point d'autre protection, que celle de leur Oncle, l'Empereur Charles VI. il est surprennant, que ce Monarque, d'ailleurs si juste & si religieux, ait pu se laisser induire à rompre une convention si solennelle, jusqu'à dépouiller ses Nièces d'une succession, qui leur appartenoit, en les forçant d'y renoncer, en faveur de ses propres filles.

Mais les Nièces, dirat on, ont une fois renoncé pour toujours ; c'est une affaire faite, qui est ce qui fera toujours revivre de vieilles prétensions : c'est le moien de ne finir jamais & de se faire toujours la guerre. Les Jurisconsultes ont làdessus une regle, qui soutient éternellement
le

le droit de l'innocence opprimée.

Ils disent, que tout ce qui se fonde sur un faux principe, ne sauroit jamais devenir juste par aucuns tems, ni titre de possession. C'est sûr tout chez eux une mer à boire, que le titre de *Renuntiationibus*.

Voici l'Espion Turc à Francfort, que Vous m'avez demandé. C'est une feuille hebdomadaire, qui paroît depuis 4 semaines. On croit d'y reconnoître le stile des Lettres juives. L'auteur écrit bien, mais avec trop de liberté : il parle de la Religion en vrai Turc : Au reste il ne peint pas mal : ses caracteres sont naifs & travaillés après nature. Il montre seulement trop d'animosité contre l'illustre maison de Belle-Isle, qui mérite en vérité l'estime & la vénération de tout le monde. Mad. la Marechalle brille ici sur le congrès, on n'en sauroit dire du mal que par envie : elle enchante tout le monde par ses manieres gracieuses & pleines de politesses. L'air, dont on est recû chés elle, ne reproche à personne un défaut de naissance, ou de grandeur : elle paroît nous dedommager des hau-

hauteurs qu'on effuie ailleurs. Monsieur de Fouquet a été un des plus grands hommes de son tems, ses memoires en font foi. Il avoit trop de vertu, pour n'être pas suspect à ceux qui ne connoissent que la bassesse & le vice. Enfin, je ne vous dis rien de Monsieur le Marechal, ses actions parlent & confondent la calomnie.

Ces sortes d'écrits sont toujours fort agréables au Public ; mais ils font souvent rire les lecteurs aux depens de l'auteur. Je ne suis pas d'humeur d'offenser qui que ce soit ; mais j'avoue qu'il est difficile de decouvrir la verité, sans déplaire à ceux qui en sont mal caractérisés. Il viendra un tems, où la posterité pourra faire usage des anecdotes que je joindrai à ces mémoires.

* * * * *

J'espere, Monsieur, de Vous faire plaisir, en Vous communiquant les titres des Ambassadeurs étrangers qui sont ici, de même que celui du Nonce, que voici le premier :

A

I.

Son Excellence Monfr. le Prince de Doria, Archeveque de Calcidoine, Nonce extra ordinaire du Saint Siége au College Electorale assemblé à Francfort.

II.

Son Excellence Monfr. Charles Louis Auguste Fouquet, Comte de Belle-Isle Marechal de France, Chevalier des Ordres du Roi, Gouverneur de la ville & de la Citadelle de Metz des pais de Meffin & de Verdun, Commandant en Chef dans les trois Eveches de Metz, Toul & Verdun, de la Province de la Sarre aux Frontières du Duché de Luxembourg, du gouvernement de Sedan, Mouzon, Mezieres, Rocroy, Charleville, des Frontières de Champagne, Commandant des Troupes du Roi en Lorraine, & son Ambassadeur extraordinaire de S. M. A. T. en Allemagne.

III.

Son Excellence Dom Christoff Portocarrero, Garman Luna, Pacheco, Enriquez d'Almanza, Funes de Uillalpando, Arragon & Monrey, Comte de Montijo, Seigneur de la Ville de Moquer, Marquis d'Algava, de
Villa

Villa nueva de Fresno & de Barcarotta, Comte de Fuentiduenna, Marquis de Valderrabano, Offera & Castaneda, Seigneur des Villes d'Adrada de Guetordaxar, de Vierlas, de Crespa & de Palacios. Grand Marechal de Castille, Grand Prevôt de Seville, Gouverneur & Chatelain perpetuel du Chateau & du Fort Guadix. Capitain en chef de la Compagnie de 100 Gentilshommes de la maison de Castille ; Gentilhomme de la Chambre de S. M. Catholique. Président du supreme conseil des Indes. Grand Ecuier de la Reine & son Grand Gouverneur honoraire. Chevalier de l'orde de la roison d'or & du S. Janvier, Grand d'Espagne de la premiere Classe & Ambassadeur Plenipotentiaire de S. M. Catholique au College Electorale & à la Diète de Ratisbonne.

VI.

Son Excellence Monfr. Nicolas de Haren, Conseiler de la Chancelerie & Envoye extraordinaire, de S. M. le Roy de Suede au college Electorale & Son Ministre Plenipotentiaire au Congrès des Princes anciens à Francfort.

V.

V.

Son Excellence Monfr. le Baron Hartwich de Bernstorf, Seigneur de Weterfen, Wetendorf, Nubing, Stintembourg, Lancke, Hundorf, Seefeld & Bernstorf am Schall: Chambellan de S. M le Roi de Dannemarck & Norvegue, Conseiler d'Etat, Envoyè extraordinaire à la diète de l'Empire & au congrès d'Election: Ministre plenipotentiaire à la cour Electorale de Majence & au congrès des Princes des anciennes maisons.

VI.

Son Excellence Monfr. Jean Battiste Rangoni Machiavelli, Conseiler d'Etat & Chambellan de S. A. S. Monseigneur le Duc de Modene & son Ministre Plenipotentiaire à la diète d'Elect on à Francfort.

J'ai l'honneur d'être avec beaucoup de zele.

Monsieur.

*Vôtre tres. humble & tres
obeissant serviteur.*

*Chez Jean Fredevic Fleischer, Libraire
de Francfort sur le Meyn, la feuille
pour un sou.*

LETTRES CURIÉUSES.

Pour l'Année 1741.

Hæc mala sunt, sed tu non meliora facis.
Martial.

Lettre XIX.

Reflexions sur les moeurs du siecle.

MONSIEUR !

QUE feriez Vous, mon cher, si Vous étiez ici ? Auriez Vous bien la complaisance de m'accompagner aux festins, aux comédies, aux assemblées ? seriez Vous d'humeur à jouer un ennuiant quadrille : à faire des reverences continuelles : à dire mille choses que Vous ne pensez pas : à manger & à boire, quand Vous n'avez point d'appetit : à Vous mettre toujours soigneusement, pour plaire à des gens, dont Vous craignez le jugement & meprisez le caractère ?

Non, ce ne seroit pas là une vie

Tom. II,

X

pour

pour Vous, venerable Campagnard, Esprit sublime, Philosophe Chrétien. Vous seriez ici le rebut du beau monde, où l'on ne juge des personnes que par un certain dehors, où le perruquier donne du merite à la tête, & le tailleur de la grace au corps.

Si Vous saviez cependant quel talent que j'ai pour le monde, Vous ne laisseriez pas de m'en applaudir. Il n'y a que la dissimulation qui m'en coûte. La nature, je ne sai par quel caprice, à formé autour de mes yeux, certains traits babillards, qui trahissent toujours les veritables sentimens de mon coeur. Il y a huit jours que je me trouvai ches . . . derriere d'une Dame, qui avoit bel envie de se divertir aux depens de son Cavallier: La Dame, qui vouloit se faire honneur de ses petits talens, & qui ne se doutoit pas de mon attention, me fit un signe gracieux & malin, pour m'attirer dans son parti: j'en fus tout glorieux; mais le Gentilhomme m'a avoué depuis, qu'il avoit tout remarqué dans mes yeux.

Le Jeu est une des choses qui appartiennent à la solemnité d'un congrés.

On

On joue ici non seulement aux assemblées publiques & dans les maisons des particuliers ; mais on porte aussi l'honneur du Jeu jusqu'à la maison de ville, où l'on fait banque tandis que les conférences se tiennent dans le conclave au sujet de l'Élection.

Ce seroit, Monsieur, un spectacle pour Vous, de voir la contenance & la générosité de ces troupes de philosophes, qui y enseignent le mépris des richesses d'une méthode nouvelle. Il y en a qui mettent sur une seule carte plus que ma campagne ne me rapporte en deux ans. Comme je suis de ces hommes, qui travaillent à se corriger, & que je tiens un peu fort à ces especes, qui contribuent tant à nous rendre la vie douce & agreable, je voulus suivre l'exemple de ce Sage, qui prit une femme pour apprendre la patience ; je sacrifiai quatre carolins au goût d'être généreux : j'en fus quitte en cinq ou six tours ; sans être guéri de mon petit vilain attachement pour ces especes-là, dont j'ai bien regretté la perte depuis. Jugez, combien qu'il faut de fermeté & de courage à ces Héros du

Lansquenet, qui y perdent tout leur argent, tout leur credit & souvent toute leur fortune.

Une autre mode, qui règne ici, & qui sert en même tems à rendre le congrés plus brillant & plus magnifique, c'est l'amour. Il est vrai, que cette galanterie déroge un peu aux moeurs de nos bons vieux Teutons, qui aimoient mieux rendre leur culte à Bachus. Ah ! S'ils revenoient au monde, ils nous prendroient tous pour des bâtards. Un couple de bouteilles, qui mit à peine nos Grands Peres de bonne humeur, nous terrasse. On ne prend que du thé & du café, ou quelque mechante liqueur, qui gâte l'estomac. C'est toujours une debauché ; & s'il en faut faire, ne vaut il pas mieux la faire dans le vin, que dans l'eau ?

Nous ne sommes presque tous que des Damoiseaux, qui à force de vouloir plaire aux femmes cessent d'être hommes. Vous verrez peu de difference entre la tête d'un amoureux Paris & d'une voluptueuse Hélène : toutes deux frittées, embaumées & mises à la fleurée, ne roulent les yeux,
que

que pour enflammer les desirs. Les plus agés poussent des sentimens tendres : il y a des galans pour l'esprit & pour la belle coquetterie : il y en a d'autres qui ne sont bons que pour le solide. Un honnête homme ici auroit tort de se plaindre des honneurs qu'on rend à sa femme, & sa femme seroit au désespoir, si elle manquoit de charmes pour plaire. Jamais la galanterie a été plus en vogue dans ce pais-ci ; la noblesse s'augmentera dans la ville à proportion que les Seigneurs étrangers s'humaniseront avec les jolies Citoyennes : supposé que la noblesse est un titre de naissance, qui suit la dignité des peres. On m'a raconté de plaisantes aventures sur ces sujets ; mais Vous êtes trop grave, Monsieur, pour trouver du goût à ces sortes de récits. Je m'en vais Vous entretenir des choses plus serieuses & plus dignes de Votre attention.

Je connois ici un très-savant homme, qui prédit la fin du monde avant que le terme de vingt-ans soit écoulé. Malgré certaine incrédulité dont je me sens secrètement prévenu contre ces

Sortes de divinations ; je ne laisse pas d'en avoir l'imagination un peu frappée. Ce n'est pas que j'aie eû là-dessus quelques révélations : non, je suis peu au fait des sciences occultes. Les esprits ne m'ont jamais honoré de leurs visites : mes songes sont tous fort naturels, & j'ai si peu de connoissance des planetes & du cours des astres, que j'avoue ici mon ignorance, sans choquer ma modestie.

Mais quand je considère le train de ce monde, & que je remarque, que routes les choses se poussent au plus haut point, dont elles sont suceptibles, j'entrevois presque une necessité physique, ou qu'elles s'abaissent pour rentrer dans le premier ordre de leur destination ; ou qu'elles se détruisent dans la confusion. Comme le rétablissement du premier ordre n'est pas à espérer dans le present sisteme du monde- la deroute en sera inevitable. Dieu seul pourra l'empêcher ; mais il n'est pas probable qu'il le veuille : vu, qu'il a lui même fait prédire la fin du monde par les Prophètes.

Nous sommes au moins à la veille de grandes revolutions. Pour fonder

là

là dessus mes conjectures, je n'ai qu'à examiner le declin & les desordres arrivés dans la nature, & dans la vie des hommes.

Nôtre globe parut d'abord rempli de tout ce qui pouvoit contenter des créatures de nôtre espece. La terre leur fournissoit des fruits exquis, sans qui leur en coûta du travail : les bêtes leur étoient soumises : il n'y avoit ni grêles ni vents ni tempêtes. Un air doux & tempéré remplissoit tout l'hémisphère. Sans Princes, sans Prêtres, sans Avocats & sans Medecins, on vivoit tranquille & heureux.

Voilà l'homme dans le premier âge : dans le second il dégénéra de sa bonté : les grandes passions mirent le trouble & le desordre par tout. L'envie de s'entredétruire & de se piller l'un l'autre, devint un metier des plus honorables. Ceux, qui s'y distinguèrent le plus furent nommés des heros & respectés comme les premiers des hommes. L'humanité, la justice & le bon ordre : uniques soutiens de la société civile, furent en proie à la tyrannie, à la violence & à la confusion. N'allons pas nous moquer des

titres fastueux des Monarques Asiati-
ques : nos Grands Seigneurs Chré-
tiens ne souffrent que trop ces extra-
vagances ; & plut a Dieu , qu'il n'y
en eût point, qui se prevalassent de
ces tîtres, pour troubler le monde &
pour sacrifier tout à leur ambition.
Cette miserable demangeaison de fier-
ré & d'orgueil, qui travaille les Grands,
a de même infecté les inferieurs &
les petits : Chacun se donne des airs,
n'eut il qu'une chaumiere en posses-
sion & un chien à commander. Au-
trefois on nommoit un Prince gra-
cieux , parcequ'il avoit des graces à
repandre. Aujourdhui ce titre :
Gnädiger Herr / est si commun, qu'il
n'y a pas longtems que je fis l'aumone
à un homme titré de cette façon.
Il n'y a plus de maitre parmi les arti-
sans, ils sont tous des Messieurs ; &
jusqu'au village, il y a des tîtres pour
les Echevins & pour les Bourgue-
maitres.

Toutes ces follies-là ne feroient
point d'alteration au bien public, si
l'on ne tâchoit pas d'y joindre une
depense & un luxe, qui dérange l'oe-
conomie & mêt la confusion par tout.

A

A examiner la construction machinale du corps humain, il me semble y trouver encore des preuves nouvelles de la corruption générale de notre espece & de sa prochaine destruction. Nous ne sommes plus cette Nation que Tacite décrit : *Dura corpora, stricti artus, minax vultus, major animi vigor*. Nous voions dans les Arsenaux des lances & des épées, que nos Aïeux manioient avec une grande adresse, malgré les cuirasses, qui leur pésoient sur le corps ; & nous avons de la peine de les lever avec les deux mains, Nous sommes comme des Pygmées en comparaison de ces Athlètes.

J'ai couru le lièvre avec mes deux freres à l'âge de douze ans, nous étions de grands chasseurs : le vent, la grêle & la pluie nous prirent souvent, sans nous demonter, quoique nous n'eussions que de legers habits sur le corps : nous couchions souvent en pleine campagne, & nous ne mangions souvent que du lait, du fromage & des pommes, avec une croutte de pain noir : répas, que nous trouvions souvent aussi délicieux que ceux de nôtre
Mere-

Mere, quand elle invitoit ses voisins. Mes deux freres, plus robustes encore que moi, ont essuié des travaux d'Hercule : Ils se sont distingués sur tout en plusieurs campagnes. A present ils sont mariés, ils ont des enfans ; mais des enfans foibles & delicats, qui ne peuvent souffrir le moindre petit air, qui ne mangent que ce que les Medecins permettent aux malades, & qui sont obligés à chaque semaine de prendre quelque remede. Telle est aujourd'hui l'éducation miserable de nos enfans, dans lesquels il paroît que nous préparons des hécatombes, pour la fin du monde. Les plus belles filles ont l'air pâle & malade & les plus vaillans garçons, succombent à la moindre fatigue.

Il y a quelques jours, que je me trouvai ici à la comédie françoise; on y avoit mis, au defaut d'un fourneau, quelques caisses de bois, doublées de briques & remplies de braises. On y vint avec un air morfondu & tremblant : on eut dit, que les pauvres gens, qui s'y colloient, ne tiroient la vie & la respiration que de ces feux. Cependant il ne faisoit point froid :

il

il n'y avoit qu'un petit vent de bise.

Nos Soldats souffrent plus de leur foiblesse corporelle que de leurs ennemis : nos paisans ne labourent les champs qu'avec peine : ils ne suffisent plus aux moindres petits travaux ; c'est comme si la nature eût perdu toute sa vigueur, & qu'elle fût prête à rompre ses noeuds, pour rentrer dans le premier Cahos. Les medecins, avec leur cortège de chirurgiens & d'apocaires, dont le nombre s'est accru au double en moins de trente ans, y preteront leurs mains charitables, afin, que tout soit expédié en forme.

L'esprit de l'homme a perdu de même beaucoup de cette force, qu'on trouve dans les écrits des anciens ; quoiqu'on dise de nos philosophes & de nos beaux esprits modernes. Si nous mettons en ligne de conte le grand nombre de foux & d'extravagans, dont fourmille le monde, nous ne serons que trop convaincus des égaremens & des foiblesse de l'esprit humain ; & nous ne serons plus tant prévenus en faveur de nos sciences & de nos découvertes. Il est vrai, que le
der-

dernier siècle étoit fertile en Savans & en hommes illustres; mais on pourroit dire, que la nature y avoit fait encore ses derniers efforts, pour finir sa carrière avec un peu d'éclat: comme un homme qui est près de l'agonie, qui ramasse encore tous ses esprits, pour faire son testament, & meurt ensuite.

Pour ce qui est de la foi & de la probité, il n'y en a jamais été moins dans le monde: la Religion, qui fut autrefois regardée comme le grand principe de toutes les actions de l'homme, est dans nos jours l'objet des plus misérables controverses & des plus ridicules opinions. On se hait pour rendre service à un Maître, qui veut absolument que nous nous aimions. L'intégrité, la droiture, l'innocence, la simplicité, qui sont les vertus des Chrétiens, sont aujourd'hui regardées comme des chimères, inventées pour amuser la crédulité du petit peuple.

Mais trêve à mon babil: je me perds dans des raisonnemens, qui peuvent être Vous ennuient: pardon, je reviens aux nouvelles.

Hier, qui fut le 29me de ce mois, la cinquieme conférence se tint ici au
sujet

fujet de l'élection : On y va tout de bon, & nos Ambassadeurs ne se lassent point dans leurs importantes délibérations. Ils restent à l'ordinaire plus de quatre à cinq heures ensemble dans le conclave : ils renvoient leurs carrosses & chevaux, parce qu'il fait mauvais tems, & qu'il seroit dommage d'exposer tant de beaux animaux aux injures de l'air.

Rien ne transpire de ces assemblées ; & si j'avois le bonheur d'en savoir quelque chose, je n'oserois pas Vous en informer, sans trahir la confiance de mes amis. Vous savez les négociations des cours respectives sur le sujet principal. On n'a rien changé encore au système, que je Vous ai envoyé, il y a deux mois, au moins que je sache. L'Electeur de Bavière viendra ici sur la fin de l'année, aussi bien que l'Electeur de Cologne, son Frere. Leurs cours seront superbes & nombreuses, & leurs équipages des plus magnifiques. On en voit arriver ici tous les jours quelques nouveaux transports.

Les sujets sur les-quels roulent les conférences ne sont donc pas ceux, qui

qui regardent l'Élection d'un Empereur ; mais seulement la capitulation : les differens de religion accumulés depuis longtems , & peu décidés jusqu'ici, seront un ouvrage assés long & pénible pour être accommodés. Triste sujet de discorde & de mesintelligence ! puisse - tu être à jamais aboli entre les Chrétiens & ne plus jamais troubler l'union & le répos de l'Empire !

Ce fut hier à 11 heures du matin, que S. A. Electorale de Mayence rendit la contrevisite au Prince Doria, Nonce du S. Siège, de même qu'au Comte de Montijo, Ambassadeur d'Espagne.

On a remarqué ici quelque circonstance particulière au sujet du Cereemoniel : La cour de Mayence fût un peu indignée de ce que les Ambassadeurs de France & d'Espagne rendirent la première visitte à l'Electeur, sans faire mettre à leurs gens la nouvelle livrée, comme cela se pratique dans des pareilles occasions. Ces deux
Am-

Ambassadeurs firent leurs excuses sur ce qu'ils n'avoient point fait encore leur entrée publique : c'étoit une raison : elle fût goûtée, quoiqu'a avec un peu de réserve. Comme l'Electeur voulut rendre la visitte à l'Ambassadeur d'Espagne, on n'étoit pas d'accord à la cour de Mayence, si S. A. Electorale la devoit rendre en galla. Le Comte de Montijo, sensible à un honneur, dont il ne voulût pas se voir frustré en qualité d'Ambassadeur représentant son Roi, s'y attendoit : Enfin, on trouva l'expedient, que l'Electeur feroit premierement la visitte au Nonce, & s'en iroit ensuite avec le même cortège chez l'Ambassadeur d'Espagne.

S. A. El. étoit suivie de toute sa cour, & on observa par tout le même cérémoniel qui a été observé aux visittes, que cet Electeur a reçu de la part des Ambassadeurs.

Adieu. Je suis aujourd'hui
d'une humeur un peu philosophe,
qui

qui en nuieroit peut-être tout autre
que Vous.

Francfort le 30me de Nov. 1741.

Monfeur.

*Vôtre tres humble & tres
obeissant serviteur.*

*Chez Jean Frederic Fleischer, Libraire
de Francfort sur le Meyn, la feuille
pour un sou.*

LETTRES CURIEUSES

Pour l'Année 1742.

Stare fidenter, non quia difficilia non aude-
mus, sed quia non audemus difficilia sunt.

Sen.

Lettre XX.

Nouvelles touchant le congres.

MONSIEUR !

DEpuis ma dernière, il s'est tenu encore trois conférences ici. Le traité de la paix de Westphalie, qui donne la règle à toutes les affaires de l'Europe, y sert de code à décider tous les griefs agités de part & d'autre. On y procède selon, l'ordre de la dernière Capitulation Vous savez qu'il y a quelques articles qui ont été jusqu'ici mal interprétés, & d'autres, qui ont été assez mal suivis. On n'a pu être parfaitement d'accord sur le deuxième Article ; il en a fallu ren-

Tom. II.

Y

voyer

voyer diverses questions. Les Ambassadeurs de . . . marquent une exactitude & une précision extrême dans toutes les propositions, qui se font de part & d'autre. Le troisième Article couta seule trois conférences : L'affaire touchant le Vicariat a causée des débats fort vifs. On veut que tout ce qui s'est fait à Augsbourg soit ratifié par l'Empereur qu'on va élire. Touchant l'article sur la Religion, qui est le II. dans la Capitulation & le V. dans le Traité de Westphalie, on tâche de lui donner un sens moins équivoque & plus énergique, pour terminer enfin tant de misérables disputes, qui ont jusqu'ici troublé assés mal à propos l'Etat & l'Eglise. Edifié du zele, que les illustres Membres du conclave font éclater pour l'amour de la paix: on espere qu'on trouvera à la fin des moiens raisonnables, pour accorder les trois religions chrétiennes dans la simple doctrine de nôtre unique Maître. Pour en faciliter l'avenüë, toutes les vaines disputes de part & d'autre seront défendues. Les livres symboliques, qui traitent des erreurs des autres religions, ne seront plus

plus admis ; on ne gardera que ceux qui portent en substance les principaux articles de la foi, simplifiée au point des questions les plus essentielles. Les Ecclesiastiques, reduits à une modération si nécessaire, feront enfin cesser les criaileries & les controverses inutiles, qui ne fomentent que la discorde & la méfiance : & qui empêchent cette vraie union, si désirable & si salutaire entre les différens Etats de l'Empire.

Les Ambassadeurs des Princes de l'Empire qui ont tenu jusqu'ici leurs conférences à Offenbach, Bourg situé à une heure d'ici, ont enfin présentés leur *Monita* au College Electoral : C'est un projet d'union qui fût signé le 8^{me} d'oct. Il contient plusieurs propositions pour être insérées dans la Capitulation. Les premiers Articles regardent les affaires de Religion. Tous les Princes en question sont protestants : Ils prétendent, que tout y doit rester, sur le pied des Traités de Westphalie. Les autres articles, qui sont plus étendu, roulent sur l'Etat politique : il y a des propos très nécessaires & très importans pour le bien

de l'Empire. Il est vrai qu'ils ne tiennent pas tous à soutenir l'autorité de la Bulle d'or. Comme le système de l'Empire a changé en bien des manières depuis ce tems-là, il est fort naturel, que les Princes des anciennes maisons se lient ensemble, pour soutenir leurs droits & prérogatives. Les Princes Evêques & les autres regardent cette union comme très irrégulière & faite à leur préjudice. On verra quel parti prendront les Comtes de l'Empire & la Noblesse immédiate. Il y a un Article dans l'union des Princes, qui n'est pas fort à l'avantage des derniers. Je commence à craindre pour Vous autres Messieurs. Oui, mon cher, je crains que Vôtre immédiété ne vous soit bientôt un titre onereux ; & que Vous ne m'enviez à la fin le bonheur d'être Vassal d'un Prince. Que les quartiers d'hyver, dont vous êtes menacé, ne vous donnent pas trop de chagrin : On vous prépare peut être à souffrir un Maître. Cela est facheux ; mais consolez vous. Vous serez peutêtre plus heureux, de vous voir sous la protection d'un Grand-Prince, qui en use bien

bien avec vous ; que d'être continuellement chicané pour une liberté que vous ne sauriez défendre qu'à peine. Les Comtes devroient se ranger de vôtre partie : ils devroient vous protéger ; mais ils aimeront mieux d'être en rélation avec les Princes. Il n'y a qu'une circonstance, qui pourroit provoquer leur attention : c'est que le grand nombre fait la force des petits ; & que le nombre de ceux qui ne sont que médiocrement grands, sera réellement trop petit, pour s'opposer aux vues de ceux, qui joignent encore la puissance à la grandeur.

La Noblesse immédiate ne se trouve plus que dans les pais du Rhin, de la Suabe & de la Franconie. C'est aussi le pais qu'on nomme proprement l'Empire, non seulement à cause que les anciens Empereurs y avoient autrefois leurs palais & leurs domaines ; mais aussi par rapport aux Etats libres, qui s'y trouvent encore ; au lieu que dans les autres Provinces toute la Noblesse fût reduite à reconnoître la superiorité des Princes.

La plûpart des Villes Anseatiques ont subi peu à peu le même sort.



Hambourg, Lubec & Breme ont eu de fortes secouffes l'à-dessus ; & il n'a peut-être tenu qu'à la seule Cour de Berlin, qu'elles n'ont point de maître encore. La Noblesse immédiate humiliée, les Villes Imperiales s'en ressentiront à leur tour. *Un hoc pro nobis & illud pro vobis*, fera l'affaire. Il ne resteront après que les Prélats & les Comtes. Vous savez qu'en France & ailleurs ils ont conservé leur dignité ; mais ils ont perdu leur souveraineté & leur puissance.

Il y a véritablement du brouillamini par tout ; mais on ne paroît pas ici en peine là-dessus : on espère de traiter tout à l'amiable & de bonne maniere. L'interêt différent de tant de Cours produit de différentes maximes dans l'art de négocier : les unes qui n'ont pas le vent en poupe, tournent tantôt à droit & tantôt à gauche : ils biaissent, ils lanternent, ils temporisent. *Cuadagna molto, chi guadagna tempo*. Les autres au contraire tachent de profiter de la situation favorable, où sont les affaires à l'égard de leurs vues : c'est avec une vivacité & avec une vitesse extreme, que tout
se

se dépêche, se presse, s'expédie & se
pousse à la conclusion.

Il n'y a que la Cour de Vienne, qui
souffre dans toutes ces entrefaites. On
lui demande un partage, qui n'est po-
int du tout dans le système de la Prag-
matique. Cela doit être extrêmement
sensible à une Princesse, qui est de l'é-
lévation de la Reine d'Hongrie, à la-
quelle on avoit fait accroire que tout
lui appartenoit uniquement. Que
cette prevention lui coute cher ! Il y
à tant d'autres héritiers, qui prétendent
d'avoir droit de succéder aux Etats de l'
Emp. defunt, son Auguste Pere, qu'à les
entendre, il ne lui en restera presque
rien. On lui prend ce qu'on veut :
elle n'y oppose que des foibles prote-
stations & une Armée, qui n'est pas
à beaucoup plus forte. On dit que
l'argent & les vivres y manquoient ;
En faut il plus pour décourager un
corps des Troupes le plus aguerri
& le plus brave qu'on puisse voir.

Prague a été prise le 26^{me} du mois
passé aux yeux presque de toute l'
armée Autrichienne, qui n'en étoit
éloignée qu'à trois milles d'Allemag-
ne. Le Grand-Duc y étoit en per-

sonne. On a crû qu'après n'avoir pû empêcher l'escalade, il iroit fonder sur les vainqueurs peu affermis, dans une place, où plus de dix mille bourgeois avoient pris les armes pour l'amour de la Reine d'Hongrie ; mais il recula à seize lieux de Prague : Il ceda au Destin, qui paroïssoit entrainer d'une force inéluctable la décadence de la première maison de l'Europe. Je plains ce Prince-là aussi bien que son Auguste Epouse, sans que je puisse dire, si on leur fait tort, ou non ; tant les argumens qu'on allègue pour & contre ont de la probabilité & de la persuasion. Comme il est infiniment difficile de suivre toujours exactement les canons dans les controverses illustres, qui regardent la succession des Etats ; Il est nécessaire, qu'on y fasse en même tems réflexions sur le droit de convenance, sur la sécurité commune, & sur la conservation de la paix.

On n'eût pas sitôt ici la nouvelle de la prise de Prague, que les Ambassadeurs de Cologne, de Bavière & du Palatinat firent tout préparer, pour donner des illuminations & des fêtes.

On

On vit la même occupation dans les Hôtels de France & d'Espagne ; mais on y fit tout d'un coup retirer les chandeliers & les tenans des flambeaux, qu'on y avoit déjà exposés. Enfin, il n'y eut ni fête, ni illumination. Cela donna sujet à toutes sortes de raisonnemens.

Il y en a qui supposent un peu l'intelligence des Alliés qu'elle pourroit bien n'être pas tout à fait si entière qu'on s'imaginé ; ils apprehendent mêmes, que les quartiers d'hyver pourroient encore causer de l'embaras & des disputes. On reconnoit peut-être, mais trop tard, qu'on auroit pû se lier avec la France, sans prendre de ses troupes, pour executer le plan. Bien des difficultés en auroient pû être levées, à ce que je crois.

Je viens d'acheter ici une nouvelle édition de la Bulle d'or : ce livre - là me paroît curieux par rapport à bien des circonstances : il y a une nouvelle version *Verbotenus*. Jugez si elle ne doit pas être bien belle. On y trouve à côté les deux originaux en latin & en allemand, dont Vous n'entendrez plus le gothique langage. On

y voit encore des *variantes lectiones* avec de petites remarques, dont j'ai trouvé quelques unes fort naïves. p. e. quand il s'agit de trente jours prescrits aux Electeurs pour élire un Empire & que la dureté de la loix porte, qu'après ce terme echu, ils se devoient contenter de pain & de l'eau jusqu'à ce que l'Empereur fût fait, l'Auteur y joint la note : que *par bonheur, on n'avoit commis l'exécution là-dessus à personne.* Touchant les offices des Electeurs, il dit, qu'on devoit prendre tout ceci dans un sens religieux, parceque ces offices ne regardoient pas l'Empereur; mais le Saint Empire. Sans cela, il y auroit eu de la contradiction, que les Empereurs defunts eussent été leur propre Echançon, en qualité de Roi de Boheme.

Vous voiez Monsieur, que je ne suis pas simple spectateur de ce qui se passe ici; mais qu'ils me restent toujours encore quelques petits momens pour la lecture. Je suis fâché que l'Espion Turc ait fini son joli caquet: Ses lettres ont été confiscuées ici. Voilà ce que c'est quand on per-
son-

sonnalise dans ces écrits d'une manière qui choque les Grands, auxquels, j'estime, qu'on doit du respect quels qu'ils puissent être. On dit, que non obstant la confiscation & l'inquisition qu'on a fait sur son sujet, il ne se peut pas faire encore. On prétend d'avoir de lui la feuille sixieme, où il doit s'expliquer avec la même liberté que dans les 5. premieres lettres. Cependant il est impossible de voir cette dernière, & j'ai appris depuis qu'il avoit discontinué. Un certain Prince chez qui cette sixième feuille se devoit imprimer empecha par ses ordres à ce qu'on dit qu'elle ne parut comme les autres. Suivant le rapport l'Espion y portoit sa plainte à sa Hautesse de ce qu'on lui avoit refusé la protection. Il lui demanda la permission de faire valoir le droit des gens en sa faveur, en declarant son caractère d'Ambassadeur extraordinaire de la très - lumineuse Porte. Pour les dépenses il ne lui en couteroit pas tant, vû qu'on pourroit avoir assez de vieilles livrées dans la rue des Juifs. &c. passe pour le badinage, s'il n'avoit pas poussé plus loin sa satyre.

Il ne suffit pas
de

de voir ici les Ministres & les gens de cour s'occuper des affaires d'Etat : les savans mêmes aux Academies s'en mêlent & augmentent par leurs éclaircissemens les peines qu'on trouve à les accommoder. Voici des pièces de cette façon qui sentent furieusement l'érudition : *Beli Batrachomyomachologi Batrachomyosynagoga, sive de vanis consiliis statuum in impotentiorum, earundemque recta ineunda conjunctionis ratione declamatio. Babylonie. It. Constantini Moderni Poloni de præensione Hispanica in regnum Bobemie & reliquas terras Austriacas expositio.* Je ne saurois Vous dire mon sentiment là-dessus, j'ai encore par devers moi une vingtaine de ces piéces-là; mais, qu'il y a de la malice cachée dans le coeur de l'homme : j'aurois toujours mieux lire les feuilles d'un Espion Turc. Je m'en vais faire d'ici un petit tour à Manheim, nôtre correspondance en sera interrompuë, Nous la renouons, s'il plait à Dieu, après mon retour. Adieu : Je suis

Francfort le 7me de Decemb. 1741.

Monsieur,

Vôtre tres humble & tres
obeissant serviteur,

Table

Des lettres contenües dans le II. Tome.

Léttres

I.	Sur l'Etat present de l'Empi- re.	p. 3
II.	Sur la Bulle d'or.	9
III.	Sur les conseils qu'on donne dans les Lettres précédentes.	25
IV.	A l'Auteur des Lettres curieu- ses.	33
V.	Amour propre necessair aux Auteurs.	41
VI.	Sur l'Education d'un Prince	49
VII.	Le Chrétien à la cour.	59
VIII.	Sur les spectacles.	67
IX.	L'usage des spectacles.	75
X.	Sur les affaires du tems.	83
XI.	Du regime.	91
XII.	De la vie champêtre.	91
XIII.	Nouvelles de Francfort.	107
XIV.	Eloge du Banquerouttier.	115
XV.	Reponse à la précédente.	123
XVI.	Reflexions d'un Chanoine sur l'esprit.	139
XVII.	Nouvelles de Francfort.	145
XVIII.	Les Fêtes de l'Ambassadeur	
	XIX.	

<i>XIX. Reflexions sur les moeurs du siècle.</i>	169
<i>XX. Nouvelles touchant le Con- grés.</i>	185

* * * * *

Comme il n'y avoit point de correcteurs françois dans l'imprimerie , où ces lettres furent imprimées : le Lecteur excusera les fautes qui s'y trouvent en grand nombre, & parmi les quelles il y en a qui sont de consequence. On a quelque fois omis des lignes entières & ajouté des termes qui ne se trouverent point dans le manuscrit p. e. p. 12 : on a mis *Archi Cuisinier*, au lieu de *Senechal* : ceux qui ont vu le manuscrit avant l'impression n'y auront trouvé ni l'un ni l'autre. Ce II Tome sera suivi d'un III. qui fera la couclusion de ces lettres.

S

108785

FB 108785

Ha 25599



J. M.
Lectur
d' un
Mler

Inches 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20
Centimetres

Farbkarte #13

B.I.G.



2
TRES
EUSES

d'un
me Allemand,
Année 1741.
uchant
s Affaires du Temps.
ne II.



RT sur le Mayn,
nscheit Imprimeur.

